

ANTICIPATION
G.-J. ARNAUD

**TERMINUS
AMERTUME**

La Compagnie des Glaces



fleuve noir

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 15

TERMINUS AMERTUME

(1983)



CHAPITRE I

Le Panaméricain n'avait pas cherché à dissimuler son origine ni sa fonction. Il se nommait Kruss et était agent secret de Lady Diana. Lien Rag le reçut en compagnie des quatre autres membres du Comité Provisoire de Libération. Le professeur Ikar en faisait partie.

Kruss était jeune, sympathique, vêtu d'une combinaison isotherme en fourrure blanche, très élégante. Une fois dans le petit compartiment pullman il ôta sa cagoule, prit place en face des cinq Banquisiens.

— Ma mission est uniquement exploratoire. Ma Compagnie désire entretenir de bonnes relations avec la vôtre et continuer à commerçer. Nous avons besoin de vos huiles, de baleines, de phoques, de vos produits manufacturés, de votre silicium, de votre soufre. Depuis que la Guilde des Harponneurs a pris le pouvoir, les exportations d'huile ont diminué de soixante pour cent.

— Le tonnage manquant est utilisé pour fournir chaleur et lumière à Kaménépolis, pour alimenter également les circuits réfrigérants de la banquise. Cette ville énorme pèse de plus en plus et les failles sont nombreuses.

— Lady Diana désire que les livraisons redeviennent vite normales. Titanopolis est toujours aux mains des fidèles du Kid malgré les attaques des Harponneurs. Le Kid, réfugié dans le Réseau du 160°, a également obtenu quelques succès militaires, mais se trouve coupé du reste de sa Concession. Nous savons qu'il fait construire rapidement une ligne de jonction qui finira par atteindre la frontière ouest et la Mikado Company, mais il rencontre des difficultés avec la banquise. Il manque aussi de moyens

techniques, de rails, et doit rapatrier les stocks du nord du 160°.

— Vous connaissez très bien la situation, fit remarquer Lien Rag, ironique.

Yeuse apporta du thé et des galettes. Elle fit le service, repartit aussitôt que chacun eut sa tasse en main.

— Lady Diana a décidé qu'elle ne pouvait rester neutre dans ce conflit.

Les cinq membres du comité échangèrent un regard inquiet. On parlait depuis quelques jours de cette intervention. La Panaméricaine faisait vérifier et renforcer le petit réseau qui reliait la Compagnie de la Banquise à la Province ferroviaire de l'Antarctique. D'ici à quelques semaines, des bâtiments légers de la flotte panaméricaine pourraient rouler sur les rails installés ou remis en état. Lady Diana pourrait envoyer des unités moyennes qui réduiraient à néant la résistance de Titanpolis. Ainsi l'eau chaude et l'électricité alimenteraient de nouveau Kaménépolis qui pourrait libérer totalement les exportations d'huile. Il y avait aussi le silicium et le soufre.

— Elle va décider, d'après nos rapports, quel parti elle soutiendra. Un envoyé spécial est auprès du Kid en train de se faire une opinion.

— Comment a-t-il pu atteindre la zone libre du nord, alors que nous-mêmes ne le pouvons pas ?

— La Guilde a dû fournir un laissez-passer. Mon collègue est également délégué de la Commission des Accords de NY Station, comme moi-même.

Lien Rag tressaillit. La puissante Commission se décidait enfin à enquêter sur le putsch des Harponneurs ?

— Ici même, à Amertume Station, vous avez pu regrouper des sympathisants, moins de deux cents. Vous avez constitué des groupes armés qui ont réussi quelques sabotages contre les convois de wagons-citernes remplis d'huile. Mais vous n'êtes pas assez solides pour pénétrer dans la Concession et inquiéter vraiment la Guilde. Vous avez d'autre part des ennemis féroces, tous ces desperados qui comptent, en vous liquidant, gagner la bienveillance des Harponneurs.

— De la racaille, dit un membre du comité nommé Elliongin. La Guilde a mis nos têtes à prix.

— Elle a fait également entrer des milliers de gens qui attendaient dans la misère depuis des années. Les nouveaux patrons sont très populaires désormais dans ce dépotoir. Je ne pense pas que vous réussissiez à renverser la vapeur.

— Alors, fit Lien Rag, que faites-vous ici ?

Kruss croqua dans sa galette, avala un peu de thé, reposa sa tasse sur la table pliante.

— Je vous trouve sympathique. Lady Diana vous garde toutes ses amitiés, Lien Rag, et désire par-dessus tout que le passé soit aboli. Elle a été très surprise, vraiment, que vous réussissiez à vous enfuir de cette ville fantôme située dans la partie la plus dangereuse de cette banquise. Elle vous en félicite. Elle ne pensait pas que vous y parviendriez un jour et comptait vous voir retourner vers l'est.

Lien Rag essaya de cacher son inquiétude en portant sa tasse à sa bouche. Les membres du comité, professeur Ikar compris, ignoraient comment il avait réussi avec une femme et un enfant à retourner vers la civilisation. Il n'avait jamais été très explicite là-dessus et déjà on murmurait autour de lui. Ses ennemis allaient même jusqu'à prétendre qu'il avait utilisé un de ces engins diaboliques, un voilier-ski interdit par les Accords de NY Station et par la morale tout court. Kruss, souriant avec bonhomie, y faisait machiavéliquement allusion, comme s'il comptait utiliser ce mystère pour le faire chanter.

— Lady Diana ne veut pas que vous perdiez la face dans cette affaire. Mais elle ne peut attendre plus longtemps. Nous avons de gros besoins d'huile de baleine et de phoque pour poursuivre notre projet de tunnel nord-sud entre les deux pôles. Ce grand œuvre, qui peut apparaître comme une folie, nous rendra tous prospères d'ici vingt ans.

— Que voulez-vous, intervint Elliongin, que nous cessions de faire sauter les wagons-citernes ?

— Oh ! pas exactement. Nous allons envoyer une partie de la V^e flotte par l'Antarctique. La Guilde nous fait des propositions intéressantes pour l'avenir. La plus grande partie de la production

d'huile nous sera réservée.

— Il y a des accords avec d'autres Compagnies, la Transeuropéenne par exemple, la Sibérienne, de petites Compagnies de la Fédération australienne. Ils ne peuvent pas dénoncer ces accords.

— Pourtant c'est ce qu'ils vont faire.

— Vous attendez une surenchère ? demanda le professeur Ikar avec un frémissement indigné dans la voix.

— Nous ne demandons rien, nous attendons un geste, simplement.

— C'est impossible, dit Lien Rag. D'ailleurs nous devrons réduire plus tard les activités de l'autre station baleinière proche de Titanpolis. Elle crée de grands troubles écologiques et menace la vie des troupeaux de baleines.

Il avait promis aux Hommes-Jonas, qui vivaient dans les corps des cétacés, de modifier le fonctionnement de cette station trop dévastatrice et il comptait tenir parole.

Kruss vida sa tasse de thé, émietta la galette entre ses doigts négligents d'homme bien nourri. Il ignorait le prix de la nourriture à Amertume Station, les difficultés des exilés pour survivre. Dernièrement, ils avaient pu détourner un wagon-citerne d'huile pour le vendre sur place. Mais Lien Rag estimait qu'ils ne devaient pas dépasser certaines limites et devenir des pirates du rail.

— Je reste quelque temps dans cette station. On y dépense beaucoup pour se loger et manger et je ne pourrai pas attendre plus d'une semaine. Je dois ensuite retourner à Kaménépolis m'entretenir avec la Guilde.

— De toute façon, Lady Diana interviendra ? demanda Lien Rag.

— De toute façon en effet. Avec la recommandation de la Commission des Accords de NY Station. Les autres Compagnies souhaitent que la paix revienne dans cette région. Le règlement du conflit entre la Sibérienne et la Transeuropéenne est en bonne voie et le monde aspire à vivre dans le calme.

Il se leva, s'inclina et sortit après avoir remis sa cagoule protectrice. Un vent polaire soufflait depuis la veille sur l'espèce de bidonville qui s'appelait Amertume Station, et avait fait descendre le

thermomètre aux alentours de moins soixante-dix. La ville n'avait aucun dôme protecteur, aucune verrière. Chaque jour on relevait des dizaines de cadavres. Il n'existait pas de service spécial pour emporter les morts. Chacun se débarrassait de ce problème chez son voisin, et finalement un beau jour le cadavre disparaissait sans qu'on sache ce qu'il était devenu. On accusait les éleveurs de porcs, et aussi les plus démunis de cette population.

Il y eut un silence dans le compartiment pullman et Lien Rag ne fit rien pour le rompre. Il attendait vaguement une réaction après les propos de Kruss.

— Lady Diana va envahir la Concession par le sud, dit enfin un certain Mohin, avocat expulsé par la Guilde pour avoir défendu des opposants. Une fois chez nous, elle y restera et finira par nous annexer.

— De toute façon, les conditions de Kruss sont inacceptables, dit Elliongin. Les Accords doivent être respectés. Quand les Compagnies sauront que nous, Comité Provisoire de Libération, refusons le diktat de cette femme, nous pourrons espérer un soutien plus ferme.

— Ne nous faisons pas d'illusions, dit Lien Rag. Jusqu'à présent nous avons eu un peu d'argent des Africaniens, de quelques petites Compagnies collectivistes de la Fédération. La Sibérienne n'a pas encore réagi mais si la guerre se termine pour eux, peut-être qu'ils envisageront de nous porter secours.

— La fin de cette guerre doit préoccuper Lady Diana. Les Sibériens pourraient bien intervenir par le nord, reconstruire le 160° pour pénétrer dans la Concession.

Ce fut Elliongin qui finalement décida de lui poser la question de confiance.

— Kruss a fait part de l'étonnement de Lady Diana sur votre retour sain et sauf de cette ville oubliée, perdue à des milliers de kilomètres d'ici. On dit qu'il n'y a qu'un réseau pour en revenir, celui de l'est qui conduit en Panaméricaine. Comment avez-vous fait pour échapper à la surveillance des bâtiments de Lady Diana ?

— Nous avons profité d'une tempête, dit Lien Rag. Nous avons rusé, patienté, et nous avons fini par revenir par ce fameux Réseau

des Disparus plus au nord de la banquise. Ensuite nous avons traversé la Compagnie Bones en négociant avec chaque clan qui la compose. Il n'y a eu qu'une longue, très longue aventure.

— Nos ennemis vous accusent d'avoir commis un sacrilège en empruntant une autre forme de transport. On dit que vous avez trahi les Accords de NY Station pour revenir dans ce coin. Nul ne vous a rencontré dans les autres petites Compagnies de la Fédération que vous avez dû traverser au retour.

— Évidemment, puisque j'étais presque clandestin. Avec de l'argent on résout bien des problèmes.

Visiblement les autres restaient sceptiques et il le comprenait. Ils avaient voyagé dans le ventre d'une baleine avec les Hommes-Jonas, traversant sous la banquise des distances énormes. Mais il avait promis de ne jamais trahir le secret de l'existence de ces humains qui vivaient en symbiose parfaite avec les plus grands mammifères survivants.

— Cela nous fait du mal, dit encore Elliongin.

— Voulez-vous que je démissionne ?

— Ce serait pire encore.

Le professeur Ikar finit par obtenir la parole et proposa qu'on renonce à ce genre de sujet.

— La situation de notre compagnie est autrement préoccupante. Nous devons réfléchir à l'avenir, préparer notre réplique à l'invasion que projette Lady Diana. Lorsque le réseau sud-antarctique sera consolidé, toute l'huile s'en ira dans cette direction.

Par le hublot, Lien Rag pouvait voir les hommes armés qui veillaient sur le wagon du comité. Tout autour, c'était la ville-misère, la ville-cloaque qui les menaçait.

CHAPITRE II

Le Kid revenait d'une tournée d'inspection à l'ouest sur le réseau en construction, le réseau Liberté comme on l'appelait dans la zone libre. Il n'avancait pas aussi vite que prévu vers la Compagnie du Mikado. On avait rencontré des fissures, de véritables collines de glace qu'il avait fallu contourner faute de gros moyens techniques.

Fatigué, il s'était allongé un instant dans son bureau qui lui servait aussi de chambre. Désormais il vivait très sommairement, obligé de diriger ce qui lui restait de Compagnie, de faire la guerre et d'essayer d'entretenir des relations avec la partie est dont il était coupé. Quant aux relations avec les autres Compagnies, elles étaient pratiquement inexistantes, faute de lignes ferroviaires dégageant l'espèce de ghetto où il était enfermé avec une faible population.

Par chance, les Chasseurs de phoques étaient des combattants de premier ordre et avaient obtenu de nombreux succès. Ils avaient repris plusieurs stations importantes sur le 160° méridien, et Kaménépolis allait connaître de graves difficultés avec la pénurie de légumes, de fruits frais venant des serres igloos. À part la viande de baleine, les habitants ne disposeraient plus de protéines. Les élevages de rennes, de volailles, de porcs se trouvaient en zone libre. Il y avait même surproduction et l'on stockait désormais dans les silos creusés dans la banquise.

Sa nouvelle capitale s'appelait Hot Station à cause des nombreuses serres alimentées par l'huile de phoque et les digesteurs à méthane.

Il y parvint à la nuit, mais reçut quand même Stamw qui dirigeait le puissant syndicat des Chasseurs de phoques et les

opérations militaires contre les Harponneurs. Mais le chef de la police ferroviaire, Lichten, avait également un commandement et ce bicéphalisme nuisait aux opérations. Le Kid supervisait tant bien que mal.

Stamw lui parlait d'une vague histoire de draisine blindée qu'il voulait équiper pour attaquer une petite station éloignée sur une voie secondaire.

— C'est un poste d'observation pour repérer le passage des baleines terrestres. À partir de là, la Guilde peut préparer ses pièges. Si nous nous en emparons, il n'y aurait plus d'avant-poste de ce genre. À la limite, nous pourrions détourner les troupeaux vers l'est.

Ce Chasseur de phoques, animé par une véritable haine pour les Harponneurs de baleines, ne pensait qu'à cette rivalité commerciale. Le reste, il s'en moquait un peu, trouvait lui aussi le Kid trop libéral pour les mœurs, les règlements de police, et surtout les Roux. Depuis que la Guilde les avait chassés du Dépotoir de Kaménopolis, ils s'étaient tous retrouvés autour des trous à phoques, et le mécontentement grondait parmi les membres du syndicat. Si encore ces fichus animaux à deux pattes avaient accepté de combattre pour leur cause, étaient allés porter la guerre dans le dos des Harponneurs. Mais non, ces stupides Hommes du Froid étaient doux comme des bébés phoques.

— Nous devons harceler sans cesse, disait Stamw. La Guilde a tellement de problèmes à résoudre qu'elle ne peut mener une guerre efficace. Ils n'ont jamais contre-attaqué depuis un bon mois, nous laissant l'initiative.

Le Kid pensait à la menace de Lady Diana que lui avait transmise son envoyé extraordinaire, un certain Boy. Elle attaquerait par le sud pour ramener le calme dans la Concession, parce qu'elle avait besoin de l'huile de baleine et de phoque, de toutes ces productions d'huile pour son projet démentiel de tunnel subglaciaire.

Il devait revoir ce Boy avant son départ pour Kaménopolis où, disait le Panaméricain, on avait accepté ces conditions-là. Le chef de la Guilde, Yal, était mal entouré. Les autres Harponneurs, frustes, prétentieux, fiers de leur fortune énorme, se croyaient autorisés à toutes les insolences, à toutes les perfidies.

— Dix draisines, répétait Stamw. Lichten ne veut m'en donner que cinq et prétend participer à l'opération. Nous avons recruté deux cents garçons nouveaux. Nous les avons entraînés rapidement pour ce genre de guerre. Nous ne voulons pas que la police ferroviaire retire le bénéfice de l'opération.

— Je déciderai demain matin, décréta le Kid.

Le Chasseur de phoques se retira peu satisfait. Ces gens-là l'avaient secouru lorsqu'il était prisonnier des Harponneurs, délivré, lui étaient fidèles. Il devait les ménager. Mais la police ferroviaire imbue de ses priviléges, commandée par le corps d'élite des Aiguilleurs, ne pouvait être négligée. Bien sûr, on leur reprochait la trahison de tous les cheminots restés en zone occupée par la Guilde. Les Harponneurs les avaient réquisitionnés, en avaient fusillé quatre pour l'exemple. Le Kid avait trop vécu des situations compliquées pour condamner formellement et c'était ce qu'on lui reprochait.

Il dormit un peu, se réveilla parce qu'on apportait un message radio de Titanpolis. Message radio qui transitait d'émetteur en émetteur. Parfois la radio officielle d'une Compagnie voisine captait un message que celle de Hot Station ne recevait pas. Il fallait accepter que le secret soit levé sur certaines informations à cause de cette carence des transmissions.

Titanpolis l'informait de troubles sanglants qui s'étaient produits dans la journée. On avait attaqué les tribus de Roux qui extrayaient le soufre et la silice autour du volcan, sous plusieurs mètres d'eau réchauffée. On avait tué une dizaine de Roux, enlevé des femelles. Le Kid tiqua sur cette appellation péjorative mais rien n'y faisait. On continuait de considérer les Roux comme des animaux.

De ce fait, les Roux avaient cessé de travailler pour s'éloigner sur la banquise. On ignorait s'ils reviendraient. En même temps, plusieurs stations sur le réseau étaient avaient été harcelées. Il semblait que la Guilde réservât ses forces pour préparer un coup de main vers le volcan. C'était logique. Le volcan fournissait eau chaude, électricité et matériaux recherchés.

Le Kid appela Lichten à son domicile, convoqua aussi Stamw. Les deux hommes parurent surpris de se retrouver ensemble devant

le P.D.G. de la Compagnie.

— On attaque cette nuit, décréta le Kid. Cette station d'observation, comment se nomme-t-elle ?

— Radar Station, tout bêtement. Elle repère les baleines à cent kilomètres.

— Vous avez des détails sur sa défense ?

— Trois blindés à lance-missiles, un autre avec un laser lourd, au moins cent hommes, des policiers de Kaménépolis, des policiers ferroviaires, des Harponneurs, répondit Stamw.

— Vous êtes sûr pour les ferroviaires ? demanda Lichten vexé.

— Ils sont même dix-sept, précisa l'autre avec une délectation visible.

— Je veux quinze draisines, dit le Kid.

On lui apporta une carte du district ferroviaire dont dépendait la station radar, et il vit que trois voies y conduisaient. L'une venait du nord-ouest, l'autre de l'ouest et la troisième du sud-ouest.

— Je suppose qu'ils nous attendent sur les deux ici ? Nous arriverons par le sud.

— Mais, fit le Chasseur de phoques, nous allons passer à proximité du front... Les appareils de détection nous repéreront.

— Vous faites un simulacre d'attaque. Artillerie et missiles pour commencer et pendant ce temps nos draisines fileront vers Radar Station.

— Nous n'avons pas beaucoup de munitions à gaspiller, dit Stamw, un simulacre va nous coûter cher.

— Utilisez les nouveaux lance-flammes.

Les Chasseurs avaient inventé des brûleurs à huile de grande puissance grâce à un injecteur nouveau. Le jet d'huile enflammée pouvait atteindre un objectif à plus de cent mètres et l'embraser. L'huile une fois en feu s'éteignait difficilement. On y avait mélangé du kérosène, combustible très rare. L'huile collait au matériel et aux corps comme une glu.

— Vous les aviez interdits provisoirement, fit remarquer le Chasseur.

— Nous avons besoin d'eux. Ils sont plus spectaculaires que

meurtriers, n'aviez-vous pas dit ?

En fait c'était une hypocrisie. Le Kid avait vu une démonstration qui l'avait horrifié. Même la banquise avait brûlé avant qu'on puisse éteindre le sinistre.

CHAPITRE III

Chaque jour, on placardait des avis sur les wagons blindés du service d'immigration. Tantôt on demandait des ingénieurs, tantôt des artificiers. Ou encore des spécialistes en mécanique. Ceux qui pouvaient prouver leur qualité, montrer leurs diplômes, pénétraient librement dans la Concession. On enrôlait aussi pour se battre contre les réguliers du Kid, mais le bureau recruteur ne faisait pas recette. La solde était de dix dollars par jour. On ne parlait pas de calories car il en fallait sept cents pour un dollar. L'action de la Compagnie avait également baissé et on la trouvait pour moins de cent cinquante dollars. Désormais il en fallait cinquante pour passer la frontière.

Ikar cherchait toujours à savoir ce qu'était devenu l'ethnologue Harl Mern. Le vieil homme, après avoir été exilé hors de Transeuropéenne, avait cru trouver asile auprès de Lien Rag et du Kid pour poursuivre ses recherches sur les Roux. D'après ce que l'on savait il avait une autre hypothèse, révolutionnaire, sur l'origine des Hommes du Froid. Un certain Elias se serait intéressé à ce travail ici à Amertume Station, et le savant aurait été vu pour la dernière fois en compagnie de cet étrange barbu que l'on accusait d'être un agent secret de Lady Diana ou des Néo-Catholiques.

Yeuse ne pouvait s'habituer à cette station qu'elle trouvait haïssable dans les moindres détails, le moindre regard de ses habitants. Le froid y était plus cruel qu'ailleurs et le moindre achat devenait une aventure, se compliquait de recommandations, de pourboires, d'incertitudes. La nourriture la plus chère lui paraissait suspecte. On disait que des bouchers clandestins débitaient les cadavres humains trouvés dans la rue et elle n'osait plus acheter de la viande. Des bandes agressaient les gens en pleine rue, les vieux et

les femmes. Elle avait vu un groupe entraîner une fille derrière des wagons délabrés deux jours auparavant. La fille hurlait et elle, prise de panique, s'était enfuie. Lien Rag lui avait donné un petit revolver qu'elle portait toujours avec elle, étreignait dans la poche de sa pelisse. Elle n'osait pas emmener Jdrien avec elle. Les enfants étaient si rares dans ce pourrissoir qu'on se retournait sur les rares qui osaient se montrer en public. Peut-être existait-il des bandes qui les enlevaient pour les revendre à des amateurs.

Lien Rag vivait fiévreusement ses nouvelles responsabilités. Organiser le comité, entraîner les commandos, attaquer les trains d'huile de baleine absorbait tout son temps. Il paraissait oublier l'endroit où ils se trouvaient. Ne voyait pas ces gens faméliques, ces yeux brûlants de haine et de cupidité, ces entassements de matériel ferroviaire hors d'usage. On disait que, sur cent kilomètres avant Amertume Station, s'alignaient de vieux convois remplis de cadavres d'immigrants dont les machines n'avaient pas tenu le coup jusqu'au bout du voyage. La glace emprisonnait désormais ces corps dans des cercueils épais. Une réserve de nourriture abominable pour certains ?

Un matin elle fabriquait du pain, surveillait la cuisson d'un demi-cochon. Elle n'achetait que les animaux qu'elle pouvait identifier. Poulets, petits cochons. Elle refusait les chiots engrangés et les cobayes que l'on vendait par demi-douzaines enfilés sur un crochet. Quelqu'un frappa au sas, un des partisans qui montait la garde.

— Un inconnu demande Rag. Il n'est pas armé. Il n'a qu'une enveloppe à la main.

— Lien Rag n'est pas là.

Le glaciologue essayait de remettre en état, avec une dizaine de patriotes, une loco-vapeur que l'on pouvait acheter une bouchée de pain. Il fallait réparer la chaudière percée, refaire le foyer et revoir le tiroir à vapeur.

— Qu'il laisse sa lettre.

— Il dit qu'il vient de très loin et espère un dédommagement.

— Comment ça, de très loin ?

— Je le fais entrer ?

C'était un adolescent de seize, dix-sept ans, efflanqué mais arrogant.

— Je suis de la Compagnie Bones et je viens de Drunk Station. C'est ma mère qui m'envoie, Sunny-la-Matrone.

— Lien Rag n'est pas là.

Jdrien entra et alla s'installer près du hublot avec un livre. Depuis leur arrivée dans cet endroit malsain, il dévorait tout ce qui lui tombait sous la main, et Yeuse n'avait pas toujours le temps de vérifier ses lectures. L'enfant examina le garçon avec curiosité.

— Pour retourner il me faut dans les soixante dollars pour le moins. Mon nom est Zeth.

— Qui est ta mère ?

— Oh, Rag connaît. Vous n'avez rien à manger ni à boire ? À peine arrivé ici je me suis fait voler ce que je possédais. J'avais un chargement d'alcool mais il a disparu.

Yeuse se souvenait. Lien Rag lui avait parlé de cette tribu de bootleggers qui fabriquaient de l'alcool dans un clan de la Compagnie Bones. Mais Zeth lui dit qu'il était du clan des Ferrailleurs, que sa mère Sunny-la-Matrone dirigeait le conseil d'administration.

Yeuse vit rouge.

— C'est vous qui avez dérobé les rails du Cancer Network dans ce cas ? Pendant des centaines de kilomètres, des milliers, il ne reste plus que les traverses.

— C'est possible, dit-il, toujours arrogant.

— Comment ça, possible, je le sais bien. J'ai travaillé comme une bête, des mois, pour essayer de nous sortir de cette ville perdue sur la banquise et toi tu viens me dire que tu es un Ferrailleur ? Je vais appeler pour qu'on t'arrête et qu'on te fusille.

— Hé ! fit-il soudain moins flambard, du calme. Je n'ai jamais dit qu'on avait volé ces rails... Vous vous en êtes tirés finalement. C'était vous que Rag allait chercher par le Réseau des Disparus ? Et le gosse ?

Il regarda Jdrien et ricana :

— C'est le gosse de Rag ?

— Qu’as-tu à rire ? hurla Yeuse, fiche le camp ou j’appelle le garde.

— C’est bon. Je vous laisse mais je reviendrai.

— La lettre, laisse-la.

— Elle vaut soixante dollars, le prix de mon voyage de retour, oubliez pas. Vous êtes une chouette bonne femme mais quel caractère ! Vous faudrait ma mère. Elle vous tannerait la peau des fesses. Elle a des mains comme des battoirs.

Il reculait vers la porte, tandis qu’elle saisissait le rouleau à pâtisserie qu’elle utilisait précisément. Zeth disparut.

— Tu sais ce qu’il pensait ? demanda Jdrien.

— Est-ce que je lis dans la tête des autres, moi, fulmina Yeuse, est-ce que je pénètre dans leur intimité ? Je ne suis pas télépathe, moi, et j’en suis heureuse. C’est vilain d’aller fouiller dans les pensées secrètes des gens.

— Tu es en colère et je préfère m’en aller, lui jeta mentalement Jdrien.

— Hé ! attends. Qu’est-ce qu’il pensait, ce jeune prétentieux ?

— Tu le sauras toujours assez tôt, répondit l’enfant en quittant le compartiment.

Rageuse, Yeuse faillit jurer de la pire des façons mais reprit sa confection de pains et de galettes. Elle en cuisait pour des tas de gens. Plus que pour le simple Comité de Libération. Parfois il y avait vingt, trente personnes à table. Les exilés arrivaient avec toute leur famille, et elle aurait bien voulu savoir s’ils étaient tous de sincères partisans du Kid ou des pique-assiette.

Qu’avait bien pu vouloir dire l’enfant avec sa réflexion ambiguë ? Qu’est-ce qu’elle saurait toujours assez tôt ?

Rag accompagné de l’équipe de mécaniciens rentra très tard, maculé de cambouis et glacé. Ils avaient pris un bain dans un établissement installé pas très loin. Ce qui rendit Yeuse furieuse.

— Tu t’es fait sécher par une des pensionnaires ?

L’établissement était célèbre pour les jeunes femmes qui faisaient le service. De très complaisantes jeunes femmes.

— J’ai voulu t’économiser l’eau chaude et la peine de le faire toi-

même, répliqua-t-il. Ces temps, tu es inabordable.

— Je suis bonne à nourrir une bande d'inutiles et à passer ma vie dans une station comme celle-ci, où la vie d'une femme ne vaut pas un dollar.

— Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai eu de la visite. Zeth, tu connais ? Je m'en doutais. Dix-sept ans et pire qu'un serpent. Il doit revenir t'apporter une lettre et te demander soixante dollars. À mon avis c'est un escroc que t'envoie une certaine Su... Summy ou Sudy, la matrone des Ferrailleurs.

— Sunny ?

— Quelque chose comme ça, dit Yeuse. Te voilà bien pâle d'un seul coup. C'est la masseuse des bains-douches qui t'a soutiré tes dernières forces ?

Lien quitta le compartiment, dut aller dans le bureau où ils se retrouvaient tous.

Zeth revint le lendemain matin très tôt, et Lien Rag le reçut aussi dans ce bureau sans que Yeuse puisse assister à la conversation. Zeth commença par demander ses soixante dollars. Lien Rag refusa, et on finit par transiger à trente-cinq. Alors il sortit la lettre.

— Voilà de bonnes nouvelles, ricana l'adolescent.

Lien la fourra dans un tiroir mais Zeth protesta.

— Vous devez l'ouvrir, regarder, me donner le reçu qu'elle contient sinon ma mère me tuerait.

L'enveloppe contenait la photographie d'un très joli bébé en train de gigoter dans un berceau. « Il s'appelle Lien Sun en l'honneur de son père et de sa mère. »

— C'est mon demi-frère, dit Zeth, et il est déjà malin comme deux. Ma mère a pensé que vous deviez être au courant mais ne vous conseille pas de revenir là-bas. Elle ne vous le donnera jamais. Maintenant je rentre au plus vite. Nous sommes des voleurs de ferraille soit, mais ici c'est pire. C'est des voleurs de chair humaine. Ils ont failli me découper une cuisse cette nuit dans l'hôtel où je dormais.

CHAPITRE IV

Au lever du jour, la station radar résistait encore et la moitié des draisines avaient été détruites par les missiles des rebelles. L'effet de surprise avait commencé par jouer, et le Kid avait assisté à la destruction d'un blindé de fort tonnage et d'un autre plus léger, mais depuis la station, uniquement composée de wagons blindés, les assiégés résistaient avec vigueur et l'on pouvait craindre que des renforts n'arrivent par la ligne sud.

— On va détruire la verrière, annonça le chef des Chasseurs de phoques.

Le Kid restait silencieux. Il bouillait de rage contre ces Harponneurs qui le privaient de sa Concession.

— La verrière détruite, le froid les envahira vite.

— Lance-flammes, décréta le Kid. Vous me faites tout brûler.

— Mais, protesta Lichten, c'est inhumain... Il y a des familles entières de Harponneurs là-dedans. Vous allez commettre une sorte de génocide.

— Vous attaquez avec les nouveaux lance-flammes, répéta le Kid. Nous allons détruire cette station radar, ne rien en laisser. Il faudra ensuite détourner les troupeaux des baleines dans un avenir proche. Je veux en finir avec les insurgés.

Même Stamw paraissait hésitant. Le chef des Chasseurs de phoques regardait son rival de la police ferroviaire comme pour chercher un allié.

— Indépendamment de la cruauté de cette action, elle risque de nuire à votre cause. Les Kamés seront indignés et...

— De toute façon les Kamés n'en auront plus pour longtemps.

Je compte écarteler leur ville, en finir avec cette métropole qui ne sait que m'exaspérer.

C'était une révélation énorme et tout de suite le Kid regretta son imprudence. Il venait de trahir ses intentions les plus cachées.

— Je vous demande de n'en parler à personne.

Peu après les draisines spéciales, de véritables bombes roulantes, approchaient des nids de résistance et se préparaient à incendier la station. Un réseau de voies faisait le tour de la petite agglomération et Stamw en disposa quatre en gardant deux autres en cas de besoin. Lichten avait préféré rejoindre les hommes de la police ferroviaire.

Le Kid donna l'ordre par radio et les énormes chalumeaux s'allumèrent en même temps. Les flammes puisées vinrent lécher les sas et les vitres, les firent exploser. Une des draisines, celle du nord, put avancer et incendier une réserve d'huile de baleine. Par contre celle de l'ouest, frappée par un missile, explosa, parut bondir dans les airs avant de retomber sur la banquise.

Peu après, on vit des silhouettes embrasées surgir de la station pour essayer de gagner la banquise, mais on leur tira dessus. Par pitié, estimait Lichten, plus que par ressentiment. Il essayait de ne pas voir s'il s'agissait de femmes ou d'enfants.

Lorsque le jour fut net, il ne restait que des ruines fumantes. Les paraboliques avaient fondu. On avait récupéré une douzaine de rescapés, des nouveaux engagés. La plupart étaient sérieusement brûlés, ne survivaient pas.

— Je dois retourner à Hot Station, dit le Kid qui désormais paraissait agir avec une froide détermination.

Il avait rendez-vous avec Boy, l'envoyé extraordinaire de Lady Diana. Le Panaméricain fut en retard et, lorsqu'il pénétra dans le bureau du P.D.G., donna l'impression d'être gêné :

— Je suis désolé pour mon retard, mais j'ai dû envoyer un message à mon conseil d'administration.

— Ce ne sera pas long, dit le Kid. Je rejette toutes vos propositions. Si votre flotte pénètre dans la Concession, ce sera en toute illégalité et nous prendrons les armes contre vous.

Boy ne parut pas tellement surpris de cette fermeté. Il venait

d'apprendre le massacre et l'incendie de Radar Station. Kaménépolis avait été alertée par les appels au secours des habitants sur plusieurs fréquences, et depuis une heure la radio de la capitale diffusait des proclamations vengeresses, inventait des détails sur la fin horrible des héroïques défenseurs de la petite station.

— Je vais transmettre, dit le Panaméricain, mais je me permets d'attirer votre attention sur les risques de votre nouvelle attitude. Lady Diana n'appréciera pas. Vous n'avez pas réuni le conseil pour prendre cette décision. Nous aurons la Commission des Accords de NYST pour nous.

— Quand vous envahirez cette Concession, personne ne vous soutiendra plus.

Boy comprit que le Kid avait pris un risque calculé en ordonnant la destruction totale de la station de radar, la tuerie organisée au lance-flammes. Il se plaçait désormais le dos au mur et ne pourrait qu'avancer ou périr. Ce nabot devenait impressionnant et il en resta muet de respect et d'effroi. Il quitta le train spécial et se hâta de rejoindre le sien pour quitter cette région.

Le Kid avait interdit l'envoi de tout message écrit, et Stamw en personne vint l'informer de ce qui s'était ensuite passé à Radar Station :

— Nous avons découpé un grand cercle dans la banquise avec des lasers et des lance-flammes, jusqu'à ce que les restes finissent par s'enfoncer dans l'océan. L'endroit s'y prêtait puisque la glace n'avait que cinq mètres d'épaisseur.

— Vous avez interdit l'accès ?

— Il faudra huit jours pour que la banquise se reconstitue entièrement. Nous construisons également une voie simple vers l'est afin d'obliger les troupeaux à faire un grand détour. D'ici à quinze jours les baleines commenceront à se présenter moins nombreuses dans la zone de chasse.

— Très bien. Vous enverrez vos hommes au repos dans le nord. Vous les répartirez en petites unités. Vous leur ordonnerez d'oublier ce qu'ils ont fait et vu.

— C'est déjà en cours d'exécution, dit le chef des Chasseurs,

mais...

— Terminé. Vous reprenez l'offensive dans le sud. Il faut profiter du désarroi de l'adversaire, ne pas attendre sa fureur vengeresse. Vous prenez désormais le commandement général de toutes ces opérations.

— Mais Lichten ?

— Il sera plus spécialement chargé de la police intérieure et de l'organisation de la logistique.

Il se retrouva seul et regarda la carte du district. Radar Station n'existe plus. On en construirait une autre dès qu'il aurait repris le pouvoir.

CHAPITRE V

Ce fut Jdrien qui finit par lui annoncer la nouvelle avant qu'elle ne se dessèche de curiosité.

— J'ai un demi-frère quelque part. Pourquoi pas un entier ?

La jeune femme en resta muette toute la journée. Lien travaillait sur cette locomotive récalcitrante, et le soir s'occupait des partisans du Kid. Il fallait distribuer les missions, l'argent. D'autres apportaient ce même argent, surtout des gens qui s'enfuyaient de Kaménépolis à cause de leur attitude hostile à la Guilde.

Yeuse réussit à le coincer un soir alors qu'il s'apprêtait à coucher dans un autre compartiment.

— Qu'est-ce que c'est que ce fils ? Avec qui l'as-tu eu ?

— Plus tard.

— Ah non, pas du tout. Je veux des explications. Jdrien aussi d'ailleurs. Il sait à peu près tout.

— C'est fou. À la fois grotesque et dérisoire.

Il finit par lui raconter l'histoire de Sunny-la-Matrone, qui se faisait faire des enfants sans arrêt par tous les voyageurs.

— Elle veut un enfant chaque année, doit en comptabiliser vingt-cinq ou trente, je ne sais plus.

— Elle est belle ?

— Une montagne de chair et de graisse.

— Et tu as pu...

Il lui raconta comment Jael, la fille de Sunny, était venue l'exciter suffisamment jusqu'à ce que la mère arrive pour bénéficier de la phase finale.

— J'étais ligoté sur un lit, à sa merci.

— C'est un cauchemar ?
— Oui, mais bien réel.
— Qu'est-ce que tu vas faire ?
— Rien. Elle m'a soutiré un enfant. Volé en quelque sorte. Je ne vois pas ce que je ferais.

Yeuse hocha la tête et dès lors se montra rêveuse. Mais Jdrien réussit à percer son secret. Un jour il dessina un joli fœtus sur une feuille et la lui apporta.

— J'ai pris ça dans ta tête.
Elle se mit à pleurer.
— C'est dans le ventre que tu le voudrais, hein ?
Yeuse pleura encore plus fort.
— Je peux t'en donner un si tu veux.

Elle sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Elle avait si souvent rêvé que Jdrien se substituait à son père, dans leurs rapports amoureux, qu'elle avait fini par redouter les caresses de Lien. Depuis leur arrivée dans cet enfer, elle n'y pensait plus et voilà que ce sale gosse récidivait. On disait que chez les Roux les enfants commençaient très tôt leurs expériences sexuelles, dès cinq ans, et l'enfant venait de les atteindre. Les Roux avaient une vie très courte, entre vingt et vingt-cinq ans. Les très vieux n'atteignaient jamais cinquante ans.

— Laisse-moi tranquille, veux-tu ?

Elle aurait aimé un enfant de Jdrien, même dans cet endroit horrible. Il n'y avait pas d'hôpitaux ni de maternités, seulement des établissements suspects dirigés par des docteurs douteux ou des charlatans tout simplement. Amertume Station était construite sur la Concession de la Mikado Cie mais le P.D.G. de cette société, un gros poussah jouisseur, ignorait volontairement cet abcès fixé à la limite de son territoire. On ne savait même pas quel parti il prenait dans la situation nouvelle qui s'était créée dans la Compagnie de la Banquise. Il détenait une partie des actions, puisqu'il avait été l'associé au départ du Kid.

— Elle t'a interdit de venir voir l'enfant ?
— Je n'ai pas l'intention de passer outre, dit Lien Rag, agacé.

Les soucis s'accumulaient. Il leur fallait cette machine à vapeur pour se déplacer sur le réseau est, pénétrer même dans la Concession. Au sud il y avait de nombreuses possibilités alors qu'au nord c'était le grand désert. Il pensait envoyer des expéditions assez loin dans la Concession, pour frapper de grands coups qui démoraliseraient les Harponneurs.

Les nouveaux exilés apportaient des nouvelles de la capitale qui manquait de beaucoup de produits de première nécessité. Les gens faisaient grise mine et les commerçants commençaient à regretter leur soutien à la Guilde. On parlait de rationnement et de répression sévère contre les trafiquants. La Guilde avait également confié un travail de police à des bandes de Beltups, ces voyous des confins de la ville qui se battaient avec des courroies de cuir. On les avait chargés de persécuter les Roux. Ces derniers avaient préféré s'enfuir en emportant le corps de la déesse des glaces, Jdrou, la mère de Jdrien. On pensait qu'ils s'étaient réfugiés dans la zone libre au nord.

C'est alors qu'arriva la nouvelle du massacre et de la totale destruction de Radar Station.

CHAPITRE VI

Ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait face au temple hindou du Mikado, mais Lien Rag éprouva à nouveau la même stupeur mêlée d'amusement. L'architecte qui avait conçu ce palais mobile nécessitant plusieurs paires de rails pour rouler, avait dû être saisi d'un délire irrésistible. Le tout pesait très lourd et, lors du réchauffement criminel qui avait duré huit jours, le temple s'était enfoncé dans la banquise. Pour l'en extraire, il avait fallu des semaines et beaucoup d'efforts onéreux. L'associé du Kid en avait conservé un ressentiment profond contre la Compagnie de la Banquise, et on disait qu'il revendait en secret toutes ses actions.

Accompagné du professeur Ikar, Lien fut reçu par les serviteurs du poussah, deux athlètes torse nu, vêtus d'un pantalon bouffant. Il régnait une chaleur d'étuve dans le palais. Ce dernier ressemblait à un labyrinthe et, sans leurs guides, ils n'auraient jamais pu atteindre la salle centrale où vivait le Mikado, dans la seule lumière artificielle que diffusaient des lampes invisibles. Il trônait sur des piles de coussins en soie ancienne, certainement retrouvée dans les profondeurs de la glace. Le P.D.G. achetait toutes les antiquités, à n'importe quel prix. Lien Rag lui en avait fait envoyer un wagon plombé depuis la Transeuropéenne.

— Je suis heureux de vous voir, murmura l'énorme tas de graisse en forme de tête qui reposait sur un autre tas vêtu de brocart.

Ils s'assirent dans les fourrures épaisses. Les serviteurs s'empressèrent mais ne donnèrent pas le change. Le Mikado restait sur ses gardes et avait certainement ordonné que ces gens-là restent auprès de lui. Lien Rag et Ikar reçurent une coupe de vin parfumé,

des sucreries étranges. Le Mikado se gavait à longueur de journée, appelait de temps à autre une de ses femmes pour qu'elle lui donne du plaisir, réfléchissait entretemps à ses affaires. On le disait immensément riche, sa fortune provenant de pirateries effectuées pendant les années de sa jeunesse.

— Le Kid essaye de rejoindre votre Concession, en construisant une ligne de secours qui suivrait approximativement le cinquième parallèle sud. Mais il se heurte à de grandes difficultés. Vous possédez un matériel sophistiqué pour installer les voies, des locobulls, des niveleuses, des poseuses de voies. En moins de quinze jours vous pourriez établir une liaison provisoire qui permettrait de construire un réseau plus important. En même temps le commerce pourrait reprendre. La zone libre peut fournir des viandes, des légumes, des huiles de phoque, des produits de l'océan.

— Le Kid a besoin d'armes, de matériel de guerre, répliqua le Mikado. C'est surtout lui qui serait le bénéficiaire.

— Vous êtes associés, fit remarquer Lien Rag. Vous devez lui apporter votre aide...

— Il y a un conseil d'administration à Kaménépolis. Pour l'instant, il représente la légalité. Les deux tiers de la population de la Compagnie sont derrière la Guilde.

— Le conseil est illégal. Il ne peut présenter aucune action, même pas le minimum de blocage.

Le Mikado eut un sourire imperceptible et Lien Rag comprit qu'il avait dû revendre aux Harponneurs les vingt pour cent nécessaires.

— D'autre part, je ne puis pénétrer dans la Concession sans autorisation écrite du Kid. C'est la loi. Je ne veux pas enfreindre les Accords de NY Station.

— Vous savez bien que toute communication avec lui est impossible, sauf par radio. Vous recevez bien ses messages ?

— Qui me prouve qu'ils sont bien de lui ?

— Allons, ne finassez pas. Vous refusez de prendre parti et en secret vous entretenez de bonnes relations avec la Guilde. Vous commercez et vous laissez passer leurs convois. Ça, c'est illégal.

— Je ne connais que la Compagnie. Pas les dirigeants. La

Compagnie a acheté des kilomètres-tonnes et je ne peux m'opposer au passage des convois. D'autre part je suis horrifié par cette nouvelle atroce que les soldats du Kid auraient massacré et brûlé toute une station isolée.

Lien Rag s'attendait à cet argument. Depuis deux jours le Comité de Libération siégeait dans la fièvre et des remous profonds agitaient les partisans du Kid. La population d'Amertume Station leur manifestait une hostilité grandissante, et il y avait eu quelques défections dans leurs rangs.

— C'est de la propagande habile de la Guilde, répondit Lien Rag.

— Je ne crois pas. J'ai mes propres observateurs qui m'ont envoyé la preuve de ce massacre.

— Vous pouvez donc communiquer avec l'entourage du Kid ? Pourquoi refusez-vous de le faire avec lui ? Vous pourriez recevoir par écrit l'autorisation de pénétrer dans la Concession, par télex radio par exemple. La distance n'est pas si longue pour ce genre de communication.

Le Mikado resta songeur. D'ordinaire, il était plus avisé, d'une prudence de rat, mais il avait dû boire trop de ce vin capiteux. Ou la graisse envahissait peu à peu son cerveau et affaiblissait ses facultés intellectuelles.

— Je n'aiderai pas le Kid, déclara-t-il avec une brutalité inattendue.

Autour d'eux les serviteurs, une de mi-douzaine, mais Lien Rag n'en était pas certain exactement, paraissaient soudain mobilisés. Ils comprenaient que la tension augmentait entre les deux hommes.

Lien Rag avala une gorgée de vin, prit une sucrerie un peu écœurante. Ce n'était pas du miel synthétique mais du véritable suc d'abeilles. Il n'existe que quelques serres où on élevait ces insectes. Lien savait que l'une se trouvait dans une des petites Compagnies voisines. Une livre de miel représentait, en valeur, la ration trimestrielle d'un ouvrier hautement qualifié.

— Je commence une tournée exploratoire, dit-il. J'ai d'abord pensé à vous. Mais je compte, si besoin est, me rendre en Sibérienne, en Transeuropéenne et peut-être même en Panaméricaine. Je ne ménagerai aucun effort pour aider le Kid.

Jusqu'à preuve du contraire il reste le maître de cette Compagnie. Il l'a créée au prix de nombreuses souffrances. Il a travaillé nuit et jour. Aucune Compagnie n'est parvenue à ce niveau en quelques années.

— Je ne discute pas les mérites du Kid, mais s'il emploie des méthodes sanglantes...

— Vous pouvez me montrer ces preuves, dit Lien. Après tout je suis peut-être trop aveuglé par ma fidélité.

Le Mikado ferma à demi les yeux. On disait qu'il avait du sang roux dans les veines, que son corps était recouvert d'une fourrure épaisse.

— Elles ne sont plus en ma possession. J'ai dû les remettre à certaines personnes.

— Je le regrette, dit Lien Rag.

Le professeur Ikar, visiblement, ne tenait pas à poursuivre cet entretien. Très honnête, très rigide, il n'admettait pas que les négociations s'imprègnent de roublardise. Mais Lien Rag voulait obtenir un résultat.

— Nous aurions nous-mêmes besoin de quelque matériel, dit Lien Rag. Si vous pouviez nous prêter quelques vieilles draisines, voire un lococar. Nous représentons plusieurs centaines de personnes hostiles à la Guilde et réfugiées à Amertume Station.

Le Mikado grappilla quelques sucreries, secoua la tête.

— Je suis navré, mais c'est impossible. Je désire rester dans l'expectative. La Panaméricaine doit prochainement intervenir dans la Compagnie de la Banquise et je tiens à rester à l'écart du conflit. Sa Ve flotte occupera une partie de la Concession en quelques jours.

— Je peux vous signer une reconnaissance de dette, dit Lien Rag, essayant de calmer la rage qui l'habitait.

Le professeur Ikar préféra se lever. Il s'inclina sèchement et se dirigea vers la sortie. Deux serviteurs le suivirent précipitamment.

— Votre ami manque de maturité pour discuter affaires.

— Il a peut-être raison, dit Lien Rag. Vous devez avoir le cœur noyé dans des tonnes de lard. Vous devriez vous surveiller. Et n'oubliez pas que le Kid s'en est toujours tiré à son avantage depuis

des années.

Le Mikado arrêta ses sbires qui réagissaient.

— Reconduisez-le poliment.

Ils se retrouvèrent, pleins de ressentiment, sur les quais de voyageurs de cette station centrale. Pour arriver jusqu'au palais du Mikado ils avaient dépensé une fortune. Il fallait, pour quitter Amertume Station, louer une draisine-taxi à un prix fou, se rendre jusqu'à la station suivante. Là on ne délivrait que des billets pour mille kilomètres et au-delà, pour décourager les desperados d'Amertume Station. Ils avaient donc pris ces billets pour effectuer une centaine de kilomètres, changer trois fois de convoi avant d'arriver ici.

— Il a tout à gagner de laisser faire la Guilde et les Panaméricains. Le Kid ne lui laissait aucun pouvoir.

— J'avais envie de lui tordre le cou, dit le professeur d'ordinaire très calme, très agréable.

— Nous lui ferons regretter son attitude. J'espérais au moins une draisine ou deux. Nous avons dépensé des centaines de dollars pour rien. Nos amis du comité seront furieux.

Ils avaient deux heures à attendre un omnibus qui ne les emmènerait pas directement à proximité d'Amertume Station. Ils prévoyaient deux jours de voyage. Il ne leur restait que deux dollars pour acheter de quoi manger. Par chance les wagons étaient bien chauffés. Dans la compagnie du Mikado on ne manquait pas de carburants.

L'omnibus les emporta à travers la Concession très industrialisée. Ils aperçurent des engins de construction de voies et de ballast. Chaque fois Lien Rag serrait les poings. Son compagnon préférait dormir.

Ils profitèrent d'un changement pour avaler un peu de soupe. Ils regrettaient de ne pas avoir plus d'argent lorsqu'ils voyaient les boutiques regorgeant de marchandises, surtout de vivres, dans cette cross station. La viande paraissait vraiment d'origine animale. Il y avait des pains, des légumes, des boissons de toutes les Compagnies. On disait que les pirates du rail revendaient leur butin, dans ce genre de petites Compagnies qui se réunissaient toutes sous

l'appellation de Fédération Australienne. Mais Lien Rag savait que ce n'était qu'une façade. Jamais la Fédération n'avait représenté un pouvoir réel, une ligne politique. Chaque Compagnie, et on en trouvait des dizaines, était dirigée sans tenir compte des voisines.

— Ikar, vous allez rentrer seul, décréta soudain Lien Rag. Je ne veux pas revenir les mains vides.

— Mais qu'allez-vous faire ?

— Je l'ignore encore mais une fois là-bas nous serons coincés sans véhicules, sans argent.

— Mais votre femme, votre fils ? balbutia Ikar.

— Dites-leur de ne pas s'inquiéter.

— Vous cédez encore à l'individualisme, lui reprocha le professeur, partisan convaincu de l'action collective. Nous pourrions faire mieux tous unis.

— Nous discutons trop, répliqua Lien Rag pour en finir.

Il lui serra la main et disparut dans la foule des voyageurs. Il ne mentait pas. Il ignorait ce qu'il allait faire mais savait que l'attente dans cette ville-cloaque, à la frontière, usait l'imagination et l'énergie.

En parcourant les quais vers la périphérie de cette station sous verrière, il découvrit la zone industrielle et pénétra dans les bureaux d'une société de travaux publics qui creusait des tunnels dans la glace, pour aller fouler l'ancien sol terrestre.

Cette station se situait approximativement sur l'inlandsis du nord-est australien, et l'on exploitait le charbon des anciennes mines de Laura sous des centaines de mètres de glace.

Il demanda à rencontrer un conducteur de travaux mais eut la chance d'être reçu par un ingénieur coordinateur.

— Je suis glaciologue. Réfugié malgré moi après les événements de Kaménépolis. Je cherche un emploi. J'ai déjà travaillé sous la glace. Je sais comment forer une spirale pour faire descendre les berlines jusqu'au sous-sol terrestre. J'ai fait ça pendant des mois, dans une mine de sel dans le nord de la Transeuropéenne.

L'ingénieur, d'abord surpris, commença par dire qu'il n'avait pas de travail pour lui.

— Nous disposons de bons techniciens de la glace. Mais si jamais nous avions besoin de vous revenez dans une quinzaine.

Par trois fois il essuya des refus. Il comprit que les entreprises de travaux publics se moquaient bien de la sécurité des employés qu'elles envoyait dans le sous-sol. Dans cette Compagnie aucune loi sociale ne protégeait les salariés. Tout était basé sur la recherche immédiate du profit. Si une galerie en spirale s'effondrait, on l'abandonnait avec ses berlines, ses victimes, pour percer à côté. On avait mis au point d'énormes excavatrices qui pouvaient trouer la glace sur cent mètres en moins d'une semaine. On formait des terrils de glace à l'air libre, sur lesquels par la suite on empilait le poussier. Le Mikado laissait faire, et cette région était complètement envahie par la poussière de charbon durcie par le froid. On en retrouvait partout, jusque dans les couchettes des trains-hôtels et la nourriture.

CHAPITRE VII

Au bout de quatre jours, alors qu'il en était réduit à voler sa nourriture dans les magasins, il trouva enfin du travail. On construisait une ligne express sous-glaciaire entre deux stations éloignées de cent cinquante kilomètres. Le tunnel était plus économique que la ligne de surface au relief très tourmenté. Le vent, deux cents jours par an à plus de cent cinquante kilomètres-heure, sculptait la glace en cañons, pitons, blocs impressionnantes. Aucune voie directe n'avait jamais été de longue durée, et on avait décidé de forer à moins deux cents mètres un tunnel pour six voies. Mais on rencontrait d'autres difficultés, surtout des noyaux mobiles qui menaçaient les travaux. Lorsque Lien Rag expliqua qu'il était spécialiste des nodules mobiles il fut engagé et reçut mille dollars d'avance, pour un forfait de vingt mille dollars promis si le tunnel progressait de quatre kilomètres la semaine.

C'était de la folie pure, mais il accepta et reçut une draisine électrique pour se rendre sur le chantier à trente kilomètres de là.

Il roula lentement sur la voie spéciale pour examiner les parois, se rendit compte que de nombreux nodules menaçaient l'ouvrage. Il prit des notes, des repères.

Le grand patron des travaux, un ingénieur d'origine panaméricaine, le reconnut tout de suite et en resta pantois.

— Vous travaillez ici ? Vous, Lien Rag ? Le bras droit de Lady Diana ? L'homme du grand projet entre les deux pôles ? C'est incroyable.

— Et vous-même, que faites-vous ici ?

— J'ai dû quitter la Panaméricaine parce qu'on m'accusait à tort de propager des idées subversives. J'avais mis au point un procédé

pour alléger les convois, en utilisant l'hélium comme gaz plus léger que l'air, dans toutes les parties creuses des machines et des wagons. Je pensais réduire de vingt-deux pour cent le poids des rames, surtout pour les marchandises. Comme je fabriquais de l'hélium et que j'en gonflais de petits ballons, on a pensé que mon invention pouvait encourager les déviationnistes du rail. Ils allaient jusqu'à imaginer que j'allais fabriquer un aérostat. Je me suis enfui. Je pensais aller dans la Compagnie de la Banquise, mais après avoir attendu un an à Amertume Station je suis revenu ici et j'ai trouvé du travail. Ce tunnel est aussi dangereux que celui que vous construisez là-bas. Il est farci de nodules migrants et on n'en finit pas de les détruire.

— J'en ai repéré en cours de route. Il aurait fallu creuser en dessous, dans une glace plus compacte.

— J'ai fait un rapport mais c'est inutile. Ici ils ne voient que le résultat rapide.

— Mais des convois entiers seront menacés.

— Le Mikado s'en fout complètement. Cet inlandsis est en perpétuelle dérive. Aucun tunnel ne tiendra le coup et nous sommes jour et nuit sous la menace d'une contraction.

Mais ils devaient poursuivre ou s'en aller. Lien Rag repéra des centaines de nodules en quelques jours, certains de la taille d'un train de mille tonnes, d'autres plus petits, mais qui pouvaient surgir de la paroi avec la puissance dévastatrice d'un boulet de canon.

Il rédigea un rapport qu'il envoya à la société concessionnaire des travaux, mais n'en eut plus de nouvelles. Par contre le rythme de progression donnait satisfaction à la surface qui octroyait généreusement des primes et des félicitations.

L'ingénieur responsable, Mailer, invitait souvent Lien Rag qui remarqua qu'il buvait beaucoup. Pourtant les conditions de travail n'étaient pas trop dures, excepté la menace qui pesait sur eux à chaque minute, que tout s'effondre.

— On pourrait faire comme pour la banquise, une surcongélation, dit Lien Rag un soir. Des filets de capillaires qui empêcheraient les écarts de température. Ce sont ces écarts qui favorisent les progressions des nodules.

- Mais le coût de cette installation ?
- Si personne n'emprunte ce réseau, où sera le bénéfice ?
- Il est destiné aux marchandises, charbon surtout de Laura Station pour alimenter une centrale thermique. Les voyageurs préfèrent faire le détour de mille kilomètres mais le charbon ?
- Il y aura des conducteurs, du personnel ?
- Bien sûr, mais on donnera une prime de danger et le tour sera joué.

Il y avait quinze jours qu'il travaillait dans ce tunnel lorsqu'un nodule isola la partie la plus avancée de l'ouvrage, bloquant plusieurs dizaines de personnes et démolissant une foreuse.

Ce fut une alerte qui coûta une semaine d'efforts pour dégager les survivants, et qui ralentit le travail. La moitié du personnel préféra quitter un endroit aussi incertain et Mailer dut aller s'expliquer avec la direction de l'entreprise. Lien Rag l'accompagna.

Il n'avait pas de nouvelles de Yeuse et de son fils. Il n'existeit aucune relation postale avec Amertume Station, que la Compagnie du Mikado ignorait totalement. C'était comme ces maladies à issue fatale dont on ne parle jamais. Lien Rag savait que, dans quinze jours, il aurait droit à une semaine de congé et pourrait utiliser sa draisine électrique. C'était tout ce qui l'intéressait. Il avait également encaissé quatre mille dollars d'avance sur le forfait.

Au début, la direction le prit de haut avec eux, mais chiffres et photographies à l'appui, Lien Rag démontra que l'ouvrage réservait d'autres surprises, et parla pour la première fois d'un réseau de capillaires réfrigérants.

- Vous voulez notre ruine ?
- On peut les fabriquer aisément et créer une entreprise, dit Lien Rag. En moins d'un an vous exporteriez même le produit qui ne revient pas très cher, et ne coûte pas une dépense excessive d'énergie. C'est une protection thermique qui a déjà fait ses preuves, à Kaménépolis par exemple.

Les nouvelles en provenance de là-bas étaient assez floues. Personne ne s'y intéressait vraiment, et la presse et les radios restaient des jours sans y faire allusion. On disait que les forces du Kid avaient obtenu des succès. Jusqu'ici la Panaméricaine n'avait

pas encore envoyé sa flotte.

— Pourquoi ne la créeriez-vous pas ? dit alors le patron de l'entreprise de travaux publics. Nous pouvons vous louer une usine mobile désaffectée, des machines, du personnel. Vous serez votre maître avec simplement un droit de regard de notre part.

— Je vous donnerai ma réponse quand j'aurai revu ma famille d'Amertume Station.

CHAPITRE VIII

Dans le compartiment qui lui servait de cuisine, Yeuse attendait impatiemment le retour de Jdrien. Elle avait envoyé l'enfant dans le couloir, alors que le Comité de Libération se réunissait dans le fond du wagon. Elle lui avait demandé de fouiller les esprits de ces gens-là et de lui rapporter leurs pensées secrètes.

— Ils vont partir, dit Jdrien en entrant brusquement, la faisant sursauter.

— Bien, ne dis rien.

Ils passèrent lui dire bonsoir. Ikar la regarda avec beaucoup de gentillesse et elle en fut très touchée.

— Nous sommes inquiets de n'avoir aucune nouvelle de Lien Rag, dit le professeur. Nous sommes très désarçonnés. L'argent manque de plus en plus. Les exilés affluent et nous ne pouvons pas leur porter secours. Nous ne recevons plus rien des Compagnies depuis cette affaire de Radar Station.

— Demain je ferai du pain pour tout le monde, dit Yeuse. Mais il me faudra de l'huile pour chauffer mon four.

— Bien, nous irons en chercher. La vieille loco que nous réparons en contient encore un peu. Si on la filtre, ça peut donner un bon résultat.

Il finit par s'en aller. Jdrien s'installa dans un coin du compartiment et la regarda en se moquant.

— Il te parlait et pensait à ton ventre. Il pense que tu as les poils en forme de cœur.

— Je t'en prie, fit-elle en rougissant violemment.

Jamais elle ne s'habituerait au franc-parler de ce gosse. Et ce

qu'il pensait était encore pire. Parfois il lui communiquait des images qu'elle trouvait osées pour un cerveau d'enfant.

— Les autres aussi pensent à toi toute nue. Mohin, lui, c'est ton derrière qu'il imagine le plus souvent. Et il y enfonce ce doigt. C'est l'index ou le majeur ?

— Que pensent-ils de Lien Rag ?

— Ils disent qu'il les a abandonnés pour aller chercher du secours ailleurs.

Yeuse s'en trouva rassurée. Elle craignait pire.

— Elliongin, lui, pense et dit que papa ne reviendra pas. Qu'il a dû trouver une femme et retourner travailler chez Lady Diana.

— C'est un imbécile.

— Il veut prendre le commandement du comité.

— C'est tout ?

— Ils ont peur, ils ont faim et froid. Il n'y a plus d'argent mais le plus grand, tout maigre...

— Rodon ?

— Oui, il cache une grosse somme contre sa poitrine. Des dollars. Beaucoup de billets. Il pensait qu'en sortant du comité il irait se payer un bon pain avec deux masseuses, puis un repas dans le restaurant à côté.

Elle en fut scandalisée. Rodon était le plus acharné pour vitupérer contre la Guilde et il ne partageait pas ses économies ?

— Tu me fais espionner les amis de papa ? Ce n'est pas bien.

— D'où sors-tu ce mot d'espionner ?

— Je ne sais pas. Dans le fond tu es contente qu'ils t'imaginent nue à côté d'eux ?

— Tais-toi. J'ai bien assez de souci comme ça. On n'a presque plus rien à manger. Juste de la farine en quantité. Ton père ne s'inquiète pas pour nous.

— Tu te trompes. Il pense à nous, au comité et au Kid. Il va bientôt revenir.

— Tu es entré en communication avec lui ?

— Juste quelques minutes. Il devait se trouver trop loin jusque-là ou bien quelque chose nous séparait.

— Tu sais où il se trouve ?

— Non.

Cette vie sordide finissait par la rendre sordide elle-même, pensait-elle. Dans ce repaire de bandits il fallait continuellement se battre. Pour rien. Pour simplement marcher dans la rue. Parce qu'elle était une femme, les hommes étaient comme des loups à l'affût. On ne voyait d'ailleurs que des femmes accompagnées ou des prostituées. Chaque marchandise offerte ne pouvait être que suspecte. Il fallait tout examiner avec soin, discuter ensuite pour le prix. Cette farine dont elle avait un grand stock venait d'une série de wagons que les bandes de la ville avaient détournés sur le réseau normal. Elle avait eu la bonne idée d'offrir le maximum pour un sac complet, avait trouvé un homme qui pour un dollar l'avait chargé sur son épaule. Lorsqu'il avait voulu prendre une autre direction que son wagon elle avait sorti son petit revolver et le lui avait pointé dessus. Furieux il avait dû porter la farine jusque chez elle. Depuis Jdrien et elle vivaient de pain, de galettes à la graisse de porc. Du moins elle l'espérait. Elle avait bien le goût de saindoux, mais tous les trafics existaient dans cette ville. On débitait souvent des manchots. De gros manchots à la chair huileuse empestant le poisson, mais elle avait pu se procurer la moitié d'un bébé manchot et l'avait fait rôtir. Ça faisait au moins dix jours. Elle n'avait plus rien et ne savait qui paierait le loyer prohibitif du wagon. Ils étaient près de cent à habiter là. Tous des exilés politiques qui parfois s'entassaient à douze dans un compartiment pour huit. Il y en avait aussi dans le compartiment des bagages. Elle occupait deux compartiments et était jalousee, surtout par les autres femmes. Mais dès le début Lien Rag avait accepté de payer le tiers de la location.

— Mon Dieu, pensa-t-elle, il n'y aura jamais assez d'huile dans le réservoir pour passer la nuit tranquille. Ikar n'apportera le bidon que demain.

Elle réduisit encore le chauffage. Jdrien aurait supporté une température proche de zéro. Son métissage de Roux le rendait indifférent au froid. Bien sûr, au-dehors il mettait une combinaison fourrée pour affronter les moins cinquante de moyenne, mais se trouvait très à l'aise.

— Je voudrais être avec le Kid, dit-il soudain. Il n'arrête pas de se battre contre les Harponneurs. Il leur reprend petit à petit des stations, des voies.

— Ce sont les Chasseurs de phoques qui se battent, pas lui.

— Il ne peut pas tout faire.

— Tu entres en communication télépathique avec lui ?

L'enfant prit un air boudeur et ne répondit pas. En l'absence de son père il devenait impossible, le petit dieu des Roux. Elle manquait souvent de patience. Regrettait North Pacific Station où ils étaient des naufragés de la banquise heureux, avec une ville fantôme à leur disposition.

— Peut-être qu'un jour, dit-il lisant dans sa pensée, peut-être que mon goéland me retrouvera. Mais je ne voudrais pas qu'il vienne ici. Ils le tueraient pour le manger.

On vendait des goélands. C'était même la viande la moins chère dans cette cité de la pénurie la plus absolue.

— On ne pouvait pas toujours rester là-bas, dit-il avec douceur, la voyant au bord des larmes.

— Non, bien sûr. Mais nous avions un but. Construire le réseau du Cancer vers l'est pour nous en sortir. Ici nous ne faisons que survivre misérablement.

— On délivrera la banquise.

— Pour qui ? pour quoi ? Un P.D.G. qui massacre sa population ? Une Compagnie fragile toujours au bord de la révolte et de la faillite ?

— Tu ne te plais nulle part alors ?

— Je voudrais retourner en Transeuropéenne. Tu sais, le cabaret *Miki*, c'était quelque chose. On jouait comme des fous, on était heureux. Le Kid faisait beaucoup rire. On l'appelait le Gnome à cette époque. Il n'avait pas d'idée de grandeur.

Elle pouffa de son mot involontaire.

— Idée de grandeur, tu te rends compte pour un nabot ?

— C'est mon père adoptif, dit Jdrien. Il m'aime, il aime les Roux.

— Il faut bien qu'il aime quelqu'un, grogna Yeuse, de mauvaise

foi.

Dans la nuit, l'huile vint à manquer et elle dut empiler les fourrures et les couvertures sur sa couchette. Est-ce qu'un jour elle connaîtrait pour toujours la chaleur, le confort, mangerait une nourriture normale ?

CHAPITRE IX

Il se demanda s'il pourrait atteindre le wagon-pullman avec sa draisine. Les voies n'étaient pas entretenues, disparaissaient sous la glace ou bien étaient encombrées de débris de toute nature. Certains s'installaient même là où il ne fallait pas, avec des wagons-plates-formes, des wagons-citernes transformés en roulettes sur rail.

Amertume Station était encore plus effrayante. On y brûlait une huile de récupération qui enveloppait la station d'un brouillard gras, malodorant. Lien Rag avançait lentement, un fusil-mitrailleur léger à la main. Sa draisine représentait déjà une fortune dans cet endroit misérable et, si les gens avaient su ce qu'elle recelait, ils l'auraient attaquée sans se soucier de son arme. Il en aurait abattu dix, vingt, mais les autres ?

Il dut manœuvrer un aiguillage pour contourner un nouveau groupe de wagons complètement déglingués, se demanda s'il arriverait au but. C'était angoissant. Il ne pouvait abandonner la draisine sans risquer qu'elle disparaîsse en quelques secondes. Certains yeux ne se trompaient pas. On l'épiait, on attendait son instant de faiblesse.

— Maintenant peut-être.

Sa pensée insista, à la recherche du cerveau réceptif de Jdrien. L'enfant finirait par comprendre qu'il était à deux cents mètres, avertirait Yeuse ou les autres. « C'est papa avec des provisions, de l'huile, des cadeaux et aussi bien des choses pour les partisans. » Il pensait et repensait cela, donnait des images précises de tout ce qui s'entassait dans la soute.

Enfin il reconnut Yeuse enfouie dans une fourrure autrefois blanche, grise aujourd'hui. Elle aperçut cette draisine neuve qui

contrastait avec celles du coin toujours crasseuses, mais ne réalisa pas tout de suite. Il fallut que Jdrien, survenu à ses côtés, pointe le doigt vers son père. Elle se mit à courir et deux types en peau de renne se lancèrent à ses trousses. Lien tira une rafale vers le ciel d'où tombait une suie d'huile, mal brûlée. Les deux voyous se plaquèrent au sol.

— C'est toi, Lien ? Tu as fait fortune ou quoi ? Tu as dévalisé qui donc ?

Elle était en face, sur les rails, avec ses mains sur les hanches. Superbement vulgaire, mais belle. Il en avait la bouche sèche. Depuis un mois il n'avait pas touché une autre femme.

— Appelle les autres, lança-t-il. Il faut dégager cette voie.

Il y avait d'anciens wagonnets de mine qui servaient de demeures à des clochards perpétuels. Ils ne pouvaient y vivre que couchés. Les gens les repoussaient quand ils gênaient trop et les roues, en fonte rouillée, couinaient quand on arrivait à les déplacer. Ce qui n'était pas toujours le cas.

Ikar accourut avec une bande et en un instant les rails furent libres, jusqu'à l'aiguillage automatique qui conduisait au pullman.

— On n'osait plus espérer, dit le professeur.

Yeuse en retrait avait le regard brillant mais la bouche coléreuse. Certes ils feraient l'amour dans un moment, mais comme on se bat. Elle n'acceptait pas qu'il disparaisse un mois sans au moins essayer de donner des nouvelles. Même quand la poste n'existe pas. Il fallait envoyer un messager auquel on remettait de l'argent. Comme Zeth, le fils de Sunny-la-Matrone.

— Venez voir.

Le comité était au complet. Ne manquait qu'Elliongin qui travaillait à la vieille machine à vapeur. Ikar était revenu porter de l'huile de vidange pour cuire les pains.

— Regardez.

Il y avait des sacs bourrés de nourriture, des bidons d'huile, des tas de cadeaux.

— Ce n'est pas tout.

Il souleva un sac, une plaque de plastique épaisse, découvrit une

cache avec des armes portatives, des caissons de munitions, des explosifs.

— J'avais des dollars. Et j'ai emprunté sur mon forfait. Il y a de quoi bouffer et se battre.

Ikar releva sa tête aux traits fins.

— Se battre ?

— Je t'expliquerai.

Ils commencèrent à transporter les marchandises pour les partager équitablement. Jamais Yeuse n'avait vu des femmes aussi aimables en ce moment que celles des partisans. Il y avait tout ce qu'on pouvait souhaiter, même des douceurs qui valaient un prix fou. Pour les enfants.

— J'ai aussi de l'argent. Le trésorier, où est-il ?

Elliongin prévenu accourait et Lien Rag lui donna mille dollars, pour venir en aide à tous ceux qui logeaient ailleurs et appartenaient à l'organisation de lutte.

— Ils ne doivent pas être oubliés. On réunira le comité dans l'après-midi. Je vais prendre un bain.

Yeuse alla faire chauffer de l'eau pour remplir la vieille baignoire en plastique, un simple tonneau coupé par la moitié. Il ne fallait pas oublier de la vider ensuite sinon l'eau finissait par geler. Et dans ce cas elle devait être débarrassée à coups de marteau.

Dans l'eau chaude jusqu'au cou, avec une couche de crasse grasse qui flottait autour, il riait avec Yeuse, avec son fils, était heureux. Il avait travaillé dur pour le tunnel mais aussi pour monter son entreprise de filets de capillaires pour gaz réfrigérants.

— On va en produire pour le marché intérieur, puis on exportera. Il y a de la demande et je vais étudier un modèle de pompe thermique pour les installations moyennes. Les serres-igloos, par exemple, ont des problèmes puisqu'il faut chauffer pour produire des légumes, élever le bétail. Mes filets protégeront l'intérieur de la glace, l'empêcheront de fondre quand la température s'élèvera.

— Je peux me baigner avec toi ? demanda Jdrien.

Yeuse fut jalouse lorsqu'elle vit l'enfant dans la baignoire

bricolée, en train de nouer ses bras autour du cou de son père. C'était elle qui aurait dû être à sa place, elle qui aurait étreint ce cou musclé, approchant son ventre du ventre de Lien certainement barré par son désir.

- De l'eau chaude, demanda Lien en riant.
- Ça va déborder partout, ronchonna Yeuse.
- On nettoiera, promis.

Jdrien plongea sa tête sous la crasse et resta longtemps sans réapparaître. Lien le tira par les cheveux.

- Tu sais, je pourrais rester longtemps sous l'eau.

Ils échangèrent un regard. Les Roux pouvaient accomplir des exploits encore plus étonnantes. Lien en avait été le témoin.

CHAPITRE X

Ils partirent à la nuit car ils avaient près de deux cents kilomètres à parcourir dans la draisine surchargée. Vingt partisans armés, des munitions, des explosifs et l'huile pour l'aller et retour. Ils emprunteraient un réseau minuscule qui pénétrait dans le sud de la Concession de la Banquise, en direction de l'Antarctique. Ils trouveraient une Y Station qui leur permettrait de remonter vers le nord. Jusqu'au grand réseau de l'ouest qui était le cordon ombilical de Kaménépolis. Il y roulait un convoi toutes les minutes dans les deux sens. Le commando se rendait jusqu'à la station de contrôle numéro 17. On y trouvait un grand parc de locomotives, de wagons. Les opérations de manutention s'y effectuaient le plus souvent, évitant aux convois de rouler jusqu'à Kaménépolis dont la gare était jugée trop petite pour recevoir de telles quantités de marchandises.

— Il y aurait au moins vingt rames de wagons-citernes en attente de départ, leur avait dit Lien Rag. J'ai pu me procurer les bordereaux d'une grande cross station de la Compagnie du Mikado, qui établissait les dates futures du passage des convois. Il y a eu des rails tordus par un mouvement des glaces et le trafic a quarante-huit heures de retard.

— Nous allons les faire tous sauter ?

— Si c'est possible.

Ils approchaient de la frontière. Elle n'était pas solidement gardée à cet endroit. Quatre hommes descendirent et disparurent entre les rails, en direction de la minuscule station.

En moins d'un quart d'heure ils maîtrisèrent la petite poignée de cheminots et levèrent les barrages électroniques. La draisine roula désormais en territoire banquisien. Le plus difficile serait

l'approche du poste de contrôle, car les voies de garage et de manutention s'étendaient vers le sud, et quelques industries de transformation s'étaient installées en bordure de ce complexe. La circulation y était programmée pour éviter les embouteillages, les accidents et ménager les priorités. Ils espéraient qu'à trois heures du matin ils passeraient sans difficulté.

— Sinon on volera une autre draisine programmable, on appellera celle-ci. Ça doit être faisable. Personne ne nous attend par là.

La garnison de la frontière était surveillée par le commando qu'ils devaient reprendre au retour.

Vingt kilomètres avant le poste 17 ils furent déviés sur une voie de trafic lent. Rien de plus normal. La circulation était rare. Une aciéries mobile expédiait vers le ciel croûteux des gerbes d'étincelles. Ça empestait aussi l'huile de baleine.

Lien Rag consultait le plan du complexe. Ils allaient se perdre parmi des centaines, des milliers de rails. Les voies lentes non programmées étaient assez peu nombreuses et il fallait avancer en zigzag. Quelque part sur un dispatching leur approche finirait par s'inscrire sur un tableau lumineux. On pouvait les prendre pour une patrouille de surveillance, comme on pouvait donner l'alerte. C'était leur première expédition d'importance, et Lien pensait qu'ils ne rencontreraient pas trop d'obstacles.

— Nous sommes au plus près, déclara-t-il. C'est-à-dire cinq cents mètres. Soit nous transportons la camelote à pied, soit j'essaye de faire mieux mais ça peut être dangereux.

— Il faudra faire plusieurs voyages, dit le professeur Ikar. On perdra du temps.

— Bien, je vais tâcher d'affiner encore, mais il n'y a pas de voie lente dans ce secteur. Il y aura toujours du chemin à faire à travers les rails.

Il craignait surtout de déclencher une alarme quelconque.

Il décida de ne pas aller plus loin lorsqu'il eut trouvé un aiguillage qui lui permit d'effectuer quelques tours de roues supplémentaires, et le transbordement commença. Il leur fallut deux heures pour installer les explosifs sous les wagons, les relier à

une centrale de mise à feu télécommandée.

— On repart, dit Ikar lorsqu'il eut fait l'appel.

Soudain il y eut des projecteurs qui s'allumèrent sur leur gauche et Lien Rag commença par ralentir puis accéléra à fond.

— Merde !

Le feu passait au rouge. L'aciérie de tout à l'heure se déplaçait sur un réseau prioritaire de huit voies, crachant le feu de ses hauts fourneaux, empuantissant l'air d'une odeur de soufre. Elle roulait à dix à l'heure et mit dix minutes pour défiler.

— Bon sang, qu'est-ce qu'il attend, ce feu ?

— C'est peut-être un piège, dit quelqu'un. Nous sommes repérés et on nous bloque la voie.

— Si je passe, c'est l'alerte générale, répliqua Lien qui essayait de garder son sang-froid.

Là-bas les projecteurs se déplaçaient et ils comprirent leur bêtise stupide et dangereuse. C'étaient des phares de blindés de patrouille qui parcouraient tout le complexe en travers, sur la même voie lente qui les avait conduits jusque-là. Dans quelques minutes les engins armés et leur draisine allaient se trouver nez à nez.

— On peut emprunter la voie prioritaire moyenne durant cinq cents mètres, dit Lien. L'interdiction est morale, matérialisée par des signaux. Au bout, un aiguillage que l'on peut faire sauter. Il se déplacera alors dans un sens favorable pour nous. Un volontaire pour nous précéder là-bas ?

— J'y vais, dit Ikar qui prenait goût à ces actions clandestines.

Ils attendirent quelques minutes avant de passer sur la voie prioritaire moyenne. Le poste d'aiguillage allait vibrer de toutes ses alarmes mais ils seraient déjà sur l'aiguillage détérioré.

— Les blindés approchent.

— Patience. Préparez les lance-roquettes. On peut les pulvériser si jamais ils nous menacent.

— Et si on faisait sauter les wagons-citernes ? Ça les occuperait.

Au même instant, Ikar faisait sauter sa petite dose d'explosif sur l'aiguillage. Lorsque les centaines de wagons explosèrent et s'enflammèrent, il crut, pendant quelques secondes, être le seul

géniteur d'une telle apocalypse.

CHAPITRE XI

Le regroupement des Roux chassés du dépotoir de Kaménopolis s'effectuait à l'est de la phoquerie, et la plus importante de la Concession, celle qu'on appelait *the Hole*. Des centaines de milliers d'animaux y séjournaient continuellement, maintenaient constamment libre de glaces ce lac intérieur de la banquise. C'est à peine si l'on distinguait l'autre rive à travers les vapeurs qui s'élevaient de l'eau noire. Les Chasseurs de phoques exploitaient avec sagesse ce « gisement » d'huile, de viande et de produits variés. Si bien que les pinnipèdes ne se rendaient même pas compte qu'ils payaient un tribut de dix pour cent leur présence dans ces lieux. Les eaux très oxygénées attiraient les poissons par l'abondance du plancton, mais la pêche des harengs et maquereaux restait interdite. Réservée aux seuls phoques.

Il y avait déjà eu des Roux sur ces rivages, une soixantaine. Désormais il y en avait plus de deux cents dans une anse isolée, qui récupéraient les gros solitaires malades et les dépeçaient.

Le Kid fut heureux, en descendant de son wagon confortable, de reconnaître les silhouettes nues de Ram et de Jdru. Les deux vieillards ne se quittaient plus depuis longtemps. Ils n'avaient pas cinquante ans mais en paraissaient deux fois plus. Leur fourrure était blanche, pelée par plaques. Leur sexe rabougri faisait parfois glousser les très jeunes filles Rousses qui leur apportaient la nourriture. Mais ils gardaient un grand prestige, sans jamais jouer les vieux sages. Une tribu de Roux ignorait tout pouvoir réduit à un groupe, et à plus forte raison à un seul homme.

Il offrit des cigares euphorisants, une bouteille de vodka, et ils allèrent s'asseoir au bord de l'eau. Malgré sa combinaison et ses

fourrures, le Kid avait froid alors que ses deux compagnons paraissaient très à l'aise.

Ils parlèrent de leur fuite du Dépotoir. Le Kid savait qu'ils avaient été attaqués par des Beltrups qui avaient tué le fils de Ram, Ram-Ou. La tribu n'avait eu que le temps de disparaître avec le corps de la déesse des glaces, Jdrou. Le plus loin possible des rails par lesquels leurs persécuteurs pouvaient les atteindre.

— Tu veux voir la mère de l'enfant-dieu ?

— Tout à l'heure, dit le Kid.

Jdrui, le manchot, le regarda sous le nez mais en fait le Kid portait une cagoule protectrice munie de filtres thermiques où les odeurs passaient librement. Jdrui empestait le phoque dont il avait dû se régaler un peu auparavant.

— Que veux-tu, allons, dis-le. Nous savons que tu as des ennuis, que toi aussi ils t'ont chassé.

— C'est vrai, reconnut le Kid. Je suis ici et mes amis sont aussi là-bas près du volcan. Mais pour les réunir avec mes amis d'ici il faudrait passer par Kaménépolis. Tu sais que je ne le peux pas.

Ram désigna la banquise.

— C'est là-bas. Peut-être de nombreuses journées de marche.

— Je dois y aller par le rail, dit le Kid. Je dois utiliser les machines.

— Vous êtes fous, dit Jdrui. Il y a la glace libre et vous vous enfermez entre deux lignes qui ne vont jamais droit au but. Mais qu'est-ce que vous avez, les Hommes du Chaud ?

— Nous sommes fous, tu l'as dit. Mais c'est ainsi. Si un homme marche en dehors des rails, il est rejeté par ses compagnons. Si je le faisais, je ne serais plus rien. On me chasserait. Ou on m'enfermerait dans un compartiment spécial.

Wark, qui avait osé s'évader de North Pacific Station à bord d'un voilier-ski, se trouvait dans un train psychiatrique. Sa folle aventure scandaleuse était à l'origine des malheurs du Kid. Les journaux, les Harponneurs, la majorité des habitants de la capitale s'étaient déchaînés en l'accusant de protéger le sacrilège, d'en être le complice. Et à Jarvis Station des exaltés avaient brûlé le voilier-ski avec, à l'intérieur, le cadavre du compagnon de Wark.

— Moi je ne peux pas, répéta le Kid, mais les Hommes du Froid peuvent.

— Tu veux que certains d'entre nous aillent jusqu'au volcan ?

— Pas exactement.

Il tirait sur son cigare, Jdruï de sa main unique le portait à sa bouche édentée. Le Kid en aurait bien fumé un mais le port de la cagoule limitait ses possibilités et il avait les lèvres gercées.

— Je vous ramènerai au Dépotoir et vous aurez encore plus de viande et d'huile. Vous ramènerez la déesse là-bas. Vous serez encore plus les bienvenus. Mais il faut m'aider. Vous pouvez marcher sur la banquise, contourner la ville et attaquer les Harponneurs là où ils ne s'y attendent pas.

— Tu veux dire se battre avec eux ?

— Je vous apprendrai comment utiliser les armes qui frappent à distance. Pendant un mois j'enseignerai à ceux que vous désignerez comment combattre.

— C'est toi qui parles ? demanda Ram.

Le Kid comprit qu'il avait fait un voyage inutile mais il espérait encore convaincre les Roux. S'il y parvenait, ils seraient au moins cinquante en état de porter les armes. En moins de dix jours ils contourneraient la ville, attaquerait là où les Harponneurs ne se protégeaient pas. Le Kid ordonnerait une offensive générale et débordée, la Guilde finirait par vouloir négocier.

— Tu sais que nous ne tuons pas des hommes.

— Très loin d'ici il existe un territoire avec d'autres Roux, la Zone Occidentale. Pour se donner ce territoire, vos frères ont combattu vaillamment. Ils ont tué quand il le fallait. Pourquoi pas vous ?

— Nous ne sommes pas les mêmes Roux. Nous voulons continuer à vivre libres sur la glace, aussi loin que possible des Hommes du Chaud, avec juste ce qu'il faut de phoques, ou de baleines, ou de manchots pour nous nourrir. Le reste ne nous intéresse pas.

— Attention, dit le Kid agacé, nous vous tolérons auprès des trous à phoques, auprès des dépotoirs, mais je suis le seul à ordonner qu'on vous laisse tranquilles. Si je disparaît, il n'y aura

plus de place pour vous.

— Il y a d'autres trous à phoques, dit Ram. Nous partirons vers le centre de la banquise. Pourquoi veux-tu que nous combattions ?

— Et Jdrien, l'enfant-dieu, qu'en faites-vous ? Il ne peut même pas revenir auprès de vous.

— Il reviendra un jour, c'est la prophétie. C'est un enfant, beaucoup plus qu'un dieu.

— Mes ennemis ont failli s'emparer du corps de sa mère et le jeter dans un brasier. Ils recommenceront si vous restez pacifiques.

— Nous ne combattrons pas. Ni pour toi ni pour l'enfant-dieu. S'il le faut, les Roux arriveront du cercle et nous serons encore plus nombreux que vous et vous ne pourrez pas tous nous tuer.

Il appelait le cercle, l'horizon. Ici lorsqu'on faisait un tour sur soi-même l'horizon se bouclait parfaitement. Les Roux pensaient que, lorsqu'ils avançaient, le cercle se déplaçait aussi et ils disaient qu'ils étaient le centre du cercle. Par contre les Hommes du Chaud, avec leurs stations sous dômes, leurs rails, ne pouvaient que rarement apercevoir le cercle et de ce fait ils n'avaient plus la même notion de leur propre présence sur la glace.

— Vous refusez tous les deux ?

— Nous ne refusons pas. C'est comme si tu nous demandais de mettre fin à nos jours. Viens, allons voir Jdrou.

— Il faut que je reparte, fit le Kid furieux.

— Tu as le temps de mener les tiens au combat. Viens voir Jdrou dans son cercueil de glace.

Il finit par les suivre. La jeune femme, une adolescente en fait, était enfermée dans la glace la plus translucide et restait belle avec sa fourrure dorée, son visage enfantin. Chaque fois le Kid était ému de penser que Jdrien était né de ce ventre à la fourrure dorée.

— Il faut que je parte, dit le Kid.

En revenant vers son train spécial, il regarda les vieux solitaires qui se surveillaient dans la petite baie voisine. Ils se battaient à mort et les Roux profiteraient du cadavre du vaincu.

Comment avait-il pu penser que les Roux accepteraient de se transformer en soldats ? Comment avait-il pu ordonner le massacre

de Radar Station ? La perte de son pouvoir le rendait fou. Il haïssait tout le monde désormais, persistait dans ce projet d'écarteler la ville de Kaménépolis, d'atteler les maisons mobiles à de puissantes locomotives, pour partager en quatre cette cité pourrie. Il la ferait disparaître de la surface de la banquise.

Comme il avait fait disparaître Radar Station, dont les débris calcinés se trouvaient par cinq ou six milles de fond dans le Pacifique. Depuis, la glace s'était reformée, comme une peau qui repousse encore plus dure sur une plaie ouverte.

Alors qu'il retournait vers Hot Station, il reçut un télex de la seule agence de presse qui se trouvait sur son territoire : d'après des radios extérieures, la flotte panaméricaine aurait commencé d'envahir le sud de la Concession en utilisant le vieux réseau de l'Antarctique.

Il n'était même pas surpris. Il s'y attendait tous les jours et à la vérité, la nouvelle le soulageait. Il savait que le réseau avait été renforcé, que les voies avaient été multipliées par dix. Lady Diana allait certainement envoyer des unités de moyenne grandeur, des croiseurs légers qui impressionneraient la population. Pas question de faire rouler des forteresses géantes de cent mille tonnes et plus sur la banquise.

Dès son arrivée à Hot Station, il assista à une réunion d'état-major. Les Chasseurs de phoques grignotaient le Réseau du 160°, s'emparaient de petites stations minuscules, consolidaient leur progression.

— Vous croyez que Lady Diana va nous envoyer ses bâtiments ? demanda un Aiguilleur galonné.

— Je l'ignore.

— La production d'huile de baleine a dû considérablement baisser, puisque les troupeaux sont désormais détournés à près de mille kilomètres des stations habituelles de pêche. Il leur faudra construire en catastrophe un réseau provisoire pour les poursuivre. Ça leur prendra du temps et mobilisera hommes et matériel.

— Faites proclamer, ordonna le Kid, que tout employé de la traction ou des voies, qui accepterait de participer à toute nouvelle expansion du réseau en zone rebelle, sera jugé lorsque nous

reprendrons le contrôle de toute la Concession.

— Mais, s'insurgea Lichten le patron de la police ferroviaire, la Guilde les réquisitionne.

— Ils n'ont qu'à entrer dans la clandestinité ou s'exiler. Pourquoi les seuls intellectuels le feraient-ils ? Ne me dites pas qu'ils ont de l'argent pour vivre en dehors de la ville. Je sais que mes partisans d'Amertume Station crèvent de faim et de froid faute d'argent. Il faut organiser la résistance ferroviaire.

— Les Accords de NY Station prescrivent que le personnel doit rester à son poste quelles que soient les circonstances.

— L'obéissance aux Accords passerait donc avant la fidélité à notre cause ?

— Vous savez bien qu'ils sont au-dessus de toute rivalité humaine, murmura Lichten, horrifié par la réflexion du Kid.

— Dans ce cas, demandons-leur d'appliquer à la lettre la loi. Qu'ils restent à leur poste et rien qu'à leur poste. Donc pas d'extension de rails en dehors des réseaux actuels.

On apporta un message qui provenait du front. Des techniciens avaient capté une émission réservée aux Harponneurs, qui faisait état de l'incendie de centaines de wagons-citernes au point de contrôle 17 sur le réseau ouest, pas très loin de la frontière.

— Nos partisans d'Amertume Station sont enfin entrés dans la lutte armée. Désormais nous aurons deux fronts et les Harponneurs n'auront pas la partie belle.

— N'oubliez pas Lady Diana, dit Stamw, patron des Chasseurs.

— Je n'oublie rien. Mon ami Lien Rag est en train de prendre l'initiative, et il est capable d'aller faire sauter un des bâtiments de la grosse Panaméricaine. Il suffirait que la banquise engloutisse un de ses bâtiments pour la faire réfléchir avant qu'elle ne s'engage trop.

— Savez-vous comment Lien Rag a rejoint Amertume Station ? demanda toujours le même Aiguilleur galonné.

— Que m'importe.

— On dit qu'il a utilisé un de ces voiliers-skis diaboliques.

— On raconte n'importe quoi.

— N'oubliez pas que c'est à cause de ce Wark, qui a osé lui-

même utiliser ce moyen de transport prohibé par la morale, que nous sommes dans cette situation.

— Je n'oublie rien.

Cet Aiguilleur l'irritait. Il allait s'occuper de lui dès qu'il le pourrait, le muterait dans le nord, sur le chantier pratiquement abandonné du 160°. Il ne supporterait plus désormais que ces gens-là outrepassent leurs fonctions. Les Aiguilleurs étaient peut-être une caste à part dans la société ferroviaire actuelle, mais lui se chargerait de la briser.

— La réunion est terminée, décréta-t-il. Que chacun rejoigne son poste et accomplisse son devoir.

CHAPITRE XII

L'aveugle allait souvent jusqu'à la rookerie. Les milliers de manchots criaient tous en même temps, l'assourdissaient totalement et il pouvait réfléchir à son aise sans être importuné. Depuis bientôt deux ans ils vivaient là, les survivants de Jarvis Station, coupés du monde, sur cette partie de la banquise à l'ouest du vieux Réseau du 160° qu'ils avaient emprunté pour s'enfuir, à la fin de leur expérience catastrophique. Pendant huit jours, ils avaient dégagé le soleil de sa gangue de poussières lunaires. Pendant huit jours l'air s'était réchauffé, la banquise avait commencé de fondre. Leur groupe avait alors connu des dissensions profondes, s'était scindé en deux clans farouchement opposés. Il y avait ceux qui voulaient aller jusqu'au bout de cette rénovation de l'astre, quelles qu'en soient les conséquences, et les autres qui refusaient de sacrifier ce qu'il restait d'humanité au culte du monde d'autrefois. L'homme s'était adapté aux glaces, ne pouvait brutalement retrouver la chaleur, la lumière mais aussi l'eau qui recouvrait les neuf dixièmes de la Terre, puis la boue pendant peut-être un siècle, puis les difficultés pour se nourrir, survivre. Il n'y avait que trois siècles que l'homme avait déjà réchappé à une première catastrophe. On ne pouvait pas lui en imposer une seconde.

Julius Ker et sa femme Ma, les Suba, Ann et Greog Suba avaient fini par abandonner Jarvis Station d'où, à l'aide de lasers surpuissants, ils détruisaient les strates de poussières lunaires en créant un phénomène d'électricité statique. En fait, Julius avait appartenu au clan des jusqu'au-boutistes, jusqu'à ce que Ma le ramène à des visions moins euphoriques de la terrible réalité. Ensemble ils avaient saboté une partie des appareils, s'étaient enfuis. Plus tard l'autre groupe en avait fait autant mais jamais ils

ne s'étaient revus.

Une ligne secondaire oubliée les avait conduits jusqu'à cette rookerie qui leur fournissait l'essentiel de leur subsistance et de leur énergie. Certains manchots pesaient cinquante kilos et donnaient des litres d'huile. Il y avait aussi du poisson, des crevettes krills, des algues. Ils vivaient dans des igloos, continuaient leurs recherches. Ils n'abandonnaient pas leur mission de Rénovateurs du Soleil, mais cherchaient comment graduer le retour de la lumière intense et de la chaleur. Toute augmentation de température provoquerait une évaporation telle que la Terre serait enveloppée d'un brouillard éternel. Combien de temps mettrait-il à se dissiper ?

Ma lui posa la main sur l'épaule et l'aveugle sut que c'était sa femme. Il percevait comme des ondes d'informations selon les personnes qui l'approchaient.

— Greog a identifié le gaz que nous avons trouvé dans cette petite baleine morte. Les ballonnets contiennent de l'hélium. Il y en a aussi dans les os, dans différents organes.

— Voilà pourquoi elles rampent sur la banquise, cria Julius.

Il leur fallut s'éloigner de la rookerie pour parler sur un ton moins épuisant.

— Ces animaux merveilleux fabriquent de l'hélium, s'extasia Julius. C'est... émouvant.

— Dommage que les gros ballonnets de cette pauvre bête aient été percés. Nous aurions pu en récupérer assez pour une analyse plus complète.

— On aurait pu l'attacher à une corde et voir quelle hauteur il atteignait dans les airs.

— Quand j'étais petite, dit Ma Ker, il y avait un homme qu'on disait sorcier et qui vendait de petits sacs plastiques pleins d'un gaz plus léger que l'air. Les enfants en raffolaient mais il a vite été arrêté, et les parents de ces enfants ont eu des ennuis avec la police ferroviaire. Je me souviens que mon père est passé devant un tribunal pour atteinte aux lois.

Julius entendit des cris de joie et sa femme lui dit que c'était Greog Suba qui accourrait vers eux.

— Il est fou, il n'est pas assez vêtu. Il va attraper froid.

— Écoutez, dit le jeune savant. Je crois savoir comment elles fabriquent l'hélium... C'est simple... Un filtre spécial le... retire...

Il claquait tellement des dents qu'il ne pouvait plus s'expliquer. Ma dut le prendre par la main et courir vers l'igloo-laboratoire. Là elle le frictionna avec énergie. Ann Suba vint l'aider tandis que Julius tâtonnait dans le sas pour les rejoindre.

— Merveilleux, criait Greog. Hélium... Filtre... Des mètres cubes...

— Que voulez-vous en faire ? demanda Julius, amusé.

— Aéro... Aérostat... Pour se déplacer en dehors des... rails.

— Il est fou, dit sa femme, complètement fou.

— Nous sommes coupés du monde ferroviaire, dit Julius. Nous avons détruit, fait disparaître toute trace de cette ligne qui nous reliait au réseau du 160°. Nous rejetons désormais cette civilisation obtuse. D'ailleurs on ne souhaite pas la réapparition du Soleil sans savoir que le rail disparaîtra de la surface de la Terre, à mesure que la couche de glace fondra.

— Un ballon, disait Greog... On partira avec le vent... Imaginez des milliers de ballons... Propagande déjà pour notre cause... Les hommes découvriront qu'on peut voyager, vivre ailleurs que dans des trains minables.

Julius trouva un tabouret de laboratoire, se jucha dessus, défit ses fourrures, sa combinaison. Ils se chauffaient à l'huile de manchot dont ils disposaient maintenant en grandes quantités. Une chance que dans leur fuite ils aient trouvé cette rookerie d'un million d'individus au moins.

— Mais ce filtre, où est-il ?

— Dans les poumons. Malheureusement il est détruit... Je n'ai pu que déceler sa présence... Sans pouvoir analyser sa constitution.

Le baleineau était venu s'échouer dans les hauts fonds de la rookerie. Le cadavre harcelé par les goélands et les rats avait très vite commencé à disparaître, jusqu'à ce que Greog découvre cette baudruche flasque, puis d'autres et enfin plusieurs, minuscules, encore gonflées de ce gaz qu'il disait être de l'hélium.

— En trois cents ans elles se sont dotées d'un filtre, disait Julius sceptique. L'évolution des êtres vivants demande parfois des

millions d'années et les baleines...

— Ce sont des animaux intelligents. Ne l'oubliez pas.

— Tout de même... On en arriverait à croire qu'un dieu existe, qui veille plus sur les animaux que sur les hommes. Je ne connais personne qui puisse supporter un moins cent degrés sans combinaison et fourrures.

— Si, les Roux, dit sa femme. Dieu nous a peut-être envoyé les Roux comme autrefois il a envoyé Son Fils pour nous sauver.

Julius savait qu'elle aimait plaisanter. Mais le faisait-elle en ce moment ?

CHAPITRE XIII

Depuis des semaines, le chef de poste de Junction Station guettait le sud. Travaillant à Titanpolis, il avait revendiqué cette mission. Partisan convaincu du Kid, il l'avait même connu lorsque les agents panaméricains avaient enlevé son fils adoptif Jdrien, il affirmait ne rien ignorer des petits réseaux secondaires qui venaient confluer sur le réseau est. Pour des raisons de prudence diplomatique, le Kid n'avait jamais exploité la banquise au sud de cette importante voie de communication. Les Panaméricains occupaient l'inlandsis de l'Antarctique, y avaient même construit un important réseau. Cette province éloignée fournissait des minéraux, du pétrole, de l'huile de phoque surtout. Il y avait une sorte de *no man's land* que jamais les deux Compagnies n'avaient vraiment revendiqué. Mais, depuis le putsch de la Guilde des Harponneurs, d'étranges rumeurs avaient commencé de parvenir aux gens de Titanpolis. Les Panaméricains reconstruisaient un des réseaux secondaires sud-nord, multipliaient le nombre des voies, installaient des stations de ravitaillement, des garnisons. La militarisation de cette zone tampon annonçait la future agression contre la Compagnie.

Carson, une fois à Junction Station, avait effectué quelques patrouilles à bord d'une draisine blindée qu'accompagnait un gros remorqueur, transportant deux lance-missiles de portée moyenne. Rien de comparable avec la formidable armada qui devait se concentrer à des milliers de kilomètres au sud, mais il n'avait pas l'intention de capituler sans combattre. Avec lui trente hommes décidés également à résister faisaient entièrement confiance à ce jeune homme frêle, pâle, blond, un adolescent timide qui avait des idées extraordinaires pour la défense du grand réseau est.

— Une chose est certaine, disait-il. Il leur faudra précipitamment terminer en un temps record les cent kilomètres qu'il leur reste pour rejoindre ce réseau. Ils enverront sur les voies existantes des patrouilleurs légers, des avisos qui conquerront le terrain. Derrière viendront les énormes poseuses de voies. On dit qu'elles sont fantastiques, de véritables villes sur rail. L'avant nivelle la glace, les rails sont déposés avec les traverses spéciales, par des ateliers centraux. Elles progressent à trente kilomètres par vingt-quatre heures. Moteur nucléaire, blindage, autonomie totale. Une fois passées elles laissent derrière elles dix à vingt voies parfaitement alignées et d'une solidité à toute épreuve. Un système d'ancrage élastique permet de supporter toutes les variations. Les Panaméricains peuvent aligner plusieurs de ces monstres. Le Kid pensait en acheter une et on lui demandait dix millions de dollars, pour un petit modèle ne posant que deux voies à la fois.

— Trente kilomètres ? Elles seront sur nous en trois jours ?

Les patrouilles ne dépassaient jamais la cote quatre-vingts, c'est-à-dire quatre-vingts kilomètres. Au-delà la voie était coupée en plusieurs endroits et Carson ne voulait pas provoquer Lady Diana.

— Certaines peuvent même aller plus vite. Mais il y aura les petits avisos et ceux-là on peut les détruire, encombrer la voie d'un tas de ferraille.

— Les vieux wagons sont arrivés. Nous pourrons les envoyer bourrés de dynamite.

— Si on pouvait se payer une poseuse grand modèle. Immobiliser une telle monstruosité technique ! Quelle publicité pour la cause que nous défendons !

Carson avait fait installer des vérificateurs de continuité des rails, des balises sensibles aux bruits des roues à boudins sur les rails. Il serait prévenu au moins deux heures avant que le premier aviso ne pointe son nez, mais il restait méfiant, préférait guetter au loin avec ses jumelles.

Là-bas, c'était l'horizon qui perdait de sa netteté avec le soir. Dans le ciel apparaissaient alors des mirages, dus aux variations de couleurs. Des gris sombres sur un gris clair le plus souvent. Ces mirages paraissaient être le reflet de grandes cités détruites,

semblait-il. L'horizon devenait ruiniforme et Carson sentait son cœur battre plus vite, comme s'il avait le regret des siècles anciens.

Et puis il aperçut la forme noire, grosse comme un point qui grossissait sur le vieux réseau secondaire. Comme ni les balises ni les vérificateurs de continuité n'avaient donné l'alerte, il resta quelques secondes perplexe. Une draisine ? Des fugitifs ? Une mission de parlementaires ?

— Attention, dit un haut-parleur à ses côtés, une balise est en train de s'emballer.

— Les voici, dit Carson. Certainement un aviso et deux contre-torpilleurs un peu en arrière.

Le vieux remorqueur, toujours sous pression, démarra dès que le garçon blond monta à bord. Depuis la cabine centrale, malgré la nuit qui très vite venait s'étendre pudiquement sur la scène, il distinguait les infrastructures.

— On va tirer les premiers ? demanda la police.

— Il vient de pénétrer dans la Concession. Il y a des balises et même un vieux panneau. Ils sont chez nous.

Le remorqueur accéléra et les servants des lance-missiles réglaient leur tir.

— Dans une minute, dit Carson qui vérifiait leur vitesse.

Il savait que sa tentative était dérisoire mais il ne pouvait renoncer. Face à ces tonnes de ferrailles il n'opposait qu'un lourd engin de traction un peu bricolé.

— Feu !

Les deux missiles décollaient lentement, suivaient les rails qui servaient de guide. Du côté de l'ennemi il y eut trois éclairs blancs et ils aperçurent les missiles qui arrivaient à la rencontre des leurs.

— Des chasseurs de missiles.

— Je m'y attendais, mentit Carson. On fait marche arrière maintenant.

Les missiles explosaient tous ensemble et les rails durent subir quelques dégâts, car les trois bâtiments n'avançaient plus. Par téléphone Carson ordonnait que les wagons remplis de dynamite soient envoyés sur-le-champ.

— Regardez.

Sur fond de nuit venaient de naître des guirlandes de lumière. Un front de lumières scintillantes.

— Les poseuses de rails, murmura quelqu'un.

— On dirait une ville qui avance vers nous.

À quelle distance ? Trente kilomètres ? Peut-être beaucoup moins.

— Les wagons.

Attelées à des vieilles machines réformées manœuvrées automatiquement, quatre rames fonçaient vers l'avant-garde ennemie. Ils allaient faire sauter l'ensemble mais devraient ralentir car il n'y aurait plus de voie et même plus de banquise. Les poseuses arriveraient et couvriraient la glace de rails. Par dizaines. C'était comme un de ces fleuves anciens qui allait tout submerger sur son passage. Sur ce fleuve de fer arriveraient des mastodontes de la Ve flotte, des trains blindés avec des soldats, d'autres pour le ravitaillement. Tout un monde inconnu et redoutable allait s'abattre sur la Compagnie de la Banquise, l'étreindre dans ses réseaux tentaculaires. La douceur de vivre de cette Concession allait disparaître. Ils deviendraient tous les esclaves de la force aveugle, devraient travailler ou disparaître pour la seule gloire de cette Lady Diana. Pour son maudit tunnel qui allait joindre le pôle Nord au pôle Sud.

Des larmes aux yeux, Carson regardait les rames s'enfoncer dans la nuit. Elles n'étaient pas éclairées mais les avisos l'étaient, brillamment, en signe de puissance sûre d'elle. Pourquoi rouler en aveugle lorsqu'on est certain de vaincre, de n'avoir en face que des gens désarmés ?

Les rames explosèrent et la banquise s'incendia, sur toute la largeur du réseau, puis les flammes coulèrent de chaque côté.

— Mais, dit quelqu'un, un aviso serait-il touché ? C'est son carburant qui flambe.

Lorsqu'ils en furent certains ils s'embrassèrent avant de refluer vers Junction Station. La banquise allait brûler une partie de la nuit et à l'aube apparaîtrait un lac difficile à combler.

CHAPITRE XIV

Lorsqu'il dut retourner à Laura Station, Lien Rag n'était pas mécontent de son séjour à Amertume Station. En une semaine il avait fait du bon travail avec le comité et les partisans. Ils avaient détruit des centaines de tonnes d'huile de baleine, avaient réussi à s'enfuir poursuivis par les blindés. Le professeur Ikar avait d'un coup de bazooka stoppé l'un d'eux. Ils avaient repassé la frontière sans encombre. Deux nuits plus tard ils attaquaient un train de marchandises en territoire mikadien. Ils avaient détourné deux wagons d'armes légères vendues à la Guilde par des trafiquants de la Fédération. Un coup très dur, car elles devaient être payées en dollars. Il fallait désormais huit cents calories pour un dollar dans ces régions.

Dès son retour il travailla avec ardeur pour installer son entreprise, fit les plans des machines dont il avait besoin et une usine accepta de lui fabriquer un prototype rapidement. En même temps il se rendait régulièrement dans le tunnel qui devait relier Laura Station avec sa voisine. Mailer avait de plus en plus de difficultés et les ouvriers fichaient le camp dès qu'un nodule menaçait. Les haveuses ne fonctionnaient pas très bien et il y avait un problème d'aération. Le gaz carbonique devenait trop important dans l'air. On ne savait pas pourquoi.

Lien Rag apprit que la Panaméricaine avait décidé d'envoyer une partie de sa flotte. Pour l'instant elle occupait une zone au sud du grand réseau est. Ses bâtiments n'avaient même pas attaqué Junction Station, la seule agglomération en face d'eux. Puis les autres jours il apprit que la garnison de cette minuscule station opposait une résistance farouche aux envahisseurs, que des poseuses géantes de rails étaient clouées en arrière du front sans

pouvoir approcher. Ces nouvelles le rendirent fou de joie et il se hâta vers son bureau, pour les communiquer à un exilé qui travaillait avec lui.

Cet homme n'était pas seul. Il y avait quatre policiers ferroviaires de la Mikado dans le wagon. Lien comprit tout de suite pourquoi.

— Nous avons quelques questions à vous poser, dit le lieutenant.

La mégolomanie du Mikado allait jusqu'à habiller son personnel ferroviaire de façon ridicule avec des culottes bouffantes, des boléros brodés et des turbans. Les policiers, eux, portaient des culottes bouffantes, mais des cosaques, et se coiffaient de casques à pointe en plastique. Réglementairement la jugulaire devait partager leur menton. Lorsqu'ils sortaient en dehors des lieux et stations chauffés ils revêtaient une cagoule transparente, avec également un casque à pointe.

— Vous êtes retourné dans ce bidonville à la frontière ?

— J'avais une semaine de repos. Ma femme et mon fils s'y trouvent pour l'instant.

— Pourquoi ne pas les ramener ici ?

Pour rassurer les partisans il préférait les laisser là-bas au milieu des exilés. En guise d'otages en quelque sorte.

— Je ne suis pas très bien installé et ma femme aide les réfugiés dans la mesure du possible.

— Il n'y a que des canailles là-bas. Vous devriez le savoir. Vous êtes un membre d'une organisation politique et ça, c'est interdit sur cette Concession.

— Il s'agit d'une organisation charitable.

— Ne vous moquez pas de nous qui sommes bien renseignés, dit le lieutenant. Vous profitez de vos séjours pour vous livrer au vol et au crime. Vous avez attaqué un train sur notre territoire et volé des armes. Des témoins vous ont reconnu.

— Eh bien, confrontez-nous, dit Lien Rag tranquille tandis que l'autre exilé, un certain Vichtez, ingénieur, commençait à montrer son inquiétude.

— Le Mikado a décidé de se montrer tolérant avec vous. Mais à condition que vous fassiez venir votre femme et votre fils ici, que vous cessiez toute activité politique, et surtout que vous ne remettiez jamais les pieds à cette abomination qu'on appelle Amertume Station. On devrait plutôt appeler ça Crime Station.

— Et si je refuse ?

— Nous vous reconduirons à la frontière sans plus attendre et vous remettrons à la police ferroviaire de votre Compagnie.

— La Transeuropéenne ? demanda tranquillement Lien.

— Non, la Compagnie de la Banquise.

— Je ne suis pas originaire de là. Je suis transeuropéen et panaméricain à la fois. Les Accords de NY Station vous interdisent de me remettre à une autre compagnie que celle de mon origine.

Le lieutenant parut embarrassé. Puis il trancha.

— Bien, on vous enverra en Transeuropéenne.

— À partir de quand ?

— Vous avez quarante-huit heures pour aller chercher votre famille et trouver un mobil-home dans le coin.

Ses hommes commencèrent à marquer le pas sur place puis ils sortirent, le lieutenant venant en dernier. Lien les regarda défiler sur le quai voisin.

— Ouf, fit Vichtez. J'ai bien cru qu'ils allaient nous arrêter.

— Tout se complique, dit Lien Rag. Il faut que je parte immédiatement. Terminez les études, recevez les gens à ma place.

Il réussit à bourrer sa draisine de fonction avec des sacs de ravitaillement, partit dans la nuit, arriva à Amertume Station au lever du jour. Il était toujours sur ses gardes. Des gens guettaient une occasion à n'importe quelle heure. Et la draisine représentait une fortune.

Yeuse, réveillée en sursaut, crut qu'il était arrivé un malheur. Elle fut heureuse de déménager.

— Laura Station est un trou rempli de suie et de poussière de charbon, la prévint Lien.

— Je m'en moque. Il y aura une majorité de gens normaux. Ici c'est un ramassis de psychopathes, même chez tes chers réfugiés

politiques. Il y en a un qui a essayé de me violer. Je ne te dirai pas son nom mais tu as tort de leur faire confiance.

— Prépare-toi, dit-il.

Il réussit à réveiller ses amis du comité pour leur faire part de l'ultimatum du Mikado.

— J'ai rempli la draisine de ravitaillement. Vous allez la voler, la cacher. Elle nous servira pour les coups de main.

— Mais tu vas avoir des ennuis ? Et comment rentreras-tu à Laura Station ?

— Ne vous inquiétez pas. Ma société se moque bien de la perte d'une draisine. L'assurance paiera. Nous prendrons le train tout simplement.

Lorsqu'elle apprit qu'elle voyagerait en express, Yeuse entra dans une rage froide et ne desserra plus les dents.

CHAPITRE XV

Pour lire sa proclamation aux fidèles combattants de Junction Station, le Kid réussit à vaincre sa froideur naturelle et trouva des accents pathétiques qui bouleversèrent la plupart des gens qui l'écouterent.

On apprit un peu plus tard que, dans Kaménépolis même, quarante pour cent de la population avait soit capté l'émission soit en avait entendu parler. Il y eut quelques manifestations pour le soutien aux héros de Junction Station, mais les Harponneurs intervinrent avec brutalité pour disperser les petits groupes éparpillés dans la capitale. Pourtant bien des gens manifestaient leur hostilité à l'intervention panaméricaine.

On en oubliait Radar Station. Des journalistes étrangers, transeuropéens et africains, demandèrent à visiter le site et ne trouvèrent rien. Pas un vestige, pas un indice.

— Vous voyez que c'est une légende, leur dit l'Aiguilleur qui les accompagnait. La Guilde diffuse de fausses nouvelles pour nous rendre odieux, mais oublie de signaler la résistance exemplaire d'une poignée de nos braves, là-bas à Junction Station.

Le Kid s'enfermait souvent dans son bureau pour travailler des heures entières. La situation n'évoluait pas comme il l'aurait souhaité. Cette ligne en construction vers l'ouest, sur le 5° parallèle, se heurtait à de grosses difficultés. Il aurait fallu Lien Rag pour les résoudre. Le Mikado basculait peu à peu du côté de la Guilde et ne faisait aucun geste vers son associé. Il pensait profiter du gâteau, mais les Panaméricains rafleraient tout.

Et puis quelqu'un capta une émission de télévision et l'enregistra. On y assistait, pendant trois minutes, à la résistance de

Junction Station. De trente au début ils étaient mille maintenant, dans cette misérable agglomération créée autour d'un aiguillage qui était resté bloqué un siècle au moins. À l'horizon, on voyait l'armada panaméricaine, les structures impressionnantes des poseuses de rails, les bâtiments hérissés de lance-missiles et de canons. On découvrait le visage résolu des combattants, leurs faibles moyens. Dès que l'ennemi bougeait ils incendiaient la banquise, la faisaient fondre et créaient un lac. Ou encore ils détournaient l'eau bouillante en provenance de Titan et la projetaient sous pression vers les rails. Ceux-ci disparaissaient alors sous des centimètres de glace. On voyait l'eau chaude retomber en neige, puis en grêle.

Visiblement, Lady Diana hésitait. Elle aurait pu ne faire qu'une bouchée de ce noyau de résistance, mais elle devait craindre que la Concession entière ne se soulève et ne retrouve son unité.

Le Kid faisait immobiliser l'image des poseuses de rails, se disait qu'avec ce genre d'engin il aurait déjà rejoint la Mikado Compagnie, prolongé le 160° vers la Sibérienne.

— Il faut la diffuser en direction de Kaménépolis sur les mêmes canaux et en direction de la Mikado. Il faut que les gens se rendent compte.

Lady Diana venait de faire un symbole de Junction Station et devait regretter sa décision. Des volontaires affluaient de partout. Des gens ignorants arrivaient même à Amertume Station, croyant que la Guilde combattait elle aussi la Panaméricaine. Des habitants de la capitale fuyaient celle-ci et se débrouillaient pour rejoindre les assiégés avec des armes et du ravitaillement. La Guilde, furieuse, renforçait sa répression un peu partout.

Les baleines se faisant rares, il n'y avait presque plus d'huile à exporter, et celle réservée à la fourniture de chaleur et d'électricité dans la ville était contingentée. On recommençait de baisser de deux degrés la température sur les quais et on avait rationné la viande de baleine.

Le Kid craignait une chose, que Lady Diana se décide vraiment à intervenir voyant que la Guilde ne s'en sortait plus. Les millions de tonnes d'huile n'arrivaient plus jusqu'aux centrales panaméricaines qui alimentaient en électricité les travaux du grand tunnel. On avait mis des ouvriers au chômage. La fin de la guerre entre la Sibérienne

et la Transeuropéenne ralentissait tout un secteur économique. Il y avait eu des rébellions à bord des rames de main-d'œuvre provisoire. On avait dû baisser le nombre des calories alimentaires et la température dans ces trains.

En même temps se développait une secte étrange en Panaméricaine : « Les défenseurs du peuple roux, nouveau messie ». Ces illuminés prétendaient que Dieu avait envoyé les Roux sur la terre glacée, pour montrer aux hommes comment il fallait vivre désormais. Cette secte autopsiait les cadavres des Roux pour essayer de trouver les raisons de leur immunité au froid, mais certains allaient jusqu'à pratiquer la vivisection. Des gens affirmaient qu'il suffisait d'oser sortir nu sur la glace, pour être aussitôt frappé de la grâce divine comme l'était le peuple élu de Dieu. Aucun ne survécut plus de quelques minutes, et il fallut interdire la secte pour éviter la multiplication des actes étranges. Dans la clandestinité, la secte prit une nouvelle ampleur et on vit des manifestations pour empêcher l'emploi du peuple élu à des travaux dégradants.

Sur ces entrefaites, un émissaire de la Sibérienne réussit à atteindre Hot Station et se présenta au Kid sous le nom de Tchekiev, ambassadeur nommé auprès du conseil légal de la Compagnie de la Banquise.

— Mais comment avez-vous pu traverser les rangs ennemis ?

— Ils laissent passer quelques journalistes. J'ai pris cette qualité. De toute façon, au retour, ils confisquent les photos et les documents. Je viens vous proposer la collaboration de ma Compagnie. Nous sommes prêts à rénover le Réseau du 160° à partir de notre Concession. Nous aussi nous avons de puissantes poseuses de rails. Nous pourrions avancer de trente à quarante kilomètres par jour.

— Il faudrait quand même des mois, plus d'une année pour nous atteindre.

— Nous pourrions créer une ligne provisoire au nord-ouest, en direction de la Bones Company avec laquelle nous avons passé un accord. La distance serait plus courte et nous aurions alors un réseau pour vous ravitailler. Deux cents techniciens et conseillers de la guérilla sont d'ores et déjà disponibles. Nous avons remporté la

victoire sur l'ennemi transeuropéen et notre potentiel économique et militaire sort renforcé de cette guerre.

Le Kid savait que la grande Compagnie avait d'énormes difficultés, tout comme la Transeuropéenne.

— Je réfléchirai à vos propositions, dit le Kid, mais actuellement je dispose de suffisamment de moyens pour maintenir ma pression sur la Guilde.

CHAPITRE XVI

Depuis la veille, l'entreprise débitait des filets frigorifiques à une cadence modeste, mais l'équipement était en place. Dans trois mois, si tout allait bien, le tunnel en construction recevrait son armature de consolidation thermique. Mais il y avait d'autres commandes pour des serres-igloos, des installations sur la banquise par exemple. Lien Rag avait embauché une cinquantaine de personnes, surtout des femmes plus habiles pour souder les capillaires très fins. L'ingénieur Vichtez, spécialiste en fluide, mettait au point un nouveau mélange gazeux qui ne corroderait pas les pompes.

— Dans quelque temps nous irons nous installer en dehors de la station, disait Lien, dans une usine-igloo qui sera la meilleure preuve de la fiabilité de notre procédé.

L'entreprise de travaux publics avait donné des fonds sans lésiner et l'expérience faisait accourir des gens d'un peu partout.

Yeuse était heureuse de son nouveau mobil-home situé dans le quartier résidentiel de la station. Elle disposait d'un wagon dans son entier, avait aménagé un salon, deux salles de bains, pouvait faire ses achats dans les magasins voisins. Elle ne devenait anxieuse que lorsque Lien Rag et Vichtez recevaient des exilés politiques, venus clandestinement d'Amertume Station. Certains séjournaient plusieurs jours chez eux, repartaient les poches pleines de dollars et chargés de provisions. Pour venir jusque-là ils devaient emprunter des draisines-taxis, et Yeuse connaissait le tarif prohibitif de ces moyens de transport. Mais Lien Rag dépensait sans compter pour ses amis. De plus il organisait des collectes auprès des gens que la résistance de Junction Station enthousiasmait et, dans cette Compagnie pacifique où depuis des années on ne songeait qu'au

profit et aux bonheurs immédiats, l'héroïsme de Carson et de ses compagnons enflammait les esprits que l'on croyait assoupis, gavés de confort intellectuel.

— Tu te mets trop en vedette, lui reprochait-elle. La police ferroviaire du Mikado te surveille.

— Je ne fais rien d'illégal. C'est par souci humanitaire que je reçois et distribue cet argent.

Un soir, ce fut le professeur Ikar qui arriva d'Amertume Station. Il avait voyagé dans de très mauvaises conditions, avait dû prendre un billet pour un minimum de mille kilomètres à la station proche d'Amertume Station. Ensuite il avait changé plusieurs fois de train, sans argent, sans vêtements chauds.

Yeuse, à la fois émue et choquée par son apparence, lui servit un repas abondant, lui suggéra de prendre un bain pour se réchauffer. Elle lui apporta des vêtements de Lien, mais lorsqu'il se montra avec cette combinaison flottant sur son corps maigre, il paraissait encore plus minable.

Lien fut heureux de le voir. Il ouvrit une bouteille de vin venu de Transeuropéenne, pas une production locale.

— J'apporte de curieuses nouvelles, dit le professeur. Vous savez que j'ai continué à rechercher votre vieil ami l'ethnologue Harl Mern qui, venu jusqu'à Amertume Station, a mystérieusement disparu. Il avait connu une femme qui trafiquait sur les actions de la Compagnie de la Banquise. Par cette femme il avait rencontré un certain Elias, un petit barbu inquiétant. Cette femme, Nina Osel, éprouve en ce moment des difficultés financières car le trafic des actions est fichu. La Guilde a supprimé cette possibilité de pouvoir entrer dans la Compagnie en présentant dix actions.

Lien Rag paraissait trouver ce préambule inutile, mais le professeur tenait à être clair.

— Elle vit de façon louche, peut-être comme entremetteuse avec des femmes qui se prostituent épisodiquement... Elle vend aussi des renseignements. Elle nous a vendu l'information comme quoi cet Elias se trouvait à nouveau dans la station. Il avait rasé sa barbe et portait des talons pour se grandir. Nous l'avons enlevé pour l'interroger.

— Qu'a-t-il fait de mon vieil ami ?

— Il l'a appâté en disant qu'il pouvait me contacter à Kaménopolis, juste avant les événements, et l'a embarqué dans un train spécial. Il dit l'avoir vendu cinq mille dollars aux Néo-Catholiques que la nouvelle hypothèse de Harl Mern inquiétait.

— Et où se trouverait-il ?

— Elias l'ignore. Peut-être l'a-t-on emmené dans la Nouvelle Rome, peut-être l'a-t-on fait carrément disparaître. Il ne sait pas autre chose.

— Vous l'avez relâché ?

— Nous ne pouvions pas le garder indéfiniment. Mais il nous a appris autre chose. Dernièrement il a vendu à la Guilde quarante-deux wagons isothermiques. Des wagons pour le transport des viandes congelées.

— Pour l'importation certainement. Les baleines se font rares dans la compagnie.

— Il paraît que c'est pour l'exportation. De toute façon, la Guilde n'a pas pour habitude d'expédier ses quartiers de viande ainsi. De simples wagons de marchandises suffisent, mais il semble qu'on veuille être certain que le froid qui régnera dans ces voitures sera le même qu'à l'extérieur. Nous avons travaillé à partir de cette information, et nous avons la certitude que les quarante-deux wagons formeront une rame unique qui traversera la frontière au début de la semaine prochaine.

Il sortit un papier de sa poche.

— Le plan de roulage pour la traversée de la Mikado Cie. Vous pouvez voir que le convoi entrera sur cette Concession à la tombée de la nuit, et ne s'arrêtera nulle part. Il dispose d'une priorité absolue.

— Le Kid avait acheté des kilomètres-tonnes. Moyennant un supplément la Compagnie peut obtenir une priorité absolue surtout la nuit.

— Nous trouvons cela très étrange et nous avons décidé d'intercepter le convoi. L'affaire se passerait non loin d'ici.

— À proximité de cette station ?

— Exactement.

Lien évitait le regard de Yeuse. Mais il était de son avis, c'était de la folie.

— Nous allons droit à la catastrophe.

— La frontière est trop surveillée pour opérer là-bas. Ici ce sera parfait. D'après les *Instructions ferroviaires* il y a un aiguillage isolé qui dessert une ancienne voie de garage. Nous bloquerons l'aiguillage, nous détournerons le convoi qui s'immobilisera. Nous fouillerons alors les fameux wagons.

— Et s'il y a des gardes ?

— Nous pensons venir au moins à vingt. Avec des armes. Il faudra nous trouver des draisines et des locos-cars. Je suis l'avant-garde de cette expédition. Les autres arriveront par petits paquets dans le courant de la semaine.

Lien Rag se cabra.

— Vous avez pris cette décision sans me consulter ?

— Nous aurions perdu trop de temps.

— Vous ne me laissez aucune chance de refuser. Si je tombe, vous êtes perdus. Plus de fric, plus de ravitaillement.

— Justement. Nous pensons que ce n'est pas trop sain de dépendre ainsi d'un seul homme. Tu oublies une chose, Lien, nous formons un comité. Nous exerçons une direction collégiale. Il n'y a pas de chef.

— Je ne cherche pas le pouvoir, tu le sais bien. Je l'ai assez prouvé dans le temps.

— On change en vieillissant. Regarde le Kid. Jamais il n'aurait commandé la destruction totale d'une station, pour conserver son autorité. Il a incendié Radar Station, massacré la population, fait découper la banquise pour que les décombres s'engloutissent dans l'océan.

— Vous croyez ce que dit l'ennemi, maintenant ?

— Il y a des réfugiés qui ont apporté des témoignages. Un policier ferroviaire a déserté la zone libre pour se réfugier à Kaménépolis. De là il est venu à Amertume Station.

— C'est un agent provocateur. Payé par la Guilde.

— Nous ne le pensons pas. Le Kid veut reprendre le pouvoir et il conduit sa guerre avec trop d'efficacité.

— Vous préférez discutailler vous autres. Ici j'agis. Je crée une industrie dont les bénéfices alimenteront les caisses du comité. Que faites-vous ?

— En même temps tu concilies ton devoir avec ton goût pour la bonne vie. Ce vin est excellent, mais son prix nous permettrait de nous nourrir et de nous chauffer tous une journée.

— Très bien, dit Lien qui prit la bouteille à moitié vide et alla la jeter par le sas. Maintenant nous boirons de l'eau. Faut-il aussi enlever ce rôti de porc, ces légumes secs, cette confiture synthétique ?

— Lien, ce n'est pas ce que je veux dire...

— Vous voulez me couler. Parce que vous êtes jaloux, minables, envieux. Vous croupissez là-bas, dans la fange, avec des voyous et des paumés que vous méprisez mais vous ne valez pas mieux.

— Lien, dit Yeuse effrayée par sa véhémence, tu vas trop loin.

— Toi, Ikar, tu pourrais trouver du boulot dans ce pays, mais tu préfères discutailler avec les autres, comploter. Ce n'est pas ainsi que nous délivrerons le Kid. Le Kid qui reste le P.D.G. de cette Compagnie. C'est lui qui lui avait donné les lois qui la rendait plus accueillante, plus vivable que les autres. Vous ne trouviez pas que c'était suffisant. Vous avez manqué de vigilance, oublié de constituer un parti solide pour qu'il s'appuie dessus. Pendant ce temps les autres créaient des clubs, des associations, des syndicats professionnels, soi-disant. Mais ces regroupements ne faisaient que rassembler les mécontents, ceux qui voulaient une parcelle du pouvoir, ceux que les mœurs trop libres effrayaient.

— C'est vrai, tout ça, dit le professeur, sauf que nous ne voulons pas te couler. Cet endroit est le meilleur pour vérifier ce que transportent ces étranges wagons. Nous ne volerons rien, nous ne toucherons à rien. Nous vérifierons seulement.

— Le Mikado ne supportera pas cette goutte qui fera déborder le vase.

— Il ne peut rien contre Amertume Station. Il n'a pas plus de mille policiers prêts à intervenir et là-bas nous sommes cent ou

deux cents fois plus. Le plus horrible truand ne se laissera pas faire... Toi tu ne risques rien. Nous n'avons pas besoin de toi pour cette opération, sauf pour nous cacher et nous aider à nous procurer des véhicules. Le coup fait, nous rejoindrons notre base sans repasser ici. Nous abandonnerons les draisines ou loco-cars de façon qu'elles ne soient pas irrémédiablement perdues.

- Vous me mettez sur la touche, c'est bien ça ?
- Nous ne voulons pas te compromettre.

Peu à peu il se calma, alla chercher une autre bouteille de vin de même origine, des cigares euphorisants. Ils parlèrent de l'ethnologue Harl Mern, essayant de deviner quelle pourrait être sa nouvelle hypothèse.

— Il travaillait scientifiquement, n'avait aucune idée préconçue et a dû aboutir à des conclusions concordantes.

— Quand je pense, dit Ikar, qu'il a remis à cet Elias un mémoire qui expliquait ses travaux. Le barbu n'y a rien compris car il était rédigé en termes scientifiques. Si seulement je l'avais eu en main !

— Tu as entendu parler de cette secte panaméricaine, qui s'imagine que les Roux sont un nouveau peuple élu de Dieu et qu'ils seraient un seul corps, c'est-à-dire un messie ? Je suis inquiet pour Jdrien.

L'enfant avait depuis longtemps quitté la salle à manger et jouait dans sa chambre au fond du wagon.

— Imagine qu'ils découvrent que Jdrien est déjà considéré comme un enfant-dieu par les Roux. Ils vont faire un amalgame épouvantable et le gosse sera en danger.

— La situation économique et sociale est telle, dans cette Compagnie puissante, que les gens se réfugient dans n'importe quelle croyance compensatrice. Je ne pense pas que tu aies quoi que ce soit à redouter pour l'instant.

CHAPITRE XVII

Par petits groupes de trois au maximum, mais le plus souvent seuls, ils arrivèrent tous au cours de la semaine. Vingt-deux exactement. Certains avaient profité de l'arrêt des convois de marchandises à la frontière pour s'installer dans des wagons avec des fourrures, des combinaisons recouvertes d'aluminium, mais la plupart souffraient de brûlures profondes, et tous mouraient de faim. Il avait fallu sacrifier trois compartiments pour les loger. Yeuse n'arrêtait pas de travailler pour les nourrir, leur procurer des vêtements décents. Mais elle ne paraissait pas mécontente, comme si elle avait réalisé que depuis son arrivée à Laura Station elle vivait en privilégiée.

Lien devait courir à droite, à gauche, pour trouver des véhicules sans attirer l'attention de la police ferroviaire. Par chance, le Comité de Libération avait eu l'idée de créer de petits incidents près de la frontière, si bien que la majorité des forces disponibles avaient été envoyées sur place. Il y avait eu des attentats sans gravité, des attaques contre les wagons blindés de la Guilde, des incendies sur les rails.

Il trouva deux loco-cars réformés, les fit réparer par un mécanicien artisan. Il affirmait que c'était pour sa future usine-igloo, dans la Mikado Cie la libre entreprise étant poussée à son point extrême. Dès qu'il s'agissait d'économie, personne ne s'occupait de son voisin. Du jour au lendemain un ouvrier pouvait être renvoyé sans indemnité. Mais un ouvrier pouvait quitter son entreprise pour créer, juste à côté, un atelier qui fabriquerait le même produit moins cher. Les pauvres étaient aussi nombreux qu'ailleurs, mais les nantis les rejetaient tranquillement en dehors des stations, les obligeant à rejoindre d'autres stations moins

productrices, où le travail manuel avait encore une grande importance.

Lien trouvait du carburant sans difficulté, mais pour les armes il devait se rendre assez loin de là. On pouvait acheter des carabines pour chasser, des fusils-mitrailleurs, des grenades. Mais dans la limite d'un équipement personnel. Des gens allaient pêcher avec des explosifs sur la banquise. Il fallait d'abord creuser un trou à coups de grenades, puis lorsqu'on atteignait l'eau, utiliser des grenades sous-marines. Il y avait aussi la chasse aux phoques, aux loups et aux rats. Pour cent rats on touchait un dollar et des chasseurs professionnels en tuaient des milliers par jour. Une tannerie les achetait pour la peau et la viande, qui servait à nourrir des élevages de poissons.

Chaque soir il retrouvait ces hommes qui mangeaient à leur faim et dormaient au chaud. Ils découvraient que l'un des membres du comité vivait dans le luxe et cela créait une certaine gêne. Lien Rag se doutait que par la suite ses paroles et ses actions seraient toujours jugées à travers le filtre de son mode de vie actuel.

— J'ai décidé d'aller avec vous, déclara-t-il à Ikar.

— Tu es fou, crie Yeuse.

— Nous ne te le demandons pas, répondit le professeur.

— Je sais mais c'est nécessaire. Je connais mieux que vous le réseau de cette Compagnie, je sais comment atteindre le fameux aiguillage sans nous faire repérer. J'ai acheté des loco-cars parce qu'ils sont habitables. Le premier partira d'ici, quarante-huit heures avant. Il y aura dix hommes à bord, de quoi se nourrir et du carburant. Il roulera sur les voies lentes selon un parcours bien déterminé. L'autre partira seulement vingt-quatre heures avant avec encore dix hommes. Je sais, nous serons encore quatre, mais c'est dans ma draisine personnelle que nous voyagerons. J'ai un rendez-vous d'affaires dans le coin pour établir un devis sur une immense serre-igloo d'élevage. Quelqu'un veut élever des chevaux pour la boucherie.

Yeuse frissonna, se souvenant des chevaux anthropophages de la Sibérienne. Les soldats les utilisaient pour attaquer l'ennemi en infraction avec les lois de NY Station. Elle avait failli se faire dévorer

par l'un d'eux, la monture d'un officier qui était son amant.

— C'est risqué, non ?

— On pensera que je n'aurais jamais eu le culot de me trouver officiellement dans le coin, si jamais ça devait tourner mal. Mais si vous me promettez qu'il n'y aura ni sabotage ni pillage, c'est peu probable que la police ferroviaire fasse une grande enquête.

Quand on fut à quarante-huit heures du détournement, les hommes désignés rejoignirent, l'un après l'autre au cours de la journée, l'usine nouvelle de Lien Rag. C'était Vichtez qui les recevait dans le bureau d'embauche. Il y avait toujours une queue de cinquante personnes à la recherche de travail. On entrait d'un côté et l'on ressortait de l'autre. Les hommes du commando étaient dirigés vers une partie de l'usine mobile, jusqu'au loco-car attelé au reste des wagons-ateliers et qui n'attirait pas l'attention. L'engin fonctionnait au charbon, abondant et bon marché dans cette région. Cela nécessitait un tender assez volumineux et une manutention salissante. Mais la machine était increvable et moins délicate que les autres systèmes.

Le départ eut lieu alors que Lien Rag se trouvait chez lui. Les hommes du loco-car ne risquaient rien. Il y avait des tas de gens qui se déplaçaient dans les Compagnies de l'Australienne, pour commercer ou pour chercher des travaux provisoires. En Panaméricaine tout était organisé par la Compagnie et les travailleurs devaient vivre en groupes, dans des trains spéciaux où la Compagnie garantissait chaleur et nourriture minima. Plusieurs de ces trains avaient été le théâtre de rébellions dernièrement.

— Ils sont loin, dit Lien Rag en se levant pour aller dormir. Demain ce sera au tour des autres.

— Sans toi nous n'y serions pas arrivés, avoua Ikar.

— Je sais, fit Lien résigné. Mais il ne faudra pas recommencer d'ici longtemps.

Yeuse lui dit, une fois dans leur compartiment, qu'ils avaient voulu éprouver sa loyauté.

— Normal, dit le glaciologue, je ne suis pas vraiment un banquisien. Juste un collaborateur du Kid et le Kid devient suspect aux yeux des partisans.

— Si vraiment il a ordonné le massacre et la disparition de cette station, comment pourrons-nous continuer à le défendre ?

— J'attends d'être mieux informé.

— Le comité cherche à l'éliminer pour organiser une véritable Compagnie démocratique. Les actions seraient supprimées et on voterait.

— Ce sera difficile à mettre en place si la Commission des Accords refuse le projet. Il ne sera jamais conforme au texte de ces accords.

La télévision de la Mikado diffusait des reportages sur la résistance de Junction Station qui se poursuivait. Comment arrivait-elle à se procurer des images d'une telle qualité ? Un émetteur fonctionnait de Junction Station mais la Guilde essayait de le brouiller.

— Il y a peut-être une organisation secrète pour se procurer ces images. Je me demande si, grâce à elle, on ne pourrait pas pénétrer jusqu'à Kaménépolis.

Le lendemain, selon le même scénario, le deuxième groupe de partisans put embarquer dans l'autre loco-car. Ils y seraient plus à l'étroit, devraient se relayer pour s'allonger sur les quatre couchettes exiguës de la minuscule cabine. Les autres devraient attendre dans le poste de pilotage, dans la coursive et dans le moteur.

— Vous pourrez les conserver, annonça Lien Rag au professeur Ikar.

— Mais ils valent beaucoup d'argent, comment feras-tu pour les payer ?

— Je me débrouillerai. Il y a un tel engouement pour mes capillaires réfrigérants que ma trésorerie est bien remplie.

— C'est paradoxal qu'avec des froids aussi rigoureux on ait besoin d'encore plus de froid.

— La technique, le progrès.

La nuit suivante ils quittèrent Laura Station à bord de la draisine. Yeuse ne cachait pas son émotion et le supplia de faire attention.

— Ne prends surtout aucun risque inutile. Tu es indispensable

pour tous les autres, et surtout pour Jdrien et moi-même.

CHAPITRE XVIII

Un jour, bien avant l'aube, Carson fut réveillé par un de ses amis.

— Les Panaméricains ont disparu.

Il s'habilla en hâte, se rendit dans un poste avancé constitué de vieux wagons hâtivement blindés. Il grimpa dans l'ancien cagibi du serre-freins. En face il n'y avait plus que la banquise déserte. Les énormes poseuses, les contre-torpilleurs avaient disparu.

La garnison commençait à pousser des hourras et à se complimenter chaleureusement, mais Carson restait sur sa réserve. Il ne pensait pas que Lady Diana allait renoncer parce qu'une poignée de gens têtus s'opposaient à son ambition.

— Il faut prévenir toutes les stations en aval.

— Il n'y en a qu'une, Round Station. Plus loin elles se sont toutes ralliées à la Guilde des Harponneurs.

— Je pars là-bas avec une dizaine d'hommes. Je suis certain que les Panaméricains ont modifié leurs plans.

Il était déjà impossible d'entrer en communication avec Round Station située à quatre-vingts kilomètres en aval. Pour désigner l'aval et l'amont on se référait au sens de l'eau bouillante qui courait dans le waterduc du volcan, vers Kaménépolis.

La draisine n'emportait que des armes légères, un lance-roquettes, deux mitrailleuses lourdes sur le toit. Lorsque Carson réalisa la faiblesse de leur puissance de tir, il était trop tard pour faire marche arrière. Quelques secondes plus tard le radar signala qu'ils allaient croiser un très gros convoi. Or, depuis le putsch, il n'y avait plus de gros convois sur le réseau est.

— Demi-tour, ordonna Carson. Ce n'est pas un convoi. Nous nous sommes laissé déborder sur la droite de Junction Station.

— Impossible de faire demi-tour, dit le pilote. Ou alors nous devons utiliser le moteur à huile.

— Faites-le sans tarder. Cette masse roulante inconnue sera sur nous dans moins de cinq minutes.

Le radar assez primitif ne pouvait calculer la vitesse du véhicule inconnu. Carson grimpa sur le toit de la draisine, essayant de voir quelque chose dans ses jumelles mais l'horizon était trouble. Le waterduc malgré son isolation provoquait des brouillards par endroits. Il suffisait d'une perte infime d'eau chaude.

Le moteur à huile refusait de partir. Pour faire demi-tour dans ces conditions il faudrait atteindre un aiguillage qui permettrait de changer de voie. La sécurité électronique empêchait une loco de circuler sur une voie à rebrousse-sens. Et le prochain aiguillage se trouvait approximativement au point de rencontre entre la draisine et la rame inconnue. D'ailleurs ce n'était pas un train ordinaire. Le radar commençait à scintiller pour dessiner une silhouette beaucoup plus haute. Les superstructures de l'engin allaient se préciser, mais Carson pensait à un croiseur léger. Un tel bâtiment pouvait rouler sans risque sur le réseau très large qui conduisait vers Kaménépolis.

— Si seulement on avait des torpilles monorail, gémit le pilote.

Ils en possédaient une douzaine, mais à Junction Station.

— Un croiseur, entre cinq et dix mille tonnes, roulant sur au moins dix voies !

— Prévenez Junction Station. Qu'ils se tiennent prêt à expédier les torpilles !

— Mais, fit le pilote, si jamais nous sommes sur la voie montante ?

— Envoyez le message.

— On continue de rouler ?

— Au pas. Passez-moi les *Instructions ferroviaires*.

Il fallait rouler trois minutes pour rencontrer un nœud d'aiguillages permettant de se retrouver dans l'autre sens. Carson

scrutait le plan du réseau, faillit ne pas voir le tout petit embranchement sur la droite qui desservait une ferme individuelle de pêcheurs.

— On va se planquer. Tout ce qu'il nous reste à faire. Roulez à fond.

— Mais que s'est-il passé ? demanda l'un des garçons qui tripotait nerveusement son lance-roquettes.

— Pendant que nous nous prenions pour d'héroïques combattants, les Panaméricains construisaient une ligne vers Round Station. Les énormes poseuses de rails nous masquaient celles plus petites qui travaillaient plus au sud. Les moteurs brouillaient les émissions d'ondes sonores, d'infrarouges. Ils ont progressé vers le sud-ouest, ont dû envoyer un aviso ou deux pour s'emparer de Round Station, et dans la nuit ils ont achevé de construire le réseau provisoire. En ce moment une partie de la Ve flotte cingle vers Kaménépolis, tandis que ce croiseur roule vers Titanopolis en espérant bien tout balayer facilement sur son passage. Ils ont retiré trop tôt les poseuses géantes mais ils ont dû en avoir besoin pour terminer leur liaison.

Le pilote donnait le maximum de vitesse, mais sur l'écran radar le spectre du croiseur ne cessait de se préciser. C'était même un croiseur lourd. Il fallait que Lady Diana soit bien renseignée sur la résistance de la banquise en cet endroit pour oser risquer un tel appareil.

— Il y a une meute autour... On n'avait pas vu. Des bâtiments de protection, au moins quatre. Ils roulaient même sur la voie descendante grâce à leur moteur vapeur ils se moquaient bien des verrous de sécurité électroniques.

— Voici le petit aiguillage.

Ils étaient tous soulagés. L'image de l'écran radar les paralysait de terreur. Tant qu'ils avaient vu de loin l'armada panaméricaine à Junction Station ils avaient cru possible de construire une victoire. Mais d'un coup leurs illusions s'envolaient. Même si les torpilles monorail détruisaient le croiseur, Lady Diana enverrait d'autres bâtiments encore plus puissants.

— Dites à Junction Station d'envoyer toutes les torpilles sur le

maximum de voies.

— Toutes ?

— Vous avez bien entendu. Sur les voies montantes et descendantes.

La draisine manœuvrait pour s'engager sur la voie unique conduisant à cette ferme de pêche. Un peu plus loin un chaos de congères les dissimula et ils stoppèrent. Carson quitta la draisine avec quelques amis, grimpa sur la plus haute de ces congères.

— Grands dieux ! dit l'un d'eux.

Le croiseur était encore plus fantastique et de couleur rouge sang. Il s'étalait sur le réseau comme un monstre, sûr de l'effet terrifiant qu'il produisait. À côté, les quatre bâtiments paraissaient dérisoires. Pourtant il y avait un destroyer qui aurait pu contenir quatre trains de voyageurs empilés les uns sur les autres. Le convoi roulait à vitesse moyenne, quarante à cinquante à l'heure.

— Les torpilles sont parties, annonça un homme essoufflé qui venait d'escalader la dune de glace, mais vous avez vu ?

Le croiseur se présentait de côté et Carson réalisa soudain que c'était sa partie la plus vulnérable. C'était là qu'il aurait fallu frapper avec un lance-missiles. Mais à l'avant et à l'arrière le monstre avait de super-blindages. Les torpilles monorail ne feraient que l'égratigner, couleraient peut-être le destroyer et encore.

— Il aurait fallu disposer des mines.

Elles avaient toutes été employées pour protéger Junction Station vers le sud. Carson réalisait qu'il avait beaucoup à apprendre de la stratégie.

— Je crois que nous ne pourrons pas rentrer de sitôt chez nous, lança-t-il avec amertume. Nous voilà coincés sur cette voie unique. Un jour, pas tout de suite mais ils le feront, une vedette de patrouille viendra voir ce qu'il y a au bout de cette voie et ils nous trouveront.

— On peut aller voir les pêcheurs en attendant ?

— Si on faisait disparaître l'aiguillage sous des congères ? Ça, on sait le faire.

— Il y a les *Instructions ferroviaires* qui ne peuvent être

effacées, dit Carson. Mais on gagnerait du temps.

Soudain il y eut dans le lointain, en amont, des explosions sourdes. Les torpilles venaient de rencontrer le convoi ou les Panaméricains avaient pu les faire sauter à distance, une fois qu'ils les avaient repérées. Mais Carson savait qu'ils n'avaient pas pu les décompter exactement. Si Junction Station les avait toutes expédiées en même temps, la bonne moitié avait pu atteindre son objectif.

— Si on allait voir ?

— Il y a de la fumée, oh là là, quelle fumée ! Un bâtiment a morflé dur.

C'était de l'huile qui brûlait ainsi. De l'huile minérale. Toute la flotte panaméricaine utilisait l'huile minérale ou l'énergie nucléaire pour ses plus gros bâtiments, les cuirassés, les forteresses géantes surtout. Les poseuses de rails, bien sûr, qui nécessitaient une énergie considérable.

— Ça brûle dur.

Carson repéra des nuages blancs qui montaient vers le ciel bas. Peu à peu l'horizon se noyait de fumées épaisse.

— Le waterduc a dû éclater.

— Facile à vérifier, dit un garçon. La ferme de pêche a un branchement.

Carson avait lui aussi repéré le petit tuyau qui accompagnait les rails. Malgré son calorifugeage on pouvait vérifier, avec un thermomètre de précision, si l'eau chaude arrivait toujours et la draisine était spécialement équipée pour ce genre d'opération.

L'eau chaude n'arrivait plus.

— Si cette famille de pêcheurs n'a pas prévu une énergie de remplacement, ils sont fichus, et nous avec, dit Carson. Il faut aller là-bas.

Pourtant il ne pouvait se résigner à descendre de la haute congère. Là-bas, des bâtiments brûlaient. Lesquels ? Peut-être pas le croiseur, mais du moins l'un des petits requins qui accompagnaient le monstre.

— Il faut aller chez les pêcheurs, dit-on autour de lui.

— D'accord, on va laisser deux observateurs avec un émetteur pour nous tenir au courant.

Il commençait à descendre vers la voie ferrée lorsqu'on le rappela avec de grands cris. Il remonta et vit soudain une chose incroyable. Le convoi rebroussait chemin. Le croiseur lourd était toujours debout mais tout son flanc gauche était détruit, les ferrailles tordues par le feu qui continuait de brûler. Un contre-torpilleur le flanquait, un autre formait l'arrière-garde.

— Il en manquerait deux, fit Carson incrédule, dont le destroyer. Non, je n'y crois pas.

— On pourra rentrer à Junction Station, lui dit son proche voisin. Il suffit de faire partir ce foutu moteur à huile. C'est un injecteur qui doit être cuit. Il y en a pour une heure et puis on repart à contre-courant.

— Oui, dit Carson, c'est ce qu'on va faire.

— De toute façon il n'y a plus de courant électrique. Il faut utiliser le moteur à huile ou crever ici.

Le convoi malade n'en finissait pas de disparaître à petite allure. Les torpilles avaient dû atteindre le destroyer et, comme celui-ci flanquait le gros bâtiment, son explosion avait en partie détruit le croiseur qui n'avait plus qu'un seul moteur pour rejoindre sa base.

— Ils vont drôlement se méfier désormais, attendront d'avoir bien assis leur occupation avant d'essayer de s'emparer à nouveau de Titanopolis.

— Pourtant c'est absolument nécessaire qu'ils occupent le volcan, sinon ils seront obligés de ravitailler la capitale en énergie et en vivres. Lady Diana fait la guerre pour s'emparer de sources d'énergie, pas pour faire des cadeaux.

Il leur fallut plusieurs heures pour remettre la draisine en marche sur le moteur à huile. Carson tint à visiter cette famille de pêcheurs. Ils étaient une douzaine, depuis les grands-parents jusqu'aux enfants, à vivre sous un igloo très vaste. Ils péchaient du hareng et par chance depuis longtemps sacrifiaient une part de leur pêche à faire de l'huile. Ils s'étaient rendu compte que le water-pipe ne les alimentait plus mais ne se posaient aucune question. Que les Panaméricains se soient emparés de Round Station leur importait

peu. Ils vivaient repliés sur eux-mêmes, en autarcie. Leur seul problème, leur seule crainte étaient les Roux qui parfois venaient rôder autour de leurs fermes pour fouiller les ordures. Ils leur tiraient dessus, n'avaient jamais entendu parler des lois spéciales prises par le Kid pour protéger le Peuple du Froid.

— Des sauvages, dit Carson écœuré. Des primitifs sans excuses.

Ils remontèrent le réseau et ne tardèrent pas à découvrir la scène horrible où la flotte panaméricaine avait subi un échec cuisant. La banquise était noire sur des kilomètres et il y avait des débris un peu partout bien avant d'atteindre l'immense entonnoir creusé dans la glace.

— Merde, il n'y a plus rien.

Le destroyer avait tout simplement disparu dans le gouffre océanique. Un contre-torpilleur avait lui aussi failli s'y engloutir. Sa carcasse se soulevait hors des rails, pointait vers le ciel toute sa partie arrière. Mais comme il était composé de cinq morceaux articulés sa queue retombait en forme de point d'interrogation.

— On n'arrivera jamais à passer.

— Il reste deux voies sur la gauche.

Ils descendirent et pataugèrent dans une glace liquide. Pour fondre une banquise épaisse de vingt à cinquante mètres selon les endroits, il avait fallu un feu d'enfer. Le destroyer devait avoir ses soutes remplies, de même ses munitions avaient dû exploser en même temps. Il y avait quelques corps, une dizaine abandonnés par les marins affolés, pressés de s'éloigner de ce trou glauque.

CHAPITRE XIX

Tout se passait bien et Lien Rag appréciait le professionnalisme de ses compagnons. En quelques semaines ils avaient fait de gros progrès dans le combat clandestin. Sur ce réseau assez fréquenté, il fallait beaucoup de sang-froid et d'expérience pour repérer un train en particulier, l'isoler et le dévier de son but. Plusieurs cheminots réfugiés politiques opéraient dans leurs rangs, mais aucun n'appartenait à la caste des Aiguilleurs. Ces derniers restaient farouchement opposés à toute forme de combat illégal. Certains restaient fidèles au Kid, d'autres s'étaient ralliés à la Guilde mais c'était tout. Au-delà des divergences politiques ils formaient quand même un bloc et gardaient des contacts.

Le convoi aux quarante-deux wagons isothermes fut donc dirigé sur cette voie de garage oubliée. Pendant cinq minutes les partisans occultèrent le système électronique. Des trains se trouvèrent immobilisés en pleine solitude glacée, mais ce n'était pas un fait exceptionnel. Bientôt tout redévoit normal et un express inter-Compagnies passa tout près de la voie de garage, sans se douter qu'un commando inconnu cernait ce train à l'arrêt.

Ils n'avaient pas prévu les convoyeurs armés installés dans les guittounes de serre-freins et, lorsqu'ils approchèrent pour ouvrir les portes, plusieurs fusils-mitrailleurs commencèrent à tirer. Ils durent se replier en hâte, mais sans paniquer, une deuxième partie du commando attaqua alors de l'autre côté avec des grenades lacrymogènes et ils réussirent à déloger les huit convoyeurs qui furent enfermés dans le wagon de voyageurs de tête.

Lien Rag assista à l'ouverture du premier wagon et comprit tout de suite, lorsque le projecteur éclaira la masse compacte de couleur

jaune.

— Ah, c'est que ça, dit son voisin, des Roux ! On a pris des risques stupides pour quelques Roux...

— Des esclaves, dit Lien sèchement. La Guilde trafique désormais avec les Roux et les vend à des négriers.

Les Hommes du Froid descendaient lentement. Les enfants venaient ensuite.

— Il y a des morts, dit le professeur très choqué. Ils finissaient par manquer d'air. Trop nombreux.

Les quarante-deux wagons ouverts, ils sortirent tous, peut-être mille cinq cents, peut-être deux mille. Ikar et Lien les interrogeaient mais, terrorisés, ils ne voulaient qu'une chose, s'enfuir dans la nuit loin de ce réseau, regagner les solitudes glacées qui étaient leur domaine.

— Ce sont des tribus du sud, dit Lien Rag, elles appartiennent à l'ethnie du sel mais se tenaient en dehors de la présence des Hommes du Chaud.

Visiblement les partisans étaient déçus et regagnaient leurs loco-cars. Tout ce travail, tous ces risques pour délivrer ces Roux.

— Ils ne comprennent pas, dit Lien, que le Mikado va être mis devant le fait accompli. Lui qui se vante de ne jamais trafiquer avec ce genre de marchandise... Il y aura ces morts.

Au moins une centaine dans l'ensemble du convoi.

— Faites détacher la loco et le wagon des voyageurs. Que ces gens aillent se faire pendre ailleurs.

Ikar essayait de retenir ces Roux pour poursuivre un dialogue moins sommaire, mais ils s'enfuyaient et bientôt il n'y eut plus que les wagons ouverts et les cadavres.

— Il faut se disperser, décida Lien. Nous sommes restés trop longtemps dans le coin.

Il prit des photographies pendant que les loco-cars disparaissaient.

— Vous pensiez à quoi ? demanda Ikar. Moi je croyais que c'était un matériel spécial que l'on envoyait ailleurs.

— Je pensais à des cadavres, dit Lien. Ceux d'une terrible

répression effectuée dans Kaménépolis. La Guilde aurait pu les vendre à l'Africania pour s'en débarrasser et faire de l'argent.

— Vous croyez que leur répression pourrait dépasser en horreur la terrible erreur de Radar Station ?

— Je ne sais pas. Le Kid ne serait pas excusé pour autant.

Ils remontèrent dans la draisine de Lien, abandonnèrent ces wagons remplis de cadavres. Les Roux avaient dû s'éloigner du réseau et marcheraient toute la nuit vers le sud. Ils devraient traverser des endroits dangereux habités par les Hommes du Chaud, se cacher dans la journée. Combien leur faudrait-il pour atteindre les grandes étendues glacées qui leur étaient familières ?

Lien Rag, Ikar et les deux qui les accompagnaient rentrèrent dans la nuit et Yeuse fut ravie de les revoir sains et saufs. Elle n'avait pas pu fermer l'œil. Jdrien avait veillé avec elle, essayant de lire, même à cette distance déjà grande, dans la pensée de son père.

— Il m'a rassurée pendant un moment, puis ça l'a tellement fatigué que j'ai eu honte de l'exploiter pour soulager mon angoisse. Tout s'est bien passé ?

— Le train était rempli de Roux vendus comme esclaves très certainement.

— Ah, fit-elle froidement. Des Roux ?

Puis elle rougit. Un instant elle avait oublié que Jdrien appartenait au Peuple du Froid. Il lui arrivait de rejoindre cette majorité exécrable qui s'obstinait à mépriser les Roux, ou du moins à les ignorer quand elle ne leur voulait pas de mal, et Lien ne supportait pas cette attitude.

— Allons nous coucher, dit-il brusquement.

Yeuse essaya de rattraper sa faute en se montrant très tendre mais il la rabroua et lui tourna le dos. Il était d'ailleurs fatigué, perplexe, se demandant quelle serait la réaction du Mikado, lorsque ses policiers découvriraient des wagons isothermes abandonnés sur une voie de garage avec des cadavres de Roux.

Le lendemain, Ikar et ses deux compagnons quittèrent Laura Station par le train. Lien leur avait donné de l'argent pour voyager confortablement. Il retourna à son entreprise et travailla dur en attendant la réaction du Mikado.

Au bout d'une semaine, ne voyant rien venir, il développa les photographies et en envoya quelques-unes au P.D.G. de cette Compagnie.

— Il paraît que la flotte panaméricaine est à Kaménépolis, lui annonça Vichtez le lendemain. J'ai capté une émission très faible en provenance de la banquise mais je n'ai pas confirmation.

Dans la journée, ils devaient apprendre qu'effectivement la flotte panaméricaine avait réussi à tromper la vigilance des héroïques combattants de Junction Station, pour pénétrer dans le réseau est. La Guilde avait reçu les marins à bras ouverts et désormais les bâtiments de Lady Diana patrouillaient autour de la capitale. On consolidait les voies et on préparait l'invasion du Réseau du 160° ainsi que la prise de Titanpolis.

Mais Lien Rag devait apprendre, en prison, que la flotte panaméricaine avait perdu une bataille en croyant s'emparer aisément du réseau est et de la ville du volcan Titan. Un destroyer avait sauté, un croiseur été endommagé gravement. Mais en prison les nouvelles parvenaient en retard et au compte-gouttes.

Les policiers ferroviaires, en culotte bouffante et casque à pointe, avaient intercepté le glaciologue à la sortie de son usine un soir. Ils l'avaient tout de suite embarqué dans une draisine-cellulaire qui avait roulé une partie de la nuit jusqu'à la capitale de la Compagnie.

— Vous êtes accusé de comploter contre la sécurité de cette compagnie, lui dit un juge. Vous avez introduit des partisans et des déserteurs banquisiens dans Laura Station. Avec eux vous avez capturé un train de marchandises pour vous emparer d'armes, de munitions et de ravitaillement.

— C'était un train rempli de Roux qu'on envoyait en esclavage, répliqua Lien Rag. Je peux fournir les preuves.

— On n'a rien trouvé de tel sur cette voie de garage.

— Dans ce cas je n'ai plus rien à dire.

Le Mikado réagissait, mais pas comme l'avait prévu Lien Rag. L'entrée des Panaméricains dans Kaménépolis devait y être pour quelque chose. Désormais le vent soufflait en faveur de la Guilde des Harponneurs et le Mikado savait profiter des circonstances.

Lien Rag fut enfermé dans une cellule sans ouverture, seul, au secret. Il ne pouvait recevoir de visites et son avocat serait nommé après le premier interrogatoire.

CHAPITRE XX

La ligne provisoire du 5° parallèle sud n'avancait guère. Le Kid s'en rendait compte et montrait une colère noire à ses collaborateurs. La région était difficile certes. La banquise, à l'approche de l'inlandsis australien, se plissait, formait des collines entre lesquelles existaient des vallées profondes. Il était risqué de construire une voie ferrée dans cette région et il fallait la contourner, trouver une glace qui ne bougerait que difficilement.

Le Mikado faisait le mort, ne répondait pas aux messages radio du Kid. Pourtant ses appels devaient être captés en face. Le Mikado disposait de matériel plus sophistiqué. Il aurait pu effectuer la jonction en quelques semaines, s'il l'avait vraiment souhaité, mais l'enclavement de la zone libre que tenait le Kid et ses partisans l'arrangeait certainement. Il commerçait avec la Guilde, fournissait du ravitaillement, empochait de fortes sommes. On disait que les fonds publics étaient à sec dans la capitale, si bien que les Harponneurs se trouvaient dans l'obligation de taper dans leur fortune personnelle et de pressurer les habitants.

Mais le silence du Mikado n'expliquait pas la lenteur des travaux. Le Kid alla jusqu'au bout de la ligne, montra la banquise libre devant lui.

— Qu'attendez-vous ? Une seule voie pour commencer puis le réseau s'agrandira.

— Nous n'avons pas assez d'ouvriers, le matériel arrive au compte-gouttes du nord.

Les techniciens puisaient dans les stocks accumulés là-bas pour le 160°. L'acheminement était long. Une partie des puissantes locomotives se trouvaient entre les mains de la Guilde. Celles qui

roulaient normalement dans le coin étaient de faible puissance. De même le matériel de travaux publics. Juste quelques loco-pelles, quelques niveleuses.

- Vous pouvez construire cinq kilomètres-jour.
- Impossible, se récrièrent les spécialistes Deux tout au plus.
- Je vous enverrai du personnel.

Mais il ne pouvait en trouver. Les combats utilisaient tous les hommes valides. Les Chasseurs de phoques recrutaient sans cesse. La production économique avait besoin du reste. Il aurait fallu faire des prisonniers, pensa le Kid, les utiliser comme main-d'œuvre. Tous ces rebelles qui méritaient la mort seraient mis devant ce choix, poteau d'exécution ou travail forcé.

Il retourna à Hot Station et, en route, apprit que les Panaméricains venaient d'entrer dans le réseau est, roulaient à la fois vers Kaménépolis et Titanpolis. Il s'enferma dans son bureau, ne voulant voir personne, avala un verre de vodka, sachant qu'il ne supportait pas l'alcool à cause de sa faible capacité pulmonaire. Il éliminait mal.

Les télex affluaient. La Guilde organisait de grandes fêtes pour recevoir la flotte panaméricaine et on disait que Lady Diana était prochainement attendue en visite officielle.

La radio de la Guilde claironnait de jour et de nuit ses informations victorieuses, annonçait que dans moins d'un mois toute la Concession serait libérée. Elle demandait aux habitants de la zone libre et de Titanpolis de rejoindre les rangs des Harponneurs, de ne plus suivre les ordres d'un dégénéré physique et mental.

Le Kid finit par s'endormir mais se réveilla en pleine nuit, radio Kamé diffusant de la musique militaire de jadis pour annoncer que le premier bâtiment de la flotte panaméricaine venait d'arriver en vue de la ville. Puis on annonça les approches successives des unités. Enfin on parla de poseuses de rails, énormes, véritables villes roulantes qui aplanaient, préparaient la glace pour recevoir en même temps entre quatre et vingt paires de rails d'un seul coup.

Rêveur, le Kid imagina qu'une de ces fabuleuses machines tombait entre ses mains. Qu'il construisait en un temps record le

réseau de désenclavement et le 160°. Les Sibériens arriveraient alors avec leur propre flotte, et ce serait la fin de ces communiqués victorieux qui le rendaient fou.

Il se rendit sur le front et discuta avec l'état-major que dirigeait Stamw. Ces gradés étaient inquiets de la tournure des événements.

— Ils nous dévoreront quand ils le voudront. Nous n'avons que des draisines à leur opposer. Ils enverront des bâtiments légers rapides, puis les poseuses et enfin le gros de la flotte.

Juste à ce moment on apporta un enregistrement de la radio de Titanpolis, qui annonçait que la tentative d'invasion du réseau est avait été stoppée par Junction Station. Des torpilles monorail avaient coulé un destroyer, un contre-torpilleur, endommagé un croiseur lourd qui avait dû battre en retraite.

Un silence stupéfait suivit cette lecture, puis ce fut du délire et en un instant le moral remonta très haut. On se souvint qu'on disposait d'un stock de torpilles monorail, qu'on pouvait même en fabriquer.

— Pour qu'elles ne soient pas repérées, on pourrait utiliser des matériaux non ferreux.

— On peut aussi se lancer dans la fabrication de mines, en couvrir le réseau. Ils ne s'aventureront pas facilement chez nous.

Ils avaient pensé que la Ve flotte était invincible et une poignée d'hommes venait de leur prouver le contraire. Ils avaient besoin d'une plus grande expérience guerrière, et une fois de plus le Kid regretta l'absence d'instructeurs efficaces, se souvint que l'ambassadeur sibérien Tchekiev lui avait proposé d'en faire venir quand la zone libre serait enfin désenclavée.

— Nous poursuivons notre pression ? demanda le chef du syndicat des Chasseurs de phoques.

— Plus que jamais. Il faut harceler nos adversaires nuit et jour.

— Ils finiront par demander aux Panaméricains de les relever.

— C'est ce que je veux. Il faut que les énormes poseuses de voies viennent ici. Ce sont des machines énormes, qui précèdent la flotte. Mais elles ne sont pas blindées elles-mêmes. Pour les protéger il y a des avisos, des destroyers, des bâtiments légers.

L'état-major se taisait. Tous ces gradés paraissaient statufiés.

— Je veux une de ces poseuses. On doit pouvoir s'en emparer. L'équipage est composé de techniciens.

— Mais nous ne saurons jamais la manœuvrer.

— Il faut l'attirer dans un piège. Offrir une tentation. L'objectif de ces Panaméricains est clair. Ils veulent que les baleines reviennent vers les lieux de chasse des Harponneurs. Ils vont venir dans cette région.

De son index il entoura l'ancienne position de Radar Station dont plus personne n'osait parler.

— Ils vont essayer de s'emparer de la ligne sud. Nous allons leur laisser croire que c'est le ventre mou de notre front. Il faut qu'ils s'engagent à fond dans ce secteur. Nous les laisserons entrer pour ensuite refermer l'issue derrière eux. Nous détruirons les bâtiments et nous capturerons la poseuse. Je sais que c'est plus facile à dire qu'à faire, mais étudiez cette opération dans le détail.

Radio Kamé claironnait toujours sur l'arrivée des Panaméricains, mais ne parlait plus du réseau est et de la progression de la flotte dans cette direction. La preuve que les partisans du Kid dans cette région tenaient ferme. Un destroyer coulé, et ce n'était pas une image puisqu'il avait percé la banquise pour disparaître dans l'océan, voilà de quoi faire réfléchir Lady Diana. On disait qu'elle redoutait la banquise, qu'elle ne s'y risquait qu'avec répugnance.

Il retourna à Hot Station et adressa plusieurs messages de félicitations aux habitants de la partie est. Il rageait d'être coupé des meilleurs éléments de sa Compagnie, de n'avoir à faire qu'à des Chasseurs trop avides de rosser les Harponneurs et quelques rustres vivant dans des fermes d'élevage ou de culture. Là-bas à Titanopolis c'étaient des intellectuels, des gens qui possédaient l'intelligence, l'intuition.

Un message lui apprit que le waterduc avait été détruit en même temps que le destroyer, que l'eau chaude n'arriverait plus désormais.

— C'est préférable, pensa-t-il.

Il alla dîner dans la cafétéria de la station et son arrivée créa sensation. Il invita le chef de station et ses adjoints. Cette petite cité

devenait de plus en plus importante et ces gens-là étaient de fidèles supporters du Kid. Ils ne paraissaient s'étonner ni de sa petite taille, ni de sa démarche ridicule.

Au cours du repas il nota le visage attentif de la serveuse, son empressement à le servir. C'était une femme d'une quarantaine d'années au corps un peu massif mais pas déplaisant, blonde aux yeux marron.

— Vous vous appelez comment ? demanda-t-il lors qu'il fut sur le point de partir et qu'elle lui apporta sa pelisse.

— Glinda Stall, dit-elle. Je suis veuve d'un Chasseur qui est mort dernièrement au front. Je préfère travailler ici que de rester au Hole. Je n'ai jamais aimé la chasse aux phoques.

— Vous n'avez pas d'enfant ?

— Non.

Il allait partir puis brusquement retourna sur ses pas.

— Vous aimeriez venir travailler pour moi dans mon train ? Je ne suis pas difficile mais j'aime une cuisine simple et que tout soit en ordre.

Elle le regarda tranquillement. Le front du Kid arrivait à ses seins généreux et il levait la tête pour lui parler.

— Vous serez bien payée, dit-il en regrettant déjà d'avoir eu cette faiblesse de penser qu'une femme, même aussi humble, accepterait de venir chez lui.

— Quand dois-je me présenter ?

— Dès que possible.

— Je finis à dix heures ce soir.

— Vous savez où se trouve mon train spécial. Donnez ce laissez-passer aux gardes.

Il écrivit quelques lignes sur une carte et s'en alla. Enfermé dans son bureau il étudia comment attirer une poseuse dans un piège. Il avait oublié Glinda et, lorsqu'on frappa à sa porte, il pensa que c'était le chef de train qui venait lui demander s'il n'avait besoin de rien avant d'aller se coucher.

C'était Glinda Stall avec un plateau. Il y avait une théière, du lait et des biscuits.

— Allez prendre une tasse, dit-il soudain.

Elle portait une robe en laine épaisse, des bas de laine rouge. Depuis des mois, aucune femme n'était entrée dans cette pièce.

— Merci, dit-elle quand il l'eut servie. J'ai apporté les gâteaux de la cafétéria. Mais demain j'en ferai. J'ai quelques recettes pas trop mauvaises.

— Que savez-vous faire encore ?

Elle réfléchit puis dit qu'elle aimait jouer du violon, mais à condition qu'elle soit sûre que personne ne l'écoutait.

— Je sais aussi conduire une draisine. Nous en avions une là-bas, au Hole.

— Vous regrettez votre époux ?

— Non. Il me battait dès qu'il buvait de l'alcool rouge.

C'était de l'alcool additionné de sang de phoque, parfois de requin ou de chien de mer.

— Vous continuez à travailler ? demanda-t-elle.

— Je ne crois pas.

— Bien.

Tranquillement elle déboutonna sa robe, découvrit des seins lourds à l'aréole très sombre. Elle continua d'ouvrir sa robe, dénuda son ventre large sur lequel il pensa qu'il allait enfin appuyer sa tête.

CHAPITRE XXI

Au bout du quatrième jour de sa grève de la faim, Lien Rag vit entrer dans sa cellule le juge qui l'avait inculpé.

— Vous avez désiré me voir ?

— Je veux être interrogé sur ce qu'on me reproche.

— Il faut laisser le temps à la justice de préparer votre dossier. Vous devriez vous alimenter.

— Je veux voir le Mikado. Je lui ai écrit plusieurs fois et je suis certain qu'on ne fait pas suivre mes lettres.

— Le P.D.G. de cette Compagnie n'a rien à voir dans cette affaire de terrorisme.

— Vous m'accusez de terrorisme ?

— Bien sûr. Vous l'êtes, professionnellement. Vous avez commencé en Transeuropéenne et puis en Panaméricaine. Vous avez toujours comploté contre le pouvoir en place.

— Ici, dans cette Concession, je n'ai pas comploté.

— Vous avez détourné, attaqué un train de la Compagnie de la Banquise pour le piller.

— Ce train contenait des Roux. Nous voulions prouver au Mikado qu'il était dupé par la Guilde des Harponneurs de Kaménépolis.

— On n'a pas trouvé de cadavres de Roux dans les wagons. Je m'y suis rendu personnellement le lendemain de votre attaque et je n'ai pas vu un seul cadavre. Vous avez tort de vous obstiner dans le mensonge.

— Je jure qu'il y avait des Roux. Je ne m'alimenterai pas si on ne cherche pas à vérifier ce que je dis.

— Vous accusez qui exactement ?

— Personne.

Le juge était un homme corpulent qui portait une tenue baroque, moins que celle des policiers ferroviaires cependant. Pas de culotte bouffante mais une sorte d'habit comme en portaient les hommes dans les années 1850, et surtout une perruque ondulée qui descendait sur ses épaules. Le Mikado avait-il le goût théâtral ou poussait-il la dérision jusqu'à ridiculiser ses fonctionnaires ? Déjà ses cheminots arboraient de grandes casquettes bouffantes et des blouses bleues descendant jusqu'aux genoux.

— Vous ne serez pas jugé chez nous, mais certainement extradé. Notre législation est très vague sur le terrorisme et vous pourriez vous retrouver en liberté avec un bon avocat. La Compagnie ne le souhaite pas.

— Laissez-moi alors revenir à Amertume Station.

— Il n'en est pas question.

Lien Rag poursuivit sa grève de la faim et on dut le transférer dans un train-hôpital qui roulait sans arrêt, car il desservait plusieurs stations. Mais aucune d'elles ne voulait sacrifier de l'argent pour s'en offrir un. Il arracha l'aiguille de sa perfusion et on l'attacha pour le nourrir de force.

Yeuse put venir le voir dans cet hôpital. Il lui fallut poursuivre le train une journée entière et profiter d'un arrêt dans le sas d'une station pour monter à bord. Elle pleurait.

— Où est Jdrien ?

— Avec Vichtez dans la draisine.

— Tu couches avec ?

— Oh, tu es ignoble, dit-elle, ulcérée. Je t'en supplie, cesse cette grève.

— Va trouver le Mikado, dis-lui que nous avons libéré des Roux qu'on expédiait en esclavage. Dis-lui qu'il est complice de ce trafic s'il refuse de m'entendre.

— Il ne me recevra pas.

— Il aime les jolies filles potelées. Tu as grossi ces derniers temps.

— Tu me reproches de manger à ma faim ?

— J'ai des hallucinations, ne fais pas attention. Va voir le Mikado. Ils veulent m'extrader. Ça veut dire me remettre soit aux Transeuropéens soit aux Panaméricains. Ceux-ci sont toujours à Kaménopolis ?

— Pour l'instant oui.

— Ce sera donc à eux qu'on me livrera puisqu'ils sont à la porte de cette Concession. Le Mikado va se faire bouffer après le Kid, dis-le-lui.

— Le Kid n'a pas été bouffé, tu délires.

Il savait que c'était exact. Il croyait que certaines choses qu'il redoutait avant son arrestation s'étaient déjà produites. Yeuse l'embrassa et s'en alla avec des larmes dans les yeux. Il finit par s'endormir. Le lendemain il était plus lucide, certainement grâce à la série de perfusions, mais on le gardait toujours attaché. Il pensa qu'il aurait pu s'évader plus facilement d'un hôpital.

Lorsque le train s'immobilisa à Laura Station, quatre jours plus tard, ce fut Vichtez qui pénétra dans son compartiment qu'il partageait avec trois autres malades.

— L'usine ?

— Tout va bien, dit l'ingénieur. Nous arrivons à produire le quota prévu. Il y a de nouveaux clients potentiels.

— On vous fait des ennuis ?

— Non, ici les gens se moquent de ce que peuvent faire la police et la justice. On pense d'abord au fric. Nous produisons du fric et c'est ce qui compte.

— Il faut m'aider à m'évader. Contactez Ikar.

Vichtez détourna les yeux :

— C'est déjà fait. Depuis plusieurs jours. J'ai même envoyé un messager spécial. Il devait me rapporter une réponse.

— Et alors ?

— Le comité étudie votre situation et prendra une décision.

— Ça va, dit Lien Rag, j'ai compris. Le Mikado va me remettre aux Panaméricains de Kaménopolis.

— J'ai décidé de suspendre toute fourniture de fonds tant qu'ils

n'ont pas pris de décision.

— Merci, mais c'est inutile, je reste suspect à leurs yeux. Vous savez, ils ont été déçus que le fameux train ne contienne que des Roux. Ils me le font payer indirectement. Ils avaient imaginé autre chose de plus dramatique, du moins à leur point de vue. Ils considèrent les Roux comme des animaux et ne comprennent pas ma position. Les cadavres ont disparu et le juge n'a vu que des wagons vides.

— Voulez-vous que je fasse faire des recherches ?

— Il est possible que la police ferroviaire, ou même le personnel de la Compagnie soient intervenus pour faire disparaître les corps. Il faudrait faire une chose, obliger le Mikado à réagir. Qu'une radio clandestine affirme qu'il couvre un trafic de Roux à partir de Kaménépolis. Qu'il est le complice de la Guilde dans une entreprise qui fournit des négriers.

L'ingénieur resta silencieux. Très honnête, il détestait prendre part à un coup d'intimidation.

— Je préfère enquêter sur les cadavres disparus, dit-il.

Lien Rag finit par se nourrir et on le laissa aller et venir dans le train-hôpital, surveillé par deux policiers ferroviaires. Il voulait reconstituer ses forces avant de songer à son évasion. Il pensait rejoindre Amertume Station et s'y cacher. Il resterait en relation avec Vichtez, le conseillerait, et l'ingénieur pourrait lui remettre de l'argent, lui faire parvenir du ravitaillement. Un seul point noir, jamais Yeuse ni Jdrien ne pourraient vivre à nouveau dans cet enfer.

La nuit suivante il rêva de Leouan, la métisse rousse qui pendant assez longtemps avait partagé sa vie avant de retourner en Zone Occidentale, ce territoire conquis par des Roux évolués où ils vivaient libres. Seule Leouan pouvait l'aider. Si elle apprenait que le Mikado, considéré dans le monde comme un des rares protecteurs des Roux, n'était en fait que le complice des trafiquants d'esclaves, peut-être réagirait-elle et viendrait-elle dans la Compagnie. Mais elle habitait à près de vingt mille kilomètres de là.

Il se laissa aller à rêver à cette jolie fille, à son corps recouvert d'une fourrure de couleur fauve. Il se revit enfouissant son visage dans ces poils longs et soyeux et éprouva un violent désir. Ce qui le

fit rire. C'était la preuve qu'il était rétabli et pouvait songer à s'en tirer seul.

Une infirmière lui dit qu'il ne resterait pas dans l'hôpital.

— On va vous débarquer dans la capitale. Le juge demande tous les jours si vous êtes guéri. Nous ne pouvons pas dire le contraire, n'est-ce pas ?

Il était temps qu'il réagisse et s'enfuie. Les deux policiers n'étaient pas un obstacle, mais comment parvenir jusqu'à Amertume ?

CHAPITRE XXII

Greog Suba avait désespéré reconstituer le filtre que les baleines utilisaient pour fabriquer de l'hélium. Pendant des semaines il avait bataillé mais, sans renoncer, avait utilisé une autre méthode. Il liquéfia de l'air, sachant que l'hélium et le néon seraient les derniers à se transformer. Puis il sépara l'hélium du néon grâce à un filtre de charbon actif. Dès lors il commença à produire de petites quantités de gaz, mais sa machine bricolée tombait souvent en panne et il devait, pour fabriquer du charbon actif, faire des miracles.

Il espérait qu'une baleine viendrait à nouveau s'échouer dans la rookerie mais c'était un espoir utopique. Il préférait commencer la fabrication d'hélium.

Un jour une montgolfière, fabriquée avec des vessies de poisson, s'éleva dans l'air et il n'eut pas assez de fil pour lui permettre d'aller plus haut.

— Il faut que je voie quelle quantité peut soulever un gramme de matière.

— Vous allez fabriquer un ballon ? demanda Julius Ker.

— Nous pourrions nous déplacer, rompre enfin la loi des Accords de NY Station.

Avec sa femme, il était le seul qui soit résolument libéré de la contrainte physique et morale des rails. Julius et Ma Ker, plus âgés, ne supportaient pas la pensée qu'en ce moment ils n'étaient pas reliés au reste de l'humanité. Ils pouvaient voir les rails de cette petite ligne s'enfoncer vers l'horizon, mais ils savaient que la jonction n'existant plus, puisqu'ils avaient détruit l'aiguillage et des centaines de mètres de voies pour ne pas être retrouvés.

— Ma machine pour liquéfier l'air, puis filtrer l'hélium pour le

séparer du néon est trop lourde, trop complexe et nécessite trop d'énergie, se lamentait Greog. Imaginez un filtre comme celui des baleines. Je pense qu'il s'agit d'un ensemble de protéines et d'enzymes qui ont le pouvoir de fixer l'hélium. La seule dépense énergétique serait pour maintenir les protéines vivantes et aspirer l'air. Nous pourrions constamment modifier la quantité d'hélium dans notre ballon.

— Vous avez entendu parler des dirigeables ?

Julius lui raconta ce qu'il avait lu dans un très vieux livre.

— On pourrait utiliser un moteur à huile de manchot par exemple. Utiliser les courants aériens.

— Créer une Compagnie aérienne qui concurrencerait les ferroviaires, dit Ann Suba.

— Elles ne vous laisseraient pas faire. Vous fantasmez, disait Julius Ker.

— Si on peut gonfler, dégonfler le dirigeable, on peut se poser où on le désire, rechercher les courants. Mais sans ce filtre que possèdent les baleines je n'ai aucun espoir. Je pourrai seulement fabriquer de petits ballons pour diffuser nos idées sur la résurrection du Soleil. Ils emporteront des tracts.

— Ce sera déjà une bonne chose, dit Julius.

Chaque nuit, Greog rêvait qu'une baleine venait mourir dans la rookerie, et qu'il avait le temps de lui ouvrir le corps pour prélever le fameux filtre dans la région des poumons. Il se tenait prêt, avait modifié une tronçonneuse pour découper le corps monstrueux.

Mais le miracle ne semblait pas vouloir se renouveler et il n'y avait que les manchots pour occuper ce lac d'eau salée que d'ailleurs ils entretenaient avec soin, empêchant la glace de se reformer. Ann allait souvent dénicher des œufs, mais c'était lui qui capturait les poussins pour les faire cuire avant qu'ils n'aient trop le goût de poisson.

— Je pourrais miniaturiser mon propre appareil, mais je manque de matériel pour y parvenir. Rien que pour liquéfier, il me faut un compresseur puissant qui absorbe beaucoup d'énergie et nécessite un acier spécial.

— Avec mon ballon on pourrait monter assez haut pour braquer

nos appareils dans une zone plus favorable. Nous pourrions utiliser aussi un télescope sans être gênés par la vapeur et l'air ambiant.

La vie s'écoulait, fiévreuse pour les Suba, plus calme pour les Ker. Julius ne se plaignait pas de sa cécité, puisque c'était en contemplant le Soleil enfin revenu que sa rétine avait été irrémédiablement brûlée. Il pensait que le retour à un climat plus tempéré ne pourrait s'effectuer d'un seul coup et que leur premier essai avait été une folie meurtrière qu'il regrettait profondément.

Et puis, un matin, Ann vint secouer son mari qui, épuisé, dormait profondément.

— Greog... Une baleine... Dans la rookerie... Il croyait rêver et elle dut le secouer avec force pour qu'il réalise que le miracle consentait à se reproduire.

CHAPITRE XXIII

À Round Station, Lady Diana ordonna que son train privé s'arrête. Elle voyageait depuis trois jours et trois nuits. Son voyage avait commencé par le réseau de Patagonie, puis par celui de l'Antarctique. Du pôle Sud elle remontait vers la Compagnie de la Banquise. Les services techniques de la Panaméricaine et la marine avaient réalisé une prouesse en établissant ce nouveau réseau large de vingt voies, ces stations de ravitaillement, les sous-stations d'aiguillage, de contrôle électronique. Le réseau n'était pas électrifié pour l'instant. Les rails fabriqués dans une résine nouvelle pouvaient supporter des charges considérables et avaient la propriété de ne pas se verglacer jusqu'à moins cinquante.

Round Station devait son nom à la voie circulaire qui permettait aux locos de faire demi-tour sans l'aide d'une plate-forme tournante.

Le croiseur lourd endommagé avait été relégué sur des voies de garage construites à la va-vite par les poseuses géantes. Ensuite on avait bâti un mur de congères pour dissimuler l'épave aux yeux des curieux. L'énorme femme, première actionnaire de la Panaméricaine, put contempler dans le détail les dégâts considérables qui avaient transformé le bâtiment superbe en épave irrécupérable. On avait renoncé à le réparer.

En frissonnant, elle songea que le destroyer accompagnateur gisait dans le fond de l'océan avec son équipage de soixante-quinze hommes. Le contre-torpilleur immobilisé là-bas vers Junction Station avait perdu vingt-huit hommes. À bord du croiseur on avait dénombré plus de cent morts et disparus. Les services secrets de la Marine ignoraient que la Compagnie de la Banquise disposât de

torpilles monorail. Lorsque l'amiral commandant le croiseur avait vu, sur l'écran radar, approcher ces engins explosifs, il avait pensé à un leurre. Avait ordonné qu'on en détruise le plus grand nombre, mais quatre à six avaient passé au travers du barrage et provoqué un désastre.

Elle n'appréciait déjà pas de se trouver sur la banquise la plus dangereuse du monde, mais de voir ce croiseur hors de combat remplissait son âme d'épouvante et de ressentiment. Désormais elle n'aurait de cesse que le Kid soit chassé de sa Concession et que ses fidèles soient anéantis.

— Je veux rouler en direction de l'est, ordonna-t-elle.

— Madame, lui dit le commodore Hiale effrayé, c'est de la folie. Les partisans du Kid sont à l'affût, paraît-il.

— Je veux voir ce réseau. Nous n'allons pas nous laisser impressionner. Nous capturerons Titanpolis et nous détournerons l'énergie de ce fantastique volcan pour nos provinces de l'Antarctique et de Patagonie.

En fait, elle pensait à la section subglaciaire qui partait du pôle Sud pour rejoindre le pôle Nord, ne serait interrompue que par l'océan glacial.

— C'est un réseau assez désert, juste quelques fermes isolées. Il est interrompu depuis... la catastrophe du *Fury*, par un énorme entonnoir qui ne se comble que lentement. À cet endroit, l'océan est réchauffé par un courant sous-marin, et d'autre part l'eau chaude du waterduc continue de se déverser là depuis la rupture du tube.

— Ils ont trouvé la parade, murmura-t-elle, pour nous empêcher de les envahir.

— Ils disposent d'autant d'eau chaude qu'ils le désirent. Et de l'énergie pour la pomper.

Le commodore Hiale était son conseiller militaire. Il l'accompagnait partout.

— Pour atteindre Titanpolis, il faudra créer un autre réseau sud-est.

— Une grosse dépense, dit-elle. C'est bon, en route pour Kaménépolis. Allons voir ces Harponneurs de baleines, ajouta-t-elle avec un mépris profond.

Son convoi se composait de plusieurs unités légères et d'un croiseur léger. Peu à peu elle découvrit les mini-stations installées le long du réseau et surtout du waterduc. L'arrêt de la production d'eau chaude avait entraîné leur fermeture. La plupart des habitants avaient dû se réfugier à Kaménépolis. Quelques-uns se débrouillaient avec les produits de leur pêche, fabriquant de l'huile de poisson ou du méthane dans des digesteurs de déchets organiques.

Bientôt apparurent les banderoles, les pancartes de bienvenue. Mais la population restait très clairsemée le long des voies. Au début le passage des grosses unités avait suscité une curiosité stupéfaite, mais les allées et venues de ces monstres avaient fini par lasser. On savait que Lady Diana arrivait en visite officielle, mais on s'en moquait un peu.

Par contre, dès les écluses de cité franchies, ce furent des dizaines de milliers de personnes alignées sur les quais qui agitaient des drapeaux, applaudissaient et criaient. Lady Diana, peu habituée à ce genre de réception, finit par trouver ça réconfortant et pendant quelques heures elle oublia l'épave du croiseur lourd.

Son train s'immobilisa de façon à ce qu'elle pose son pied sur un tapis rouge jonché de fleurs. Elle crut qu'elles étaient fausses, marcha sur une rose qui s'écrasa. De vraies fleurs coupées, produites dans des serres-igloos au prix d'une dépense insensée d'énergie. Ces gens étaient fous. Avec l'huile de baleine et de phoque ils avaient disposé d'une abondante énergie à laquelle le volcan Titan joignait son électricité et son eau chaude. Un mode de vie, luxueux et confortable, s'était donc rapidement établi dans cette ville-lumière qui attirait les émigrants de l'autre bout de la Terre.

D'un seul coup elle éprouva une colère sourde, en pensant à toute cette énergie gaspillée pour produire des fleurs et d'autres produits superflus, alors qu'elle bataillait chaque jour, chaque heure, pour alimenter les énormes haveuses creusant son fameux tunnel.

Ils étaient tous là, ces Harponneurs de la Guilde, Yal en tête. Elle avait vu sa photographie. Un géant barbu couvert de fourrures, ouvertes sur une chasuble aux motifs soulignés de fils d'or. Des barbares somptueux et présomptueux, qui avaient besoin d'elle

pour survivre, pour réduire un nain qui les narguait du haut de son mètre dix.

Le géant s'inclina, baissa la main grasse dans laquelle des diamants s'incrustaient. Il faisait trop chaud dans cette énorme station. Et cet homme empestait l'huile de baleine. Ils empestaient tous l'huile de baleine, même la petite fille qui lui apportait un gros bouquet de fleurs, encore, dont le commodore finit par la débarrasser.

Il y avait une réception prévue avec des centaines de personnes, des femmes presque nues dans leurs robes légères, toutes avec des airs de putains. On disait que les Harponneurs se constituaient de véritables harems avec les plus jolies filles du globe.

On lui offrit un vin très rare, on l'obligea à écouter un discours, à subir le regard faussement respectueux de ces catins dévergondées qui devaient se moquer de son énormité. Elle portait un uniforme de la marine, taillé à ses dimensions, sans la moindre indication de grade. Elle était le commandant suprême des forces de la Panaméricaine et sa silhouette monstrueuse suffisait à le rappeler.

Les Banquisiens restaient saisis, impressionnés par le colossal des moyens et des méthodes panaméricaines. En regardant Lady Diana, ils avaient l'impression qu'à elle seule elle personnalisait la plus puissante des Compagnies ferroviaires.

Elle devait prendre la parole. Dès les premiers mots, l'assistance comprit qu'elle parlait en maître. Même les créatures aux corps à peine voilés de tissus vaporeux furent brutalement plongées dans un bain froid et frissonnèrent.

— Je ne pensais pas venir aussi vite dans cette Concession, mais les événements nous ont forcés à intervenir. Nous intervenons désormais partout où l'équilibre ferroviaire se trouve menacé. Cette Concession dispose d'immenses ressources énergétiques, huiles animales, chaleur volcanique entre autres. Et à quoi a-t-on utilisé cette énergie ?

Elle se tourna soudain vers son attaché militaire, le commodore Hiale, arracha une rose du bouquet officiel et la leva très haut.

— À produire ce genre d'inutilité.

Chacun se sentit soudain accusé, montré du doigt, menacé de

poursuites et Yal rougit. De honte, parce qu'il comprenait la faute impardonnable qu'il avait commise en laissant cette femme envahir la Concession. Il aurait dû lutter contre les Panaméricains en isolant le Kid et ses partisans. Déjà il devinait les sentiments désapprobateurs de ses compatriotes, voyait les regards lourds de reproche.

— Le globe a besoin de cette énergie. Il existe un grand projet qui, dans dix, vingt ans, donnera des fruits merveilleux. Encore faut-il se sacrifier pour aller jusqu'au bout de cette entreprise et ceci...

Elle montrait la rose :

— Ceci empêche la réussite de ce grand œuvre.

Sa main se referma sur la rose, l'étouffa entièrement. Quand les doigts boudinés s'ouvrirent il ne restait que des traces roses humides sur la paume grassouillette. Lady Diana frotta vigoureusement ses mains l'une contre l'autre, dans un silence consterné. D'un seul coup la plupart des gens présents, tous jouisseurs avides et égoïstes forcenés, comprenaient la valeur et la beauté de la rose. Même Yal, qui regardait cette chose gluante collée encore entre les doigts de l'étrangère.

— Nous allons vous aider à rétablir la situation, à récupérer les provinces perdues. Les baleines ne seront plus détournées de leur route habituelle, le volcan fournira eau chaude et électricité.

Elle se garda bien de préciser pour qui. Ces dernières paroles rassurèrent un peu les assistants qui applaudirent.

— Nous avons prévu un repas, commença Yal...

— Assez de temps perdu, dit-elle avec un sourire aimable, mais d'une voix sèche. Je veux avoir une idée précise de la situation.

En quelques secondes elle ne fut plus là. La Guilde disparut également. Il ne resta que des gens secondaires qui se dirigèrent avec mauvaise conscience vers le buffet préparé. La réception tournait à la party ordinaire.

Dans le train privé de Lady Diana, Yal expliquait comment se présentait le front. Elle écoutait attentivement en regardant une carte de la région.

— Si je comprends bien, le Kid a fait des progrès notables, et

sans notre intervention il s'emparait de Kaménépolis ?

— Nous résistions avec succès, répondit le Harponneur.

— Il s'est emparé de Radar Station, l'a complètement rayée de la carte.

— Un génocide abominable et...

— Je vous en prie. Je ne suis pas une habitante de votre Concession que vous devez indigner. Vous avez commis d'autres abominations. Combien de disparus depuis votre prise de pouvoir ?

— C'est faux, murmura Yal. Les ennemis se sont réfugiés de l'autre côté de la frontière, dans Amertume Station.

— Un sur dix d'après mes renseignements, mais ce n'est pas ce qui m'importe. Pourquoi les baleines sont-elles détournées vers l'est ?

— Le Kid a fait construire une voie, unique mais sur un remblai élevé, et les baleines qui effectuent dans cette partie-là de la banquise un parcours terrestre sont découragées par ce remblai. Elles ont fini par trouver une autre issue plus à l'est, pour traverser la partie la plus épaisse de la banquise. Et nous ne créons pas assez vite de nouvelles voies ferrées pour les rattraper. La logique voudrait...

— Que les baleines reprennent l'ancien itinéraire. Il faut donc attaquer ici ?

— Le Kid semble négliger un peu cette zone. C'est son point faible, son ventre mou.

— Qu'avez-vous attendu ?

— Nous sommes pleins de méfiance. Craignons un piège. Mais avec vos bâtiments tout devient différent. Cette ligne du sud me paraît...

— Non. Je ne veux plus courir le risque d'une seconde défaite comme sur le réseau est.

— Ce n'est pas la même chose. Le Kid n'a guère de torpilles monorail et...

— Une seconde défaite nous couvrirait de ridicule et inciterait certaines Compagnies à soutenir plus activement le Kid. Je ne me servirai pas de cette ligne. Mais par contre nous allons en créer de

toutes pièces. Un véritable réseau qui partira d'ici et rejoindra cette zone. Mes poseuses géantes entreront en action dès que possible. Nous balaiersons les hommes du nain et nous ouvrirons la route des baleines. Une fois ceci acquis, et la consolidation de nos conquêtes effectuée, nous attaquerons le Réseau 160°. Il est assez large pour nous permettre d'envoyer des unités lourdes, mais pour éviter de fâcheuses surprises nous construirons un réseau parallèle que les torpilles ne pourront jamais emprunter. Celles que le Kid fera tirer iront se perdre contre des barrages que nous installerons, des leurres.

— Il faudrait le faire pour Radar Station. La glace y est assez épaisse.

— Faites apporter les derniers sondages effectués sur cette partie de la banquise. Je ne m'engagerai plus à la légère contre des gens qui, eux, sont très à l'aise sur cette glace fragile. Vous allez aussi me faire la liste du matériel dont vous disposez. Vous serez associé à toutes les actions militaires. Je tiens aussi à vous avoir près de moi. Ce n'est pas à Kaménépolis et dans les fêtes que vous forcerez la victoire.

CHAPITRE XXIV

Il désespérait de revoir Yeuse. Le train-hôpital s'éloignait de Laura Station, mais la jeune femme aurait pu aisément le rejoindre avec une draisine-taxi. Il avait besoin d'argent et de certains renseignements. Depuis la capitale de la Compagnie il pouvait rejoindre Amertume Station. Encore lui fallait-il de l'argent et des vêtements. Les deux policiers ne le surveillaient que mollement. Ils passaient leur temps à essayer de coucher avec les infirmières et à jouer aux dés avec d'autres malades.

Dans vingt-quatre heures le train serait dans la grande ville où on le remettrait en prison, en attendant qu'une des Compagnies concernées le réclame. Il ne pensait pas intéresser la Transeuropéenne mais par contre Lady Diana, en visite dans la Compagnie de la Banquise, serait trop heureuse de remettre le grappin sur lui.

Et puis le train fut immobilisé dans une petite ville où sévissait une épidémie de choléra. C'était assez fréquent dans ces stations mal dirigées où les ordures s'entassaient et où les égouts fonctionnaient mal. Le vibron cholérique ne supportait pas le froid et il suffisait d'évacuer la station, d'ouvrir les sas pour que les vents polaires balayent tout. Mais il y avait des malades déjà bien atteints qu'on ne pouvait exposer au froid. Et certains mouraient très vite.

Il fut décidé qu'on renverrait les malades légers et il apprit qu'il allait être transféré dans une draisine-cellulaire.

Le lendemain il vola de l'ipéca, se fit servir du riz, ce qui n'était pas un exploit. L'hôpital, depuis toujours, en distribuait tous les jours pour épuiser un stock acheté à bas prix.

Dans la draisine-cellulaire il fut pris de violents vomissements

et rejeta le riz qu'il n'avait pas eu le temps de digérer.

— On est fichu, dit un des flics assis en face de lui.

— Il faut revenir vers l'hôpital.

Lien Rag s'allongea sur la banquette et se mit à gémir. Lorsque les deux policiers ferroviaires se penchèrent, il saisit leurs têtes et les rapprocha de toutes ses forces. En même temps il se releva et enfonça son genou dans l'estomac de l'un d'eux. Ils manquaient d'un total entraînement et restèrent assommés sur le plancher. Rapidement il déshabilla le plus costaud, enfila son ridicule uniforme.

Le chauffeur de la draisine roulait sur une voie semi-prioritaire. Il ne connaissait pas les policiers, les avait vus pour la première fois à l'hôpital.

— Il faut retourner là-bas, dit Lien Rag dans l'interphone. Ce type a le choléra.

— Mais alors nous sommes tous contaminés, jura le chauffeur. Il faut que j'aille jusqu'à la prochaine station pour faire demi-tour.

— On pourrait attendre le train-hôpital.

— Pas question, on le rejoint. Je vais me faire vacciner, moi.

Lien Rag attendit que le véhicule ait fait demi-tour pour rappeler le chauffeur.

— Faudrait s'arrêter sur une voie de garage. Le prisonnier est de plus en plus mal. Nous avons besoin de vous.

— Pas question. Je ne veux pas avoir de contact avec le malade et vous-même êtes déjà contaminé.

— De toute façon vous serez mis en surveillance médicale. Nous ne tenons plus ce type. Il devient fou.

Le chauffeur ralentit, trouva une voie de garage et stoppa la draisine. Il descendit pour ouvrir l'arrière de la cellule, et se trouva nez à nez avec le pistolet réglementaire que Lien Rag avait pris en même temps que l'uniforme.

— Du calme.

L'autre vit les deux policiers, l'un était déshabillé, attaché sur les banquettes.

— Reprenez les commandes. On va rouler vers l'est.

Il vérifia le plein, grimaça. Il n'y avait pas autant d'huile qu'il l'aurait souhaité. Mais il savait où en trouver.

— On va à Laura Station. Si tout va bien, vous aurez la vie sauve, sinon...

Ils atteignirent Laura à la nuit et Lien Rag obligea le chauffeur à aller jusqu'à l'usine nouvelle. Le travail avait cessé depuis une heure et l'endroit était vide. Il n'y avait même pas de gardien. Lien fit descendre le chauffeur, lui fit transporter des bidons d'huile entreposés dans les réserves pour de futurs coups de main. Lien pensa que Yeuse, et surtout Jdrien, se trouvaient à proximité mais il avait décidé de ne pas chercher à les voir.

— On continue.

Grâce à la semi-priorité, ils roulèrent jusqu'au milieu de la nuit sans contrôles. Mais à l'approche de la frontière la semi-priorité ne suffisait plus. Lien Rag enfonça le canon de son arme dans les côtes du flic, lors du premier barrage.

— Nous allons chercher un prisonnier à la frontière.

Le chef de la patrouille parut surpris. Sous son casque à pointe, son gros visage exprimait l'hésitation.

— Nous n'avons pas été prévenus.

— Vous le serez pour le retour quand l'homme sera dans la cellule.

— C'est un criminel ?

— On ne sait rien. C'est une affaire confidentielle certainement.

Lien Rag était obligé de prendre la parole. Il portait un uniforme de sous-lieutenant et le chef de patrouille dirigea sa lampe sur lui.

— Vous savez les risques que cela représente ? Pour l'instant la concession s'arrête ici. Là-bas c'est le *no man's land*. Vous êtes armés ?

— Ne vous inquiétez pas. Nous ne nous arrêterons pas avant la frontière.

— Il y a eu des troubles dans cette fichue station pourrie. On aimerait qu'ils s'entre-tuent tous, mais ils pourraient devenir menaçants pour nous.

Il finit par les laisser partir et Lien Rag poussa un soupir de soulagement, cessa de menacer le chauffeur.

— Vous ne vous en tirerez pas, dit ce dernier. Ils nous massaceront tous une fois à Amertume Station. Pour s'emparer de la draisine.

— C'est possible, dit Lien Rag.

Quels étaient ces fameux troubles dont parlait le chef de patrouille ?

CHAPITRE XXV

La contre-offensive débuta bien avant l'aube, par des tirs de missiles sur les wagons blindés des Chasseurs de phoques et les draisines-mitrailleuses. On vint réveiller le Kid qui dormait dans son train privé immobilisé à proximité du front. Il avait une main sur le sein lourd de Glinda qui ne se réveilla pas tout de suite.

Les Harponneurs et les Panaméricains attaquaient partout à la fois. C'était un déluge de feu, lui dit le messager de Stamw. La situation était intenable et ils préféraient reculer de plusieurs kilomètres.

— Les imbéciles, dit le Kid.

Il s'adressait aux ennemis qui tombaient dans le panneau, attaquaient pour s'emparer du nœud d'aiguillages qui commandait le petit réseau sud. Ils allaient crier victoire, s'engouffrer vers l'ancienne Radar Station. Une fois le réseau nettoyé, ils feraient venir une poseuse de rails pour reconstruire la station. Ils enverraient une petite machine détruire la voie ferrée et le remblai qui obligaient les baleines à émerger plus à l'est. Exactement ce que voulait le Kid.

— Il n'y a pas de liaison radio ?

— La draisine qui servait d'émetteur a sauté.

— C'est sérieux.

Il griffonna un message que l'homme emporta. Glinda s'était levée entre-temps et préparait du thé. Il en but une tasse puis essaya le téléphone. Normalement il aurait dû contacter quelqu'un.

Le train privé se mit soudain à grelotter comme une personne vivante, et Glinda Stall surgit très effrayée. Le Kid lui sourit.

— La banquise va s'ouvrir, dit sa compagne.

— Mais non, crie-t-il, agacé qu'à chaque instant cette vieille terreur réapparaît.

Elle était à peine enfouie dans chacun des habitants, surgissait à la moindre alerte et peut-être empêchait-elle l'ensemble de la population d'espérer un avenir meilleur. Chacun vivait comme s'il devait mourir dans les heures suivantes.

— Les Panaméricains. Un gros bâtiment de guerre. Comme dix trains en ligne, et encore quatre ou cinq empilés.

Mais elle n'avait jamais rien vu de pareil. Elle vivait depuis trop longtemps dans les solitudes glacées pour comprendre certaines choses. Le Kid l'aimait beaucoup, mais elle ne répondait pas à son attente intellectuelle.

Enfin il obtint une communication avec un gradé qui lui dit que Stamw se trouvait aux avant-postes.

— Une partie de la flotte est engagée dans le combat. Ils démolissent tout. Même les rails.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument.

Le Kid jura. Depuis leur défaite sur le réseau est, les Panaméricains avaient acquis de l'expérience. Se méfiant des torpilles monorail ils détruisaient le réseau devant leur progression. Les poseuses le reconstituait au fur et à mesure de leur avance.

— Ça complique tout.

Il lui fallait trouver Stamw. Cet imbécile n'avait pas besoin de s'exposer. Mais ces gens-là étaient plus chasseurs que soldats. Ils réagissaient instinctivement sans réfléchir, sans élaborer de plans subtils. Le Kid se demandait même avec désespoir si cette témérité n'allait pas compromettre sa ruse pour attirer une poseuse dans un piège.

— Trouvez-moi votre chef, hurla-t-il dans le téléphone.

Le train oscillait de plus en plus sur ses roues et le Kid dut retenir certains objets de son bureau. Dans la cuisine, Glinda, affolée, essayait de protéger la vaisselle qui s'écroulait par les portes ouvertes des placards. Le bombardement augmentait sans cesse,

preuve que les lourds bâtiments se rapprochaient.

« Ils tirent au canon », pensa le Kid qui avait vécu sur le front de la guerre sibério-transeuropéenne, avait assisté à de fabuleux combats, vu des bâtiments énormes se télescopier avec une fureur destructrice pleine de sauvagerie.

— Préparez-vous à reculer, dit-il au pilote qui venait de lui signaler qu'il était aux commandes.

— Il y a des lueurs rouges devant, vint lui dire Glinda.

Les wagons blindés des Chasseurs de phoques brûlaient sur des voies transversales. Jusqu'ici les petits missiles des Harponneurs n'avaient pas réussi à les perforer.

— Nous avons été optimistes, dit le Kid à la femme qui le regarda comme s'il lui faisait des reproches, alors qu'il pensait à son état-major.

— Il faut partir, dit le pilote. Les rails commencent à se déformer, d'après les appareils.

— Bien, roulez doucement.

Stamw finit par se manifester d'une voix hystérique.

— Ils enfoncent tout. Démolissent le réseau et le reconstruisent derrière. Nous allons devoir abandonner nos positions.

— Reculez de quatre kilomètres, dit le Kid.

CHAPITRE XXVI

Le policier-chauffeur claquait des dents malgré la jugulaire de son casque qui sciait son menton gras. Il jetait des regards affolés à Lien Rag, qui essayait de voir quelque chose à travers le pare-brise constellé de traînées sanglantes. En approchant d'Amertume Station, ils avaient longé les immenses convois abandonnés, gainés de glace épaisse. Certains étaient peut-être habités. Si l'on pouvait utiliser ce verbe. Personne ne pouvait habiter ces wagons lugubres, déglingués, qui ne recelaient plus un seul coin où enfouir sa faim et réchauffer ses membres. Des trains morts, des centaines d'épaves d'un monde ferroviaire à bout de souffle n'ayant même pas pu atteindre la ville-cloaque. Des trains qui avaient été bourrés d'émigrants, puis de cadavres. Un survivant sur cent avait réussi à pied à rejoindre Amertume. Et puis la famine excitant les souvenirs, certains étaient revenus débiter les corps pour les revendre comme viande de boucherie.

Dans ce fatras incroyable, des groupes de rapaces humains survivaient sur un stock de cadavres surgelés en voie de disparition, le disputaient à d'autres charognards encore plus affamés. Leur repaire se perdait parmi les vieux wagons de toute nature, wagons en bois, en acier, en plastique, wagons-salons, wagons-lits, wagons-bordels ambulants, voitures à bestiaux, wagons pour cultures hydroponiques, fourgons de toutes tailles, certains à étages ayant servi d'immeubles dans une station lointaine. Ce labyrinthe se transformait en moignons de montants, le reste ayant servi de combustible. Les rapaces humains enlevaient des enfants de cinq ans pour les envoyer dans les vieilles citernes éponger les traces de fuel ou d'huile animale, tordre leur linge saturé au-dessus d'un bidon. Une journée de travail pour deux, trois litres de mauvais

carburant. Ils allumaient des feux sous les anciennes locos, récupéraient astucieusement, avec un système de filtre, les vapeurs grasses qui s'échappaient par les vieilles tubulures. La vie que l'on menait dans Amertume Station était le paradis à côté des conditions de survie de ces larves humaines qu'on n'apercevait jamais dans la journée. Mais la nuit... Des lueurs sourdes filtraient avec des odeurs que la très basse température ne parvenait pas à assassiner.

La draisine de police avait dû se faufiler entre d'immenses cimetières de matériel ferroviaire et soudain, dans la lueur des projecteurs, un groupe vénétement avait voulu leur barrer le passage. Ils avaient disposé des débris informes. Le policier avait d'abord freiné mais Lien Rag avait hurlé d'accélérer. D'où le pare-brise ensanglé.

Ceux-là se tenaient entre de grands braseros rougeoyants, énormes silhouettes aux fourrures superposées, directement issus des anciens âges de l'humanité. Armés.

— Bien, dit Lien Rag.

— Nous aurions dû prendre le grand réseau. Ici c'est la mort à chaque tour de roues.

— Le grand réseau de tes copains, ricana Lien, ce n'était pas pour un évadé comme moi.

Il fallait s'arrêter et les cylindres de fourrures, on ne distinguait ni jambes, ni bras, ni tête, approchaient comme s'ils tournaient sur eux-mêmes.

— Comité de libération provisoire banquisien, dit une voix étouffée.

Les yeux de Lien s'emplirent de larmes, peut-être à cause du vent polaire qui s'engouffrait dans la cabine.

— Descendez. Levez les mains.

— Je suis du comité ! Lien Rag.

— Descendez, les mains sur la tête. Au premier geste nous tirons.

Lien Rag fit signe au pilote d'obéir, passa le sas et mit ses mains sur sa cagoule.

— Je suis Lien Rag, du comité directeur.

— Nous avons entendu.

Il n'en connaissait aucun. Les braseros brûlaient une curieuse matière qui empuantissait l'air. Mais la chaleur était perceptible.

— D'où venez-vous avec ces policiers ?

Ils venaient de retrouver les autres ligotés à l'intérieur de la cellule.

— Je me suis évadé. Je rejoins mes camarades.

— À qui destiniez-vous ces trois prisonniers ?

— Mais à personne, j'allais les libérer une fois là-bas.

— Là-bas où ?

— Le wagon-pullman rétro qui nous sert de siège.

— Il n'y a plus de wagon, plus de siège. Ne bougez pas vos mains. Ce pistolet-mitrailleur, d'où le sortez-vous ?

— J'ai maîtrisé ces trois policiers, j'ai pris l'uniforme de l'un d'eux et son arme réglementaire. Que se passe-t-il au comité directeur ?

— Il n'y a plus de comité directeur. Nous sommes les Cellules de coordination populaire. Le comité directeur n'était composé que de bourgeois et d'intellectuels trop soucieux de leur confort.

— Bourgeois, s'étonna Lien Rag, que veut dire bourgeois ?

— C'est un adjectif que la dictature ferroviaire avait cru abolir définitivement du langage. Parce qu'il était chargé d'un sens péjoratif. Un bourgeois, c'est ce que vous êtes vous-même, Lien Rag, un homme qui défend des idées conservatrices et profite du travail et de l'héroïsme quotidien du peuple. Le comité directeur vivait sur cette station comme un gros rat sur un tas d'ordures. Le tas d'ordures s'est mis à fermenter et le rat a été englouti.

— Je n'y comprends rien, dit Lien Rag. Qui êtes-vous ?

— Nous sommes le peuple d'Amertume Station. Désormais nous dirigeons la station de façon équitable.

Tout à côté il y avait une très antique loco-vapeur qui n'en finissait pas de chercher son souffle. On les conduisit dans un wagon qui paraissait attelé juste derrière, mais en fait il n'était relié que par des tubulures de chauffage. La vapeur ne servait qu'au chauffage.

— Le bourgeois Lien Rag, trois flics du Mikado.

Dans le wagon il n'y avait plus de cloisons, juste des banquettes disposées dans le fond. Des hommes siégeaient derrière une table en fer à cheval. Au-dessus scintillaient trois lettres de néon : C.C.P.

— Que venez-vous faire dans la station ? Porter secours à vos complices ? Il est trop tard. Le peuple s'est emparé d'eux.

— Ils sont morts ? demanda Lien Rag bouleversé.

— Il dit qu'il a volé cet uniforme et cette arme, mais peut-être qu'il appartient aux forces de répressions du Mikado.

— Non, dit Lien. Je me suis évadé, j'ai constraint ceux-là à me suivre.

La plupart de ces gens n'avaient pas vingt ans. Il y avait autant de filles que de garçons, mais il mit un temps pour s'en rendre compte. Ces filles-là essayaient de donner à leur visage et à leur corps une apparence masculine. En fait il se trompait. Les deux sexes essayaient de n'en faire qu'un. Il y avait des garçons à cheveux longs et aux yeux faits.

— Vous étiez le pourvoyeur du comité de direction en dollars et en vivres. Ils s'engraissaient sur le dos des travailleurs de la Mikado Cie que vous spoliez.

— Je ne spoliais personne. Je donnais de l'argent, des vivres, du matériel pour contribuer à la victoire finale des partisans du Kid.

— Le Kid est aussi un bourgeois, un adversaire des travailleurs et des miséreux.

Lien Rag soupira. Il savait que toutes ses paroles seraient détournées de leur sens originel, que s'il se taisait il serait accusé de mépriser les C.C.P.

— Je veux rencontrer le comité directeur immédiatement. Lui seul était représentatif.

— Il a été détruit. Le wagon-pullman a brûlé, des bourgeois, fidèles au P.D.G. le Kid, ont été abattus par la population qui s'estimait en droit de se faire justice.

— Même le professeur Ikar ?

— Il ne reste plus un seul membre du comité de direction et les autres sont détenus dans un convoi écarté. Ils seront soit jugés, soit

rééduqués.

Ils avaient tué Ikar ? Tous les autres ? Elliongin ? Mohin ? Rodon ? Il essayait de lire dans ces regards fixés sur lui, n'y trouvait aucune compréhension, aucune sympathie.

Soudain, il fut plein de colère à l'encontre du comité qui n'avait pensé qu'à sa survie, entrecoupée de quelques actions ponctuelles de sabotage. Ils avaient négligé tous ces gens qui échouaient désemparés dans la station, les traitant d'un seul mot, épaves, les jugeant irrécupérables, oubliant de s'intéresser à eux pour ne venir en aide qu'aux réfugiés politiques, aux intellectuels ayant des problèmes douloureux de conscience, alors qu'il existait, dans les centaines de milliers de gens obligés de survivre dans les pires conditions, une organisation qui travaillait discrètement la foule, mettait peut-être en place des structures pour l'accueil, l'alimentation, le chauffage et le logement. Eux, ils n'avaient fait que bavarder.

— Qu'on le conduise dans une cellule voisine. Nous l'interrogerons demain.

Il sursauta lorsqu'il vit qu'on voulait l'enfermer dans un wagon-citerne, mais ses gardiens le maîtrisèrent pour le hisser en haut de la petite échelle de fer, le laissèrent tomber sans ménagement à l'intérieur. Il se reçut mal et sentit que sa cheville était foulée.

— À droite, dit une voix sèche, il y a une paillasse. Attention, dans la partie la plus incurvée ce n'est pas de l'eau mais un mélange de fuel et d'essence. Défense donc de fumer ou de faire des étincelles. Qui êtes-vous ?

— Lien Rag, du comité directeur.

— Nous sommes des partisans arrêtés à cause de nos origines. Nous vous connaissons tous. Vous auriez dû revenir plus tôt. Ou plus tard.

CHAPITRE XXVII

Il trouva sa paillasse, des couvertures en fourrure synthétique puantes.

— Vous êtes tous ici ?

— Onze seulement. Des irréductibles. Ils disent que nous devons être fusillés ou abandonnés sur la banquise.

— Un instant. Connaissez-vous le sort du professeur Ikar ?

— La foule a attaqué le wagon du comité, y a mis le feu. Ils ont d'abord empêché les gens de sortir en les massacrant à coups de vieux boulons et de frondes. Puis ils en ont saisi pour les jeter dans le foyer d'une vieille locomotive qui alimente en chaleur une unité d'habitation. On dit que d'autres ont été plongés dans les chaudières d'eau bouillante.

Quelqu'un parut sortir de son sommeil avec une voix hésitante :

— Je ne pense pas que le professeur soit mort. Il n'était pas dans le wagon. Le matin, je l'avais vu s'en aller dans une maison de thé. Il y rencontrait une jeune fille très jolie presque chaque jour.

— Vous en êtes sûr ? demanda Lien Rag plein d'espoir.

— Pas exactement. Je l'ai vu sortir une heure avant que ces fous ne viennent attaquer le wagon. Ils étaient des milliers et tous des jeunes. Ils obéissaient au doigt et à l'œil à ces coups de sifflet qu'on n'a pas cessé d'entendre toute la matinée. Maintenant ils sont organisés en milices. Une centaine de petits groupes qui tiennent bien la ville. C'est ainsi que j'ai été ramassé dans l'igloo que je partageais avec une autre famille.

— Moi, je travaillais à la fonderie de glace. Ils m'ont trouvé facilement.

— Ils sont très bien organisés, disciplinés et renseignés. Depuis la ville n'est plus la même. Moi, je ne suis pas un vieux prisonnier, dit une voix à droite. Je suis là depuis hier et il y a quinze jours que le comité directeur a été attaqué. Depuis, la ville a complètement changé. Ils ont dû exécuter trois ou quatre cents personnes qui ne voulaient pas accepter leur loi et se croyaient tout autorisé. Leurs cadavres alimentent une chaufferie centrale qui distribue de l'eau chaude à plusieurs centaines d'unités d'habitations, surtout des wagons, bien sûr. Chaque jour ils fusillent cinquante personnes.

— Ils ont besoin de combustible, dit quelqu'un, mais personne ne rit.

Lien réussit à s'endormir malgré le froid et l'odeur horrible de l'endroit. Lorsqu'il se réveilla, un peu de jour tombait du système de fermeture en plastique transparent. Juste de quoi distinguer les silhouettes voisines. Il reconnut quelques visages, deux qui appartenaient aux commandos lors de l'attaque du train rempli de Roux.

— On mange ?

— Une seule fois dans le milieu de la journée. Ils veulent nous mettre en condition. Mais nous refusons leur organisation. La plupart n'ont jamais vécu dans la Compagnie de la Banquise. Ils sont venus avec leur famille, attirés par le mirage de la belle vie que l'on menait paraît-il à Kaménépolis. Désormais ils savent que c'était une utopie mais ils ont le dos au mur, ne peuvent plus qu'aller de l'avant. Ils pensent armer des milliers d'hommes pour partir à l'attaque, grignoter le terrain, s'emparer de matériel. Ils ont rafistolé, avec une patience ahurissante, des dizaines de locos-vapeur, diesels, des wagons, stockent des carburants, du charbon. Litre par litre, morceau par morceau.

— Dire que le comité n'a pas été foutu de réparer cette machine à vapeur sur laquelle nous avons trimé des jours, des mois, devrais-je dire.

Lien Rag ne pouvait qu'approuver. Ils avaient été en dessous de tout, s'étaient laissé gangrené par la réputation de cette ville, persuadés que vraiment il n'y avait que des bandits, des assassins. Eux seuls restant l'élite incapable de mettre la main à la pâte pour boucher les trous d'une chaudière ou refaire un foyer.

— Ils assainissent la ville, font brûler les quartiers trop pourris. Ils sont allés chercher des wagons dans le cimetière là-bas, se sont battus avec les espèces de sous-hommes qui se terrent dans ces débris.

— La nourriture ?

— C'est le plus dur. Il n'y a plus de profiteurs. Il a suffi que quelques trafiquants bien gras soient pendus devant la foule pour arrêter le marché noir. Ils ont trouvé des stocks à redistribuer mais ça ne va pas aller bien loin.

— Comment feront-ils ?

— Ils attaqueront les convois qui ravitaillent Kaménépolis mais bientôt ils vont diminuer en nombre. Lady Diana est dans Kaménépolis et la grande attaque a commencé, la contre-offensive. Le ravitaillement arrive droit du pôle.

On leur descendit une grosse marmite d'une sorte de pâte chaude. De la farine délayée dans de l'eau avec quelques morceaux plus durs. Peut-être de la viande ou des os que l'on amollissait avec un acide. On rinçait plus ou moins et certains, qui avaient trop mangé de cette saloperie, souffraient d'ulcères de la langue, de l'œsophage et de l'estomac.

Les sanitaires étaient au fond. Un baquet sur le bord duquel on s'accroupissait. Tous les trois jours il était précautionneusement remonté pour être déversé dans un digesteur à méthane.

Lien Rag perdit vite la notion du temps, même s'il notait chaque lever du jour. Il avait des engelures un peu partout et sa cheville très enflée le faisait souffrir la nuit. On avait déjà hissé quatre prisonniers hors du wagon-citerne et ils n'étaient pas revenus.

— Fusillés ou alors condamnés au travail forcé.

— Ça consiste en quoi ?

— Nettoyage des voies ferrées encastrées dans la glace. Il faut que la circulation soit possible partout, que le moindre recoin soit accessible.

— Ils restent fidèles aux Accords de NY Station ?

— Il semble qu'ils n'aient pas trouvé une autre ligne morale ou idéologie.

Lien Rag fut appelé le huitième jour environ. Il ne fit aucune difficulté pour boucler le harnais suspendu au bout d'un filin. Un treuil à main enroulait le filin sur un tambour. S'il avait refusé, la nourriture aurait été supprimée ce jour-là pour tous.

Il fut conduit dans un autre wagon, à un minuscule compartiment où se trouvaient deux jeunes filles à la tête complètement rasée. L'une portait des lunettes.

— Est-il vrai que vous connaissez la langue des Roux ?

— Je communique avec eux. Par sons et par gestes. Leur langue n'est pas uniquement parlée.

— Si vous mentez vous serez pendu. Venez.

Il les suivit. Dehors il dut marcher sur la glace et crut qu'il allait mourir, ses vêtements ne le protégeant que très médiocrement. On le conduisit derrière un alignement de wagons et il découvrit cinq Roux, assis dans une sorte d'enclos, qui paraissaient accablés.

— Demandez-leur comment ils sont arrivés ici. Si vous connaissez leur langue vous devez l'apprendre.

Ces cinq Roux, trois hommes, deux femmes, appartenaient à une tribu du sel à première vue. Mais très vite Lien comprit qu'ils étaient des rescapés du fameux train qui les conduisait en esclavage. Ils avaient traversé la Mikado Cie puis s'étaient fait prendre à proximité d'Amertume Station, alors qu'ils fouillaient dans des tas d'ordures. Ils demandèrent ce qu'on allait faire d'eux.

— Eh bien voilà, dit Lien Rag aux deux filles qui parurent très impressionnées par son récit.

— Demandez-leur s'ils habitent loin d'ici.

— Leur tribu est nomade. Elle vit de la chasse des phoques et des manchots, peut-être de la pêche. Pour ne pas effrayer le gibier ils vont d'un trou de phoques à une rookerie et effectuent un grand périple dans le sud.

— Demandez-leur s'ils ont déjà vu une voie ferrée dans le sud.

Lien Rag leur montra des rails puis posa la question. Les cinq furent unanimes. Ils avaient vu le double trait sur la banquise en plusieurs endroits. La tribu autrefois n'osait les traverser, pensant que des esprits se cachaient entre les rails pour les martyriser. Certains rails sous tension pouvaient provoquer des brûlures et des

débuts de tétanie.

— Y a-t-il des rails près d'un trou à phoques ?

Lien Rag comprit le sens de cette question.

— Vous cherchez à vous procurer des huiles et de la viande ?

— Ils pourraient chasser pour nous, dit l'une des filles.

Visiblement elle ne connaissait rien des Roux, ignorait leur esprit d'indépendance, leur volonté de ne pas entretenir de relations avec le Peuple du Chaud. Seuls les Roux plus évolués acceptaient certaines contraintes.

— Vous venez de Transeuropéenne, n'est-ce pas ? Là-bas ils travaillent pour quelque nourriture, fouillent dans les dépôts d'ordures. Ceux-là sont des primitifs. Ils n'accepteront aucun contrat.

— On peut les aider à se soigner, on peut leur fournir ce qui leur manque.

— Ils ne manquent de rien quand ils vivent libres sur la banquise, dit Lien Rag.

Elles chuchotèrent entre elles, puis celle qui portait une carabine lui ordonna de les suivre. On le conduisit jusqu'au wagon-citerne. Il descendit au bout du harnais, apprit que pendant son absence la nourriture avait été distribuée. Personne ne lui avait gardé sa part. Il se roula en boule pour oublier le froid et la faim.

Il s'était comporté stupidement. Il aurait pu faire croire aux deux filles que les Roux acceptaient de collaborer, de fournir de la nourriture de phoque. Il aurait trouvé le moyen de vivre mieux et de rejoindre Yeuse à Laura Station. Au risque de se faire arrêter par les policiers du Mikado.

Une heure plus tard on revint le chercher et cette fois on le conduisit devant la commission des C.C.P.

CHAPITRE XXVIII

En moins de douze heures les avisos et les bâtiments légers de la marine avaient reconquis le réseau secondaire qui conduisait à l'ex-Radar Station, et le Kid devait s'avouer que son plan avait échoué. L'une des poseuses de rails suivait l'offensive, mais en construisant son propre réseau, si bien qu'il était techniquement impossible de l'enfermer dans un piège. D'autre part les grosses unités continuaient à faire pleuvoir des centaines d'obus, de missiles durant une heure, s'arrêtaient quelque temps et recommençaient. Le district ferroviaire 117 n'existe plus. Les gens avaient dû évacuer leurs stations, se réfugier un peu au hasard. Certains avaient pu atteindre Hot Station mais l'endroit était déjà trop surchargé d'habitants et des problèmes de ravitaillement se posaient.

— Cette fois c'est la guerre, la véritable guerre, dit le Kid en ouvrant la conférence de l'état-major. Nous allons devoir revoir notre stratégie. Lady Diana, se souvenant de la catastrophe du réseau est, a pris la décision de faire rouler ses bâtiments sur un réseau que ses machines puissantes construisent au fur et à mesure. Impossible d'utiliser des torpilles monorail.

La fabrication avait commencé et déjà des centaines de ces engins, usinés dans des matières comme l'os, le plastique, s'entassaient inutilement dans les soutes des petits bâtiments de combat.

— Il faut faire fondre la banquise, proposa Stamw.

— C'est un crime de guerre.

— Du calme, recommanda le Kid en voyant Lichten s'emballer. Il faut discuter posément et surtout réfléchir. Je pense que nous devons former de petits commandos de volontaires qui iront placer

des explosifs sous les gros bâtiments et les poseuses. C'est leur point sensible. Les blindages ne couvrent pas tout le dessous de ces monstres.

— Pourtant les mines ?

— Ils peuvent les détecter sans risques. Il faut trouver les moyens de les stopper, sinon dans quatre jours ils seront ici. Toute la Concession tombera aux mains de Lady Diana. Les Chasseurs de phoques et les Harponneurs devront travailler uniquement pour ravitailler la Panaméricaine en huile. Vous ne pourrez plus commerçer librement, vous serez des sortes de travailleurs salariés. Deux mille calories en vivres, seize degrés en chaleur.

Ils ne le croyaient peut-être pas tout à fait, mais la pensée que les Harponneurs suivaient les grosses machines des Panaméricains les galvanisait bien davantage en les remplissant de haine.

— Nous devons d'abord évacuer tous les stocks d'huile et de nourriture vers le nord, à des milliers de kilomètres si nécessaire. Le Réseau du 160° a maintenant trois mille kilomètres vers la Sibérienne. Il faut organiser des entrepôts secrets. Les envahisseurs ne doivent rien trouver.

— Sacrifions la moitié pour brûler la banquise, dit Stamw avec obstination. Même avec ses machines, Lady Diana ne peut combler des trous aussi énormes. Nous pouvons creuser au laser, disposer des explosifs, des blocs d'huile congelée. Nous pouvons incendier la glace sur des kilomètres de long et peut-être de large.

— Il faut des techniciens.

— Nous en avons. Ceux qui font sauter la banquise pour se constituer des trous de pêche. Ils savent comment atteindre l'océan à travers dix, vingt mètres.

Le Kid alla consulter la carte du 117° district ferroviaire. On pouvait former un lac qui irait d'un contrefort à l'autre dans cette sorte de plaine glacée, bordée par des collines de cent mètres de haut. Les poseuses ne pourraient pas attaquer de tels amas de glace. Il imagina une rupture énorme que les Panaméricains ne pourraient pas combler.

— Chaque nuit on poursuivra notre travail. Ils combleront d'un côté avec des machines frigorifiques, mais de l'autre nous

agrandirons l'excavation. On peut calculer combien de temps nous allons gagner.

— D'autre part ceux de Titanopolis, de Junction Station vont aussi passer à l'attaque. Lady Diana aura deux fronts à tenir. À des kilomètres de chez elle, sur une banquise qui lui fait peur. Elle sera obligée de rentrer dans sa Concession très souvent. Le temps travaillera pour nous.

— D'accord, dit le Kid.

Il devint grave : pour la première fois il allait faire une chose qui lui déplaisait. Il allait se montrer mélodramatique, lui, le Gnome qui parodiait les nobles sentiments lorsqu'il travaillait dans le cabaret *Miki*.

— Nous allons jurer, dit-il très pompeusement. Jurer que l'ennemi ne s'emparera jamais de Hot Station. Que c'est le point limite de notre retraite que nous pouvons accepter.

Tout l'état-major se leva comme un seul homme. Le Kid pensa qu'il était facile de manipuler des gens sous uniforme et se promit de récidiver s'il le fallait.

CHAPITRE XXIX

Le convoi attendait en dehors d'Amertume Station, sur cette voie unique qui s'enfonçait dans les incertitudes du sud. Jusque-là, seuls les chasseurs de Roux la connaissaient, l'empruntaient pour tirer les Hommes du Froid, enlever les femmes et les violer dans le chaud de leur wagon. Ce qui semblait surtout leur plaire, c'était la mort de cette femme au bout d'une heure d'immersion dans une température approchant les vingt degrés. Elle se débattait dans les affres de l'étouffement et la jouissance, disaient-ils, était sublime. On disait qu'ils écorchaient les plus beaux spécimens des Roux, qu'il y avait des amateurs pour ce genre de fourrure. Lien se demandait qui donc osait les porter.

Il compta trente wagons plates-formes, surchargés de vieux rails déboulonnés, un peu partout, par les travailleurs forcés, quatre fourgons soigneusement fermés, un wagon de voyageurs très ancien avec une portière par compartiment. À l'avance il imagina le froid que ce système allait provoquer.

Juste entre la loco et ces wagons il y avait un wagon-cage avec les cinq Roux qu'il avait interrogés. Lien Rag fut enfermé dans un compartiment grillagé. Les membres de la C.C.P., au nombre d'une vingtaine, s'installèrent dans le reste du wagon.

La très vieille loco-vapeur rafistolée ahana de longues minutes pour décoller ses roues des rails gelés. La vapeur giclait d'un peu partout, vite transformée en givre. Enfin le lourd convoi s'ébranla. Lien se demanda si cette voie fragile supporterait la charge.

La commission de la C.C.P. l'avait mis devant un choix cruel. Soit devenir un travailleur volontaire forcé, soit servir d'interprète. La C.C.P. ne renonçait pas à utiliser les Roux pour se fournir en

viande et huile de phoque. Lien Rag traduirait les échanges dialectiques. La commission désirait que l'un des trous à phoques soit retrouvé dans le sud, que les Roux s'y installent et chassent ces animaux pour alimenter Amertume Station. Si cette expérience donnait de bons résultats on créerait d'autres programmes. En cas d'échec, l'expédition entière serait tenue pour responsable. Les vingt Miliciens et Miliciennes de l'escorte paraissaient les plus inquiets pour l'avenir.

On allait rouler jusqu'à ce que les Roux indiquent qu'il existait un trou à phoques soit plus au sud, soit à l'est, soit à l'ouest. Plus au sud on continuerait sur cette voie, dans les deux autres cas les trois cents travailleurs volontaires forcés, entassés dans les fourgons, construiraient une voie pour rejoindre ce trou hypothétique.

De la folie pure et simple. De l'utopie. Lien Rag pensait qu'ils y laisseraient tous leur peau. L'expédition n'emportait que juste ce qu'il fallait d'huile pour parcourir mille cinq cents kilomètres. Il faudrait trouver les phoques, les tuer, faire fondre leur lard pour non seulement retourner dans Amertume Station, mais survivre.

La loco roulait à quarante à l'heure environ. Elle devait dépenser des quantités énormes d'huile pour un rendement médiocre. La chaleur était réduite à quelques degrés au-dessus de zéro, mais c'était mieux que dans le wagon-citerne-prison. Lien Rag s'enroula dans ses couvertures, ne bougea plus. Un peu avant la nuit le convoi s'arrêta en pleine banquise. Le vent soufflait du sud, freinait trop la loco. Ils avaient dû parcourir trois cents kilomètres.

Lorsqu'on vint le chercher, il crut qu'on lui apportait à manger, mais un Milicien et une Milicienne portant la cagoule transparente lui dirent qu'il devait aller parler aux Roux, les rassurer et leur demander s'ils pensaient que l'un des trous à phoques se trouvait dans le coin.

Apparemment, les Roux ne souffraient pas trop de la situation qui leur était faite. Ils vivaient dans leur atmosphère glacée, avaient à manger. Une sorte de galette plate qu'ils paraissaient apprécier. Ils firent comprendre à Lien Rag que cette façon de voyager les privait de leur sens de l'orientation.

Seul le mâle le plus jeune parlait volontiers avec Lien Rag, les deux couples restaient dans le fond de la cage, indifférents. L'une

des femmes caressait machinalement la verge de son voisin qui, brusquement, laissa voir une érection surprenante.

La Milicienne cria que c'était intolérable, demanda à Lien de les faire cesser. Mais déjà le Roux besognait sa compagne sans se soucier d'eux. La Milicienne, rouge de honte et de colère, tourna le dos. Lien Rag n'avait même pas envie de sourire.

— Que dit-il ? demanda le Milicien, âgé de seize ans, qui ne pouvait détacher son regard de la scène de copulation.

— Il faut aller encore plus loin. Peut-être deux jours, peut-être trois.

— Trois, s'exclama la jeune fille au crâne rasé. Nous n'aurons jamais assez d'huile. Ce vent va-t-il durer ? Il nous fait consommer le double de carburant.

La femme rousse poussait des petits cris joyeux, à quatre pattes sur le plancher de la cage, mutine, se déplaçait, menaçant de rompre l'union. L'homme grognait et essayait de la retenir plaquée contre lui. La Milicienne préféra s'éloigner et son compagnon fit signe à Lien de rentrer. Peu après on lui apporta une galette gelée, de l'eau chaude dans laquelle on avait versé un parfum synthétique, de citron semblait-il. Il pensa que ce repas unique ne lui apporterait que mille calories. Dans la situation actuelle, chaque homme aurait dû disposer de trois à quatre mille calories et d'un chauffage plus élevé.

Il fut convoqué par la commission qui supervisait l'expédition.

— Ce Roux vous a-t-il donné l'impression de mentir ?

— Ces gens-là ne connaissent pas le mensonge. Ils souhaitent arriver le plus vite possible à destination.

— Écoutez, dit une fille au visage très lourd, asiatique. Nous sommes obligés de vous faire confiance mais attention si vous nous trompez. Il ne reste que pour mille kilomètres maximum d'huile. Nous devons donc trouver ce trou à phoques sans attendre.

— Il ne sera pas sur la ligne. Peut-être à quinze, peut-être trente kilomètres. Les Roux marchent très vite et ne se reposent qu'une heure dans une journée. S'ils vous disent une journée de marche ça peut représenter entre cinquante et cent cinquante kilomètres.

Ils étaient tous consternés. On le ramena dans son

compartiment grillagé et il s'endormit. Dans la nuit le vent dut tomber car le train repartit à petite allure. Le dilemme était de choisir entre dépenser plus pour aller plus vite, ou rouler lentement pour consommer moins. Mais y avait-il des vivres pour plusieurs jours ?

Lorsque le jour se leva, le train venait de s'arrêter et une équipe de T.V.F., travailleurs volontaires forcés, nettoyaient les rails devant la loco avec des outils dérisoires, certains avec juste une raclette en fer. Il faisait moins cinquante et la plupart n'avaient pas de gants spéciaux. C'était plus que de la folie, de la bêtise. Les jeunes Miliciens paraissaient totalement imperméables à toute humanité, ne discutaient qu'entre eux et toujours sur un ton officiel, conformiste avec des mots figés, toujours les mêmes.

Le train put repartir, mais deux heures plus tard il fallut à nouveau dégager la voie sur trois kilomètres et deux T.V.F. furent frappés par le froid. On abandonna leurs corps sur le bord de la voie. Travailleurs volontaires forcés. Parce qu'ils avaient eu à choisir entre le travail ou la mort, tout simplement.

— Interrogatoire des Roux, lui dit le Milicien qui vint le chercher.

Cette fois la jeune Milicienne n'était pas dans le groupe. Mais il y avait deux filles sur cinq. Les Roux, assis en cercle, paraissaient se raconter des histoires drôles. Le jeune qui acceptait de répondre à ses questions dit se nommer Tchil, du moins Lien Rag traduisit ainsi l'onomatopée que l'autre répéta plusieurs fois.

— Il faut continuer encore. Peut-être deux jours.

— Deux jours sur ses pieds ou deux jours sur la machine ?

— Deux jours.

— Ils se fichent de nous, dit l'un des Miliciens membre de la commission de direction. Dites-leur que s'ils mentent ils n'auront rien à manger.

Résigné, Lien Rag traduisit. Tchil ne répondit rien. Il ne savait pas ce que c'était de mentir.

CHAPITRE XXX

Les trains de réfugiés empêchaient les Chasseurs de phoques de préparer le sabotage de la banquise, et la flotte panaméricaine ne cessait d'avancer, ravageant tout sur son passage. C'était comme si Lady Diana voulait faire disparaître toutes traces de la civilisation banquise pour la remplacer par sa propre conception de la vie. Les poseuses laissaient derrière elles des dizaines de rails impeccables alignés, robustes, bien ancrés dans la banquise. Sur ces rails venaient les unités de combat flanquées de leurs bâtiments d'assistance, puis les trains blindés de transport de troupes, les trains de ravitaillement.

On avait ressuscité une nouvelle Radar Station, fait disparaître le remblai qui détournait les baleines vers l'est. Les cétacés ne revenaient pas encore, mais les Harponneurs avaient bon espoir. Yal regardait avec une inquiétude songeuse les nouvelles installations sophistiquées, la coupole en plastique qui recouvrait la cité actuelle. Il doutait que Lady Diana leur laisse, par la suite, l'usage exclusif de ces merveilles. Ils allaient payer cher son assistance militaire et, parfois, une pensée fugitive traversait son cerveau. L'éventualité d'une rencontre secrète avec le Kid ne l'indignait plus.

Les forces panaméricaines nivelaient tout, les stations plus ou moins abandonnées, les fermes d'élevage, de culture, les dépôts, les moindres traces humaines. Les gens fuyaient devant cette monstruosité et Yal enrageait. Il aurait aimé que les populations viennent le supplier de leur accorder son pardon. Il devenait un troisième couteau que tout le monde haïssait. Le Kid prenait de plus en plus une stature politique légendaire et si, par un miracle, il sortait vainqueur de cette guerre, il connaîtrait un prestige et une

renommée mondiale.

Mais Lady Diana pensait que le Kid serait battu, capturé ou assassiné.

— Nous poserons comme condition de reddition qu'il nous soit remis mort ou vif.

— Ils peuvent tenir jusque dans le nord du 160°. Et les Sibériens pourraient bien entreprendre des travaux pour effectuer une jonction.

— Stupide, clamait Lady Diana. Si les Sibériens voulaient aider le Kid, ils se montreraient menaçants là-haut sur le réseau Bering. Nous continuons de commerçer avec eux. Ils ont besoin de nous pour restaurer leur économie. Cela, le Kid l'ignore et il risque d'attendre longtemps leur aide.

Pendant ce temps, le Kid, depuis son train particulier, suivait à la jumelle l'effondrement de son front, l'avance lente mais irrésistible de l'ennemi. Et ces trains surchargés, ces locos-cars privés, ces draisines, ces tracteurs qui encombraient le réseau, retardaient l'arrivée des renforts, surtout des convois de dynamite et d'huile. Les « foreurs », spécialistes des trous à poissons dans la banquise, avaient été embauchés avec promesse d'une prime spéciale et de nouvelles concessions dans l'avenir. Ils étaient plus de cent sur la banquise, juste en arrière du front, à égale distance entre la ligne des combats et Hot Station. Là, dans cette plaine, s'ouvrirait peut-être le plus grand gouffre de la banquise du Pacifique si le plan était respecté.

En attendant, les Chasseurs de phoques et les policiers ferroviaires obtenaient quelques succès. Ils avaient réussi à raccorder une nuit le vieux réseau à celui que construisaient les poseuses géantes. Un coup de chance inouïe. Des centaines de torpilles monorail indétectables avaient alors été lâchées comme une meute explosive. On disait qu'une poseuse avait été immobilisée et que trois ou quatre bâtiments avaient sauté. Les gros croiseurs n'avaient pas souffert, mais il était difficile de connaître la vérité.

Depuis, le service des voies construisait des lignes provisoires

de raccordement, à l'aide d'aiguillages volants. À travers les zones les plus inattendues. Les poseuses nivelaient la glace certes, mais cette glace était aspirée, rejetée sur le côté, formait des remparts qui dissimulaient une partie de la banquise aux vigies. Les cheminots de la voie installaient des lignes volantes le long de ces remparts, se rapprochaient du nouveau réseau et en une nuit creusaient dans la glace, posaient un nœud d'aiguillages volants par lesquels ils pouvaient expédier des torpilles monorail, et quand celles-ci s'épuisaient, des wagonnets bourrés d'explosifs. Une fois ils réussirent à endommager soixante pour cent des nouveaux rails. Une poseuse dut rebrousser chemin pour effectuer la réparation pendant deux jours. L'offensive stoppa.

— Il faut canaliser les réfugiés, décida soudain le Kid. Ils paralysent le réseau.

— Vous allez les condamner à mort, s'ils ne peuvent fuir à temps, parce qu'il y aura trop de véhicules sur trop peu de voies.

— Il faut les envoyer au-delà de Hot Station, sur les voies secondaires, en direction des stations de pêche, de ramasseurs d'algues. Hot Station, c'est un goulet d'étranglement.

Nuit et jour des trains qui n'en finissaient pas ramenaient du nord des rails, du matériel, des machines. Le 160° rétrécissait de cent kilomètres tous les deux ou trois jours mais le Kid avait décidé la guerre totale, sans merci. Quand la banquise s'embraserait et que la moitié de la Ve flotte panaméricaine serait dans le fond du Pacifique, il aurait le temps de se reposer un peu, d'inventer un plan de reconquête. Mais pour l'instant il ne pensait qu'à sauver Hot Station, sacrifiant tout par fidélité au serment qu'ils avaient tous juré.

Il n'hésitait pas à accompagner les commandos, et ce fut lui qui écouta un jeune garçon chef d'équipe, qui proposait de construire un tunnel dans la glace rejetée par les poseuses. Un tunnel pour voie étroite. Comme dans les mines. On voyagerait accroupi dans les berlines.

— La glace ne tiendra pas.

— On peut utiliser des arceaux en plastique. On en fabrique pour les serres. Maintenant il y en a des tas qui attendent depuis la

guerre. C'est surtout pour approcher l'ennemi dans les quatre ou cinq cents derniers mètres. Les « foreurs » de trous à poissons sont équipés pour ce boulot.

Une équipe fut détachée à la voie et désormais les commandos purent approcher les poseuses. Les contourner pour les attaquer par-derrière. On transporta de nouvelles torpilles, des explosifs. Il fallait opérer des diversions pour parcourir les derniers mètres.

Une nouvelle fois le coup réussit. Le Kid, qui se tenait non loin de là, vit des lueurs significatives. L'une des poseuses serait à nouveau inutilisable pour quelques jours et deux ou trois unités légères avaient dû sauter.

Heureux il rejoignit son train, se glissa dans le lit où la chaleur paisible de Glinda le rendit amoureux. Il la prit dans son sommeil deux fois de suite, s'endormit sur elle. Elle le berça comme un enfant jusqu'au réveil.

Mais la progression panaméricaine reprit bien vite et menaçait le projet EB, embrasement de la banquise, que seul l'état-major connaissait. On veillait à ce qu'aucune fuite ne se produise. Qu'aucun espion ne se glisse dans les lignes ennemis. On surveillait les émissions radios, les téléphones privés, les faits et gestes des gens. Une famille fut arrêtée et malmenée pour s'être attardée dans sa ferme avicole, alors que le reste de la population était évacué. On les accusait de vouloir attendre l'ennemi pour l'informer que la ferme-igloo était bourrée d'explosifs et d'huile de phoque. Le Kid alla même assister à leur interrogatoire et, par méfiance, les fit déporter dans le nord du réseau.

— On ne tiendra jamais suffisamment, lui dit Stamw. Malgré la bravoure, le dévouement de tous. Ils sont trop puissants. Ils grignotent le terrain.

— On va les surprendre. Même si pendant vingt-quatre heures ils hésitent, ce sera toujours ça de pris. Faites démonter le réseau quand vous vous repliez. Cette tactique va les laisser inquiets.

Pendant quarante-huit heures les Panaméricains subodorèrent un piège et firent fouiller la banquise dénudée. La disparition du réseau ne pouvait s'expliquer à leurs yeux.

Sur le réseau est, du côté de Junction Station, les partisans du

Kid ne chômaient pas également. Ils attaquaient les convois isolés, si bien que les Panaméricains durent prélever des unités et des hommes sur le front nord, pour protéger Round Station par où confluait leur ravitaillement et leurs troupes. Cela fit que l'offensive nord perdit de son intensité sans que le Kid comprenne tout de suite pourquoi. Le projet EB était réalisé à soixante pour cent.

CHAPITRE XXXI

Le train de l'expédition avait dû rouler une partie de la nuit, couvrir peut-être trois cents kilomètres à petite allure. Pour l'instant il était arrêté et Lien Rag essayait de percevoir le halètement de la machine. Il n'y parvenait pas. Le froid était vif dans son compartiment grillagé. L'eau, dans le pot en plastique transparent, avait gelé, ainsi que l'urine dans le seau. Une seule fois par jour, on le conduisait aux cabinets installés au centre du wagon.

Il se leva pour faire quelques pas, gratter le givre sur les vitres. Il y en avait une telle épaisseur qu'il dut se contenter de déblayer quelques centimètres. Normalement, avec le double vitrage il n'aurait pas dû se former.

Il commençait à claquer des dents lorsque la machine se mit à halter, tandis que des nuages de vapeur venaient à nouveau coller de la glace, mais à l'extérieur. Le convoi repartait très lentement vers le sud, vers l'inconnu et peut-être la mort. Il se doutait du désarroi des jeunes Miliciens projetés dans cette immensité sauvage. Peut-être avaient-ils cru voir des phoques à chaque tour de roues, comme à la télévision. C'était la fuite en avant sans espoir.

Une Milicienne armée lui apporta de l'eau chaude, un peu de galette. Ce n'était pourtant pas l'heure habituelle. Puis on vint le chercher.

— Vous allez interroger l'homme Roux.

— Mais le train roule.

— Il est à côté.

Lien Rag sursauta.

— Mais il ne supportera pas la chaleur.

— Vous appelez chaleur huit degrés, fit remarquer aigrement un des Miliciens que les autres regardèrent avec reproche, comme s'il s'était plaint.

— À zéro ils commencent à dépérir, à plus cinq ils ne résistent pas une journée, à vingt, une heure.

— Il faut qu'il parle, qu'il dise où se trouvent les troupeaux de phoques.

Lien Rag pénétra dans le compartiment identique au sien, avec grillage et une seule banquette. Tchil allongé sur le matelas souillé avait du mal à respirer. Il y avait plusieurs heures qu'il était là et ne pouvait presque plus parler.

— Ils croient, dit Lien près de son oreille, ils croient que tu caches les trous aux phoques.

— Tchal sait. Il peut aller, revenir. On attendra.

Tchal, c'était l'un des deux autres mâles, le plus gros semblait-il.

— Tchal marcher toujours, aller voir les phoques. Ils ne sont pas toujours à la même place.

Lien alla rapporter à la commission de la C.C.P. ce que lui avait dit Tchil.

— Laisser partir librement l'un d'eux ? Et puis quoi encore ? Il ne reviendra jamais.

— Il reviendra, dit Lien.

— Vous en prenez la responsabilité ? lui demanda la fille aux yeux bridés.

— Pourquoi pas ?

Même l'irréel devait être pris en compte, assumé. Ces révolutionnaires poussaient la logique jusqu'à l'extrême, le surréalisme. Un cauchemar intellectuel.

— Laissez sortir Tchil, sinon il mourra.

— C'est un simulateur.

Ils n'avaient jamais vu mourir quelqu'un de chaleur par huit degrés. La plupart, arrivés jeunes dans Amertume Station, n'avaient jamais vu de Roux. Ils ignoraient tout du monde, ils l'imaginaient comme la ville-cloaque. Kaménépolis avant le putsch leur aurait paru un rêve fou, inconcevable.

— Vous avez un manuel d'*Instructions ferroviaires* concernant cette ligne.

— C'est un livre subversif, dit un Milicien. Il est fait pour nous induire en erreur et pour les bourgeois.

Toujours ce mot qui revenait. À la fin il agaçait Lien Rag.

— Il doit indiquer pourquoi cette ligne a été construite, puis délaissée. Peut-être signale-t-il d'anciennes stations phoquières proches.

— Il faut brûler tous les livres.

— Il n'y a donc pas d'*Instructions ferroviaires* à bord de ce train ? Même pas dans la cabine de pilotage ?

— Nous n'en avons jamais vu.

— Le chef de train...

— Il n'y a pas de chef de train. C'est la commission qui règle les problèmes.

Fou de rage, il pensait qu'ils avaient peut-être dépassé certains aiguillages enfouis sous la glace. Ils ne se servaient même pas de la rame racleuse à l'avant de la loco. Ils utilisaient les T.V.F., même s'il en mourait un ou deux de temps en temps.

— Laissez partir Tchal.

Ils le renvoyèrent dans son compartiment-cellule où il essaya de se calmer, enroulé dans ses couvertures. La chaleur devenait plus agréable, et il pensait à Tchil qui allait mourir parce que ces gens stupides ne voulaient rien croire.

Le train s'immobilisa et la machine s'arrêta de fonctionner. Ils devaient couper l'arrivée de l'huile dans le brûleur, au risque de faire éclater les canalisations. Par si basses températures il ne fallait pas longtemps pour congeler de l'eau brûlante.

Le givre avait un peu diminué et il put gratter sa vitre. Il y avait des Miliciens dehors. Soulagé il vit Tchil que l'on traînait vers le wagon-cage. Et puis soudain apparut le gros Roux qui avait une tache blanche sur l'épaule. Tchal. Ils l'avaient délivré et le poussaient brutalement pour lui faire comprendre qu'il devait partir chercher les phoques. Le Roux faisait quelques pas sur sa lancée, revenait. Lien comprit qu'il voulait passer de l'autre côté du train, et

ces Miliciens qui s'obstinaient !

Pour finir, le Roux alla contourner la loco. Lien le perdit de vue, se hâta de gratter le givre en face. Tchal s'éloignait rapidement vers le sud-ouest. Il tombait une sorte de grésil dans lequel l'homme disparut. Il n'y avait plus qu'à attendre son retour. Des jours lugubres en perspective dans le froid, avec le désespoir qui monterait progressivement jusqu'aux bouches silencieuses ouvertes sur un cri.

De toute façon il n'y avait presque plus d'huile. Juste de quoi entretenir la machine. Mais le feraient-ils seulement ?

Lorsqu'on lui apporta un peu de galette, il essaya de prévenir le Milicien.

— Avec le vent tout va geler très vite. Dans moins d'une heure, et peut-être moins, car la machine est mal calorifugée. Les canalisations extérieures peuvent éclater.

Le Milicien ne paraissait pas entendre et sortit sans un mot. Lien avait envie de se taper la tête contre la cloison. Au moins les Roux, eux, essayaient de comprendre, quoique primitifs. Il mangea, se recoucha et réussit à dormir une partie de la nuit, avant que le froid ne le réveille. Il se leva pour faire une gymnastique très compliquée qui le réchauffa un peu. Le jour ne se levait pas.

La machine haleta enfin mais il craignait un désastre. Par la suite, dès les premières lueurs, il vit passer des Miliciens avec des bandes de toile, des manchons de caoutchouc. Des tubulures avaient dû sauter, bien entendu. Il aurait aimé savoir si Tchil se remettait de son séjour dans le chaud, mais nul ne vint le chercher. On fit sortir les T.V.F. pour leur faire faire de la gymnastique dans le froid polaire. Ils grelottaient, empêtrés dans leurs fourrures sales, croûteuses. Plusieurs tombèrent et on ramena ces malades dans les fourgons où il ne devait pas y avoir de chauffage.

Il aurait donné deux années pour les *Instructions ferroviaires*. Pour pouvoir interroger ces gens d'Amertume qui venaient par ici chasser le Roux avant que ces jeunes ne prennent le pouvoir. Des trafiquants enrichis qui, désormais, devaient se trouver parmi les T.V.F. mais les Miliciens n'allait pas s'abaisser à poser ce genre de questions à ces gens-là.

Ce jour, on ne lui apporta qu'une fois de la galette avec de l'eau chaude. Toujours le même Milicien qui était sourd et muet.

CHAPITRE XXXII

Le chef de station avait eu l'idée d'une structure gonflable pour abriter les trains de réfugiés en dehors de Hot Station. On avait dû construire des voies multiples, des quais pour que les gens retrouvent un peu de leur chez eux. Ils arrivaient avec leurs maisons mobiles, certaines avaient même un étage ; des établissements publics comme des hôtels, des banques, des supermarchés en avaient jusqu'à trois. Petit à petit la vie s'organisait. Le Kid visitait ces nouvelles installations, répétait que Hot Station ne tomberait jamais entre les mains des Panaméricains.

Désormais fonctionnait un service de propagande et de censure. On ne citait jamais les Harponneurs ni Yal. Les ennemis étaient les Panaméricains et les autres les collaborateurs, les sbires, les séides. Le Kid avait étudié sérieusement pendant plusieurs jours avec des psychologues, des publicistes, un nouveau langage. Il avait créé un journal, *Victory*, qu'il faisait imprimer à des centaines de milliers d'exemplaires. Avec un lance-missiles adapté on en expédiait des paquets derrière les lignes ennemis. Il y avait une radio Victory superpuissante, depuis qu'un chercheur avait mis au point un nouvel émetteur. On les entendait de Titanpolis.

Les vivres ne manquaient pas, bien que toutes les fermes-igloos du sud aient été détruites par l'offensive. Mais il en restait, ainsi que de la viande de phoque, du poisson, des crevettes. Et surtout on avait chaud. Des milliers de tonnes d'huile de phoque entretenaient les chaudières, les centrales, faisaient rouler les trains. On savait que Kaménépolis grelottait, les Panaméricains ne fournissant de l'huile qu'au compte-gouttes et les baleines ne revenant pas vite sur les lieux de chasse.

On avait considérablement ralenti la poussée ennemie en s'attaquant aux poseuses. C'était la trouvaille. On délaissait les avisos, les contre-torpilleurs pour s'en prendre aux grosses machines mal protégées. Et l'on faisait le vide total devant les envahisseurs. Les rails, les installations de toutes sortes, même les fosses à huile ou les stocks de tire-fond, tout était déménagé. Il ne restait que la banquise souvent noire de traces prouvant une longue occupation. On déménageait les élevages, même les plus petits, les plus spéciaux comme ceux des abeilles ou de vers à soie. On empilait les chaudières, même les plus vétustes.

— Au début ils rasaient tout, répétait le Kid, mais au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent vers le nord et que le ravitaillement n'arrive pas facilement par Round Station, ils commencent à penser qu'il vaudrait peut-être mieux en trouver sur place, épargner les zones économiques. Surtout la Guilde qui aimerait bien ravitailler la capitale.

Son projet de voie rapide pour désenclaver la zone libre lui tenait toujours à cœur. On approchait peu à peu de la frontière avec la Mikado Cie. Dans un mois peut-être pourrait-on circuler librement. Les Sibériens promettaient monts et merveilles, Tchekiev faisait le siège du Kid qui ne le recevait que de temps en temps. Le Sibérien s'inquiétait des nouvelles méthodes efficaces du Kid qui avait réagi et conduisait sa guerre avec une poigne de fer. Il y avait l'enthousiasme populaire, la volonté de vaincre. Même les femmes apprenaient à utiliser les armes les plus sophistiquées, à conduire des trains de marchandises. Malgré l'opposition du corps des cheminots, surtout les castes des Conducteurs et des Aiguilleurs. Ces derniers étaient les plus acharnés contre cet envahissement des femmes dans leur service, mais le Kid tenait bon. Il se méfiait de cette aristocratie qui louchait beaucoup vers les Panaméricains, ne se trouvait pas à l'aise dans cette pagaille organisée de la guerre à outrance. Ils citaient souvent les Accords de NY Station au sujet des rails détruits. D'après ces accords en effet on devait s'attaquer aux trains blindés, aux unités de combat, mais respecter les rails. Retirer les rails du Réseau 160° leur paraissait un véritable sacrilège.

— On doit céder du terrain, téléphona un jour Stamw. La pression est trop forte. Ils tirent depuis ce matin et nous ne pouvons

que nous mettre à l'abri. Il y a déjà un train blindé qui flambe devant nous.

— Minez la banquise.

— C'est fait. On utilise les nouvelles mines non métalliques. Ils ne les repéreront pas.

— Des réfugiés ?

— L'évacuation est en bonne marche. C'est le calme désormais. Plus de panique.

Le Jour J approchait. Ils devraient reculer de trente kilomètres d'un coup pour laisser la banquise libre. Le Kid pensait que les Panaméricains se méfieraient d'abord, enverraient une petite poseuse de rails, voire des ouvriers pour installer deux ou trois voies. Puis des vedettes de reconnaissance, des avisos. Il faudrait se montrer patient, attendre que les poseuses entrent en action suivies par les énormes bâtiments. Depuis quelque temps, les croiseurs lourds paraissaient plus nombreux, et l'état-major pensait que Lady Diana avait fait appel à la VI^e flotte de la banquise Atlantique.

Il n'avait aucune nouvelle de Lien Rag, Yeuse, Jdrien, surtout Jdrien. Son fils adoptif lui manquait énormément. Il savait qu'ils avaient pu fuir cette Amertume Station. Il lui semblait que le Comité de libération provisoire installé là-bas ne se montrait pas très virulent. Quelques sabotages, mais rien de plus alors que côté est, Carson et les gens de Titanpolis harcelaient l'ennemi. Une ville superbe qu'il saurait récompenser. Il offrirait des sommes folles pour encourager les gens à vivre là-bas. Il créerait des industries, des logements luxueux. Il persistait dans son intention de disperser, aux quatre coins de l'horizon, Kaménépolis.

Une dernière fois il partit en inspection du projet EB en voie d'achèvement. Des milliers de tonnes d'explosifs, d'huile, avaient été accumulés en des centaines d'endroits stratégiques où la glace était moins épaisse. Il y avait eu des sondages répétés. Il vérifiait si aucune fuite ne se produisait, se montrait sans pitié. Les suspects se retrouvaient dans le nord, soit à Jarvis Station, soit même à Terminus Station à deux mille kilomètres plus loin.

— Nous allons réussir, dit-il à l'état-major qui lui offrait un pot. Il n'y a aucun doute. Ils essayeront de contourner par l'est, l'ouest

c'est trop dur, mais il leur faudra des semaines et s'ils le font, les baleines ne passeront plus.

Fiévreux, il retourna à Hot Station mais promit de revenir pour assister à l'embrasement général au jour dit.

CHAPITRE XXXIII

Au matin, les Miliciens avaient ordonné que les cadavres soient alignés sur la glace, à une vingtaine de mètres du convoi. Il y en avait trente-quatre en tout. Des hommes uniquement. Tous des T.V.F. venus d'Amertume Station. D'anciens truands comme d'anciens émigrants ou réfugiés. Ils étaient morts de froid et d'épuisement.

Lien Rag laissa le givre se reformer sur la petite lucarne qu'il avait mis si longtemps à délimiter. Ce serait vite fait. Depuis longtemps la température était passée en dessous de zéro. Seule la locomotive continuait à produire un peu de chaleur. À tour de rôle les Miliciens allaient s'enfermer dans le poste de pilotage. Deux heures environ, par groupes de cinq. Toutes les six heures ils avaient droit à une douce température, pouvaient délasser leurs muscles crispés, ouvrir leurs vêtements, parler, plaisanter même. Lien Rag pensait qu'ils auraient pu laisser les autres, les T.V.F., lui, s'approcher de la machine qui rayonnait forcément. Tout près on devait même avoir assez chaud pour le sentir à travers les fourrures. Mais les Miliciens préféraient que tout le monde soit emprisonné, comme si quelqu'un pouvait chercher à s'évader dans ce désert de glace, par moins soixante extérieur.

Une Milicienne lui apporta une petite galette. C'était la seule nourriture. Une galette de trois cents grammes par jour et par personne. Elle contenait du soja, de l'huile de poisson certainement, et de la farine de légumes secs. Un peu plus de mille calories mais c'était insuffisant.

— Nous allons tous mourir, dit-il à cette fille au crâne rasé, jolie, mais figée dans un dédain monstrueux.

Une indifférence plutôt. Il n'existait pas. Il était condamné à disparaître en tant que parasite de la nouvelle société. Ça, il le comprenait très bien.

— Tous mourir. Vous êtes sûre qu'il n'y a pas de manuel d'*Instructions ferroviaires* quelque part ?

Elle se dirigea vers la porte, disparut et il se précipita, retint ses poings qui allaient tambouriner. C'était un geste dérisoire.

Plus tard il gratta précipitamment le givre. Il entendait du bruit, des voix. C'était peut-être Tchal, le gros Roux, qui revenait pour signaler qu'il avait trouvé des phoques. Mais d'ores et déjà il savait que c'était une utopie. Le Roux avait marché deux jours, au moins deux cents kilomètres. Jamais ils ne pourraient construire une voie pour rejoindre ce trou à phoques. Pas assez de rails, de forces, de moyens. Trois cents hommes pouvaient au plus poser, de façon vraiment bâclée, dix kilomètres au maximum.

Ce n'était pas le Roux, mais de nouveaux cadavres qu'on alignait à côté des autres. Cinq. Pourquoi les laissaient-ils exposés à la vue au lieu de les enfouir ou de les faire déposer autre part ?

Pour s'habituer à l'idée que dans une semaine, dix jours, ces cadavres humains deviendraient peut-être la seule nourriture disponible ? Pour tuer l'horreur de la situation par la présence constante de la mort ?

Une nouvelle fois il laissa le givre l'emprisonner dans sa solitude laiteuse. Le jour même devenait une matière aussi rare que la chaleur. La couche de glace augmentait forcément sur les wagons. Un jour ils ne pourraient plus ouvrir les portières et ils seraient tous emprisonnés dans le convoi. La locomotive elle-même ne ferait plus entendre son râle d'asthmatique. Ils s'endormiraient sans souffrance. Lien avait déjà vécu cette expérience.

À la nuit on vint le chercher pour le faire comparaître devant la commission de la C.C.P.

— Tu as pris la responsabilité de croire au retour de cet homme Roux et il n'est pas revenu. Maintenant s'il le fait, ce sera inutile, puisque cela signifierait que le trou des phoques est hors de notre portée. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

— Vous allez me juger pour ça ? Maintenant ? Alors que nous

allons tous mourir ? Vous... Et vous... Bien sûr, vous.

Il les désignait du doigt mais ils restaient impassibles, comme uniquement préoccupés de rendre une justice rapide et claire, sans fioritures.

— Vous étiez complice des Roux. Vous avez voulu sauver la vie de l'un d'entre eux. Un geste stupidement bourgeois. Montrer que vous pouvez songer aux autres au seuil de la mort vous paraît certainement très beau. Mais vous nous avez dupés. Vous nous avez paralysés sur ce site, alors que nous aurions pu aller cent kilomètres plus loin.

— À quoi me condamnez-vous ?

Ils le regardèrent tranquillement et l'Asiatique prit la parole :

— À sortir de ce convoi. Vous n'en faites plus partie. Vous pouvez emporter votre bagage et vous en aller. Sinon nous vous y forcerons.

Il se sentit envahir par une fureur aveugle mais se domina.

— Bien, dit-il. Je sortirai de mon propre gré. Je crèverai un jour avant vous, c'est tout. Vous me condamnez alors que vous ne me survivrez que de vingt-quatre heures.

Il alla prendre ses affaires, sortit sur la banquise. Sa première idée avait été d'aller se réfugier à côté de la machine, mais il pensa que c'était stupide. Il regarda le convoi. Tous les hublots étaient aveuglés de givre. Il n'apercevait même pas la tache plus sombre d'un visage. Rien. Il était vraiment seul.

Profitant de la force qui lui restait, il décida de construire un igloo avec les boules de glace que le vent déplaçait le long des voies. Il travailla deux heures pour construire cet abri réduit du côté des cadavres.

Et puis il eut l'idée de les fouiller. Il fit des découvertes fructueuses. Un couteau, des morceaux de galette, du sucre, du tabac, de la graisse dans un tube. Il y avait une foule de choses qu'il emporta dans son igloo, pour fuir le froid qui atteignait sa chair malgré sa vieille combinaison isotherme. Il referma l'entrée basse de sa construction et s'enroula dans sa couverture.

Il mangea tout ce qui était comestible, même cette graisse qui sentait drôlement. Puis il ferma les yeux. Il finirait par mourir, mais

si jamais il se réveillait le lendemain il utiliserait le couteau pour entamer un des cadavres. Il avait remarqué un adolescent qui n'était pas trop maigre. Il ne pensa à rien d'autre pour le moment.

CHAPITRE XXXIV

— Incroyable.

Depuis la situation-room d'un croiseur super-lourd, Lady Diana regardait à la jumelle l'immense étendue de banquise sale, souvent labourée, qui s'étendait à perte de vue vers le nord.

— Ils se seraient retirés à trente kilomètres au nord, disait l'amiral. Nous allons envoyer une patrouille. Une petite poseuse de rails légère les devancera. Il nous faut quand même rester méfiants.

— Ils doivent consolider un point de résistance, dit Lady Diana. Le Kid a dit qu'il ne capitulerait jamais et que Hot Station ne se rendrait pas.

— Ils ont tout raflé. Tout ce qui aurait fait plaisir à nos amis les Harponneurs.

Lady Diana fit la moue. Ces gens-là, bouffis de prétention et de richesses, barbares somptueux aux intelligences tarées, l'écoûraient. D'abord ils empestaient l'huile de baleine. Kaménopolis empestait aussi. Ils empestaient tous. Elle n'allait plus dans la capitale depuis que la population manifestait contre l'envahisseur étranger. La Guilde était en défaveur car elle ne pouvait alimenter, chauffer, éclairer ces centaines de milliers de gens. L'économie basée sur la baleine n'existe plus et les gros animaux ne revenaient pas vers leurs lieux de passage traditionnels.

— Prévenez-moi quand la patrouille reviendra.

Vingt-quatre heures plus tard, Lady Diana ordonna aux poseuses géantes d'avancer lentement. Suivraient les unités légères puis les gros bâtiments. Elle se souvenait que dans la Zone Occidentale, ils avaient, eux les Panaméricains, piégé la banquise de la mer du Nord, jadis. En utilisant un courant induit qui découpaient

la glace en blocs séparés, fragiles. Une grosse unité transeuropéenne s'était même enfoncée dans l'ancien chenal du Pas-de-Calais.

On avait sondé la glace avec soin, on avait utilisé des détecteurs mais il n'y avait rien de suspect. Les poseuses géantes se trouvaient à dix kilomètres lorsque l'amiral, sur les conseils de Lady Diana, ordonna au gros de la flotte de commencer à rouler. La logistique devrait suivre.

Les deux tiers de l'armada étaient engagés sur cette partie de la banquise lorsque le Kid appuya sur le bouton symbolique d'un détonateur. En fait, des techniciens seuls envoyoyaient des ultra-sons particuliers.

En moins de dix minutes, la banquise s'embrasa sur deux cents kilomètres carrés environ. Une des monstrueuses poseuses disparut dans l'océan en moins de quelques secondes. Le navire amiral où Lady Diana séjournait n'eut que le temps de battre en retraite, lorsque le réseau qu'il occupait presque en entier s'abîma dans le Pacifique.

Fin du tome 15